2ème ANNEE — No. 7 FEVRIER 1939

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

EDOUARD HERRIOT	Bonaparte en Egypte	1
MICHEL DE BOUARD	Voyages en Méditerranée au-Moyen-Age	19
GASTON WIET	Eloge du Chameau	40
MOHAMMED ZULFICAR	Talisman	63
ARMAND HOOG	Le drame psychologique de Machiavel	68
TEWFIK EL-HAKIM	III. — Journal d'un Substitut de campagne	80
GEORGES GRAPPE	Degas	98

— L'AIR DU MOIS —

Février : Image d'un jour et rêve d'une nuit
par Marie Cavadia.

— NOTES ET CRITIQUES —

GEORGES DUMANI : Jeanne Arcache.
DORRYA FIKRY : « Le secret de l'Aventure Vénitienne ».
GASTON WIET : « Le serment du Prophète ».

EGYPTE : 5 PIASTRES.

Visiter l'Egypte

...c'est remonter aux sources de la première civilation humaine.

■ ■

...c'est retrouver dans un monde rajeuni, un passé toujours vivant.

■ ■

...c'est admirer les vestiges d'un art éternel dans le plus beau des cadres.

LA REVUE DU CAIRE

BULLETIN

DE LITTERATURE ET DE CRITIQUE

TOME II

LE CAIRE

1939

La Revue du Caire

BONAPARTE EN EGYPTE

On a beaucoup écrit sur l'expédition d'Egypte de 1798 ; mais le sujet est bien loin d'être épuisé. Je crois même qu'il est pratiquement inépuisable par l'abondance des matériaux qu'il permet de réunir et la variété des horizons qu'il ouvre. J'ai pu m'en rendre compte récemment, au cours d'un voyage sur place où j'ai recueilli des impressions directes. On en a pu également juger par l'exposition ouverte grâce à mon ami, M. Jean Bourguignon, au musée de l'Orangerie. Il y a deux ans environ, on vendait à Londres, chez MM. Sotheby, une très importante collection de documents qui, par malheur, échappaient à la France ; les emprunts que je ferai à cette source montreront son importance.

— A quoi bon, pourra-t-on dire, remuer ce passé ?

J'espère montrer ce qu'une pareille étude a, dans le temps présent, de tonique, surtout si l'on traite le sujet non pas seulement sous son aspect pittoresque, celui qui nous apparaît aux Tuileries, mais dans ses éléments intellectuels. J'y vois, pour ma part, une confirmation d'une doctrine qui m'est chère : la fécondation de tous les actes et de toutes les œuvres par l'intervention souveraine de l'esprit.

I. — *Origines de l'Expédition* (1).

On est amené à se demander, tout d'abord, d'où est venue la décision du Directoire, en date du 5 mars 1798, qui autorise Bonaparte à préparer l'étonnante aventure. La France étant alors en guerre avec les Anglais, Hoche proposait un débarquement aux Iles Britanniques. Bonaparte avait été chargé de commander dans l'Ouest une armée dite d'Angleterre. Mais, au retour d'un voyage d'inspection, il conclut contre le projet de descente. Talleyrand appuyait l'idée d'une expédition en Egypte. Elle séduisait Bonaparte, qui voyait dans ce projet un moyen de donner à la France une escale sur la route de l'Inde.

C'était une vieille idée que, jadis, Leibniz avait proposée à Louis XIV, pour atteindre la Hollande, et, selon toute vraisemblance, Bonaparte n'avait pas connu le mémoire du philosophe que Mortier découvrira plus tard dans une bibliothèque du Hanovre ; mais les agents diplomatiques avaient signalé l'intérêt pour la France de s'associer au partage inévitable d'une Turquie en décadence, et Talleyrand, soucieux de trouver pour notre pays de nouveaux débouchés, avait remis au Directoire, en février 1798, un projet. Ce document existe encore aux Archives de la Guerre ; Bonaparte, après son retour, l'annote de sa main. Il est passionnant de relever cette sorte de dialogue entre deux hommes de la plus haute intelligence.

« L'Egypte, écrit Talleyrand, fut une province de la République romaine ; il faut qu'elle le devienne de la République française. La conquête des Romains fut l'époque de la décadence de ce beau pays ; la conquête des Français sera celle de sa prospérité. Les Romains ravirent l'Egypte à des rois illustres dans les arts, les sciences, etc. ; les Français l'enlèveront aux plus affreux tyrans qui aient jamais existé. L'ancien gouvernement de France s'était longtemps nourri du projet de cette conquête ; mais il était trop faible pour s'y livrer. Son exécution était réservée au Directoire exécutif comme

(1) Voir l'ouvrage en cinq volumes de La Jonquière, publié par la section historique de l'état-major de l'armée : « L'Expédition d'Egypte ». Charles Lavauzelle, Paris.

le complèment de tout ce que la Révolution française a présenté au monde étonné de beau, de grand et d'utile. »

Suit une longue étude, vraiment géniale.

« Lorsque la République française, écrit Talleyrand, sera maîtresse du Caire, et par conséquent de Suez, peu lui importe dans quelles mains reste le cap de Bonne-Espérance... »

De ce mémoire, Bonaparte n'approuve pas tout. Talleyrand écrit :

« L'expédition devrait avoir à la tête une commission composée de deux ou trois personnes sages, prudentes, fermes et qui connaissent, s'il est possible, cette contrée. Cette commission devrait avoir l'autorité sur l'armée. » Bonaparte écrit en marge : « Aux Petites-Maisons. »

Talleyrand poursuit : « Ses chefs n'auront pas grand besoin d'être pourvus de grands talents militaires. » Bonaparte proteste : « Quelle folie. »

D'après Savary, futur duc de Rovigo, aide de camp de Desaix en Egypte, d'après Desaix lui-même, qui avait assisté aux délibérations du Directoire, Bonaparte avait préparé en secret son expédition, sans en avertir le Directoire, dont il redoutait la corruption et l'indiscrétion. Il aurait médité sur un projet trouvé dans les archives du Sénat vénitien.

En tout cas, Bonaparte est le centre, la tête, le chef de toute l'affaire. Il a vingt-neuf ans et sa courte carrière a déjà subi les plus étonnantes vicissitudes politiques et militaires. En 1796, il a fait deux conquêtes : celle de Joséphine, veuve du vicomte de Beauharnais, et celle de l'Italie. Il a dirigé la foudroyante campagne qui se termine par le traité de Campo-Formio. Il a donné à la France, comme en se jouant, les îles Ioniennes, la Belgique, la rive gauche du Rhin. Il est à la fois autoritaire et indiscipliné et il attend de nouveau que le destin frappe à sa porte dans cet hôtel de la rue Chantereine, de la rue de la Victoire, où les lits jumeaux reposent sur des fûts de canon, en bois peint, et où les sièges ont des formes de tambour ; meubles peu favorables, les uns et les autres, aux longs repos.

On a jugé de mille façons Bonaparte. S'il est permis d'ajouter à tant de définitions une définition nouvelle je dirai qu'en fin de compte, il m'apparaît surtout un analyste, un cartésien. De là, selon moi, la raison de ses

prodigieux succès ; de là peut-être, aussi, la passion que lui vouera un Stendhal. Il ne voit pas sous la forme de la synthèse. Il y a des notes de lui, au siège de Toulon, où il compte, unité par unité, le nombre des boulets qui lui seront nécessaires pour commencer l'attaque. La victoire d'Austerlitz, étudiée sur place, apparaît comme la mise en équation d'un problème tactique ; c'est le *Discours de la Méthode* réalisé sur le champ de bataille par une réaction de l'esprit contre les éléments défavorables, contre les positions naturelles, contre le nombre, contre les faits

II. — *Caractère de l'Expédition.*

Si on limite l'expédition d'Egypte à la présence de Bonaparte, elle aura duré du 19 mai 1798, date de son embarquement à Toulon sur l'*Orient* jusqu'au 23 août 1799, date de rembarquement sur la *Muiron,* donc quatorze mois. Si l'on veut poursuivre l'étude jusqu'au départ des derniers soldats de l'armée, il faut étendre le récit jusqu'au 15 octobre 1801, — donc, sur une période de trois ans et cinq mois.

Bonaparte quitte Paris dans la nuit du 3 au 4 mai, arrive à Toulon le 9 et s'embarque le 19. La flotte, sous les ordres de Brueys, compte trois cent trente-cinq bâtiments, dont treize vaisseaux de ligne, avec seize mille marins. Le corps de l'expédition comprend trente-huit mille hommes, douze cents chevaux et cent soixante-dix canons. Bonaparte emmenait trente-deux généraux. Parmi eux, Berthier, chef de l'état-major général, Desaix, Kléber, Menou, Andreossy, Belliard, Caffarelli du Falga, Davout, Friant, Lannes, Leclerc, Murat, Rampon. Le but de l'expédition demeure secret. Brueys, qui a pris part à la guerre de l'Indépendance américaine, a préparé avec minutie le convoi.

On ne saurait prétendre décrire la personnalité de tous ces généreux ou officiers de haut grade qui accompagnent Bonaparte. Berthier a été le chef de l'état-major de La Fayette et de Bonaparte en Italie .Davout n'a que vingt-huit ans et c'est tout récemment que Desaix l'a présenté à Bonaparte, Lannes, qui est du même âge, commence sa glorieuse carrière. Il en est de même pour Joachim Murat, un peu plus jeune que ne le montre le portrait de Gérard. Friant, lui aussi, débute, bien qu'un

peu plus âgé. C'est tout le futur état-major napoléonien dans son printemps.

Il est deux chefs qu'il faut apercevoir autrement que sous une forme abstraite. Le premier, c'est Desaix, Louis-Charles Antoine des Aix, chevalier de Veygoux, un Auvergnat de Riom. Il s'embarqua à Civita-Vecchia pour rejoindre à Malte. Si nous voulons le connaître, regardons, à l'exposition de l'Orangerie, le fusain aquarellé de Dutertre. Il est à peu près du même âge que Bonaparte, il a trente ans, mais, déjà blessé deux fois dans les armées de cette Révolution dont il a voulu adopter les idées, général de division à vingt-six ans, il s'impose à l'admiration et à l'affection des troupes. Voyez-le bien ; il est long, il est sec, il est même gauche. Sous son chapeau à panache, il apparaît modeste et presque intimidé. C'est, en effet, un homme qui ne pense qu'au devoir, qui ne songe qu'à s'enrichir d'esprit et d'âme. Il écrit à une amie :

« On a toujours assez de richesses : on n'a jamais assez de célébrité... Je veux seulement celle qui est accordée à l'homme généreux, qui est suivie de bénédictions de ceux qui ont rapport à lui. »

C'est un général philanthrope : c'est le *sultan juste*.

Déjà, il a une mauvaise vue ; il sera même frappé de cécité. Il y a une lettre de Bonaparte qui lui écrit :

« Portez donc un gilet de flanelle ; c'est le seul moyen de vous mettre à l'abri des maux d'yeux. »

Il y a aussi de Desaix une lettre naïve et charmante où il promet à une femme qu'il ne l'oubliera pas en combattant « contre les lions et les tigres furieux. »

Et, par contraste physique, voici Kléber : quarante-cinq ans, Kléber le Strasbourgeois, Kléber qui a commandé en chef l'armée de Sambre-et-Meuse après avoir manifesté dans les affaires de Vendée son horreur pour les mesures sanguinaires. Kléber a été l'un des héros de Fleurus. En Egypte, il aura certains démêlés avec Bonaparte, il demandera même l'autorisation de rentrer en France. Kléber n'aime pas son chef ; il le surveille ; il le note : « Comment serait-il aimé ? Il n'aime personne... Jamais de plan fixe ; tout va par bonds et par sauts. Le jour règle les affaires du jour. Il prétend croire à la fatalité. »

Kléber a l'esprit critique. Lorsqu'on lui envoie le premier numéro du *Courrier d'Egypte*, il demande que ce journal soit écrit en français.

Par une émouvante rencontre, Kléber et Desaix seront tués le même jour (14 juin 1800).

Mais le fait le plus remarquable dans l'organisation de la commission, c'est le grand nombre de collaborateurs civils, scientifiques, artistiques et littéraires qu'emmenait avec lui Bonaparte. Le soin de recruter les missionnaires civils fut confié au général Caffarelli, d'une famille d'origine italienne, propriétaire du domaine du Falga, dans la Haute-Garonne, qui avait été emprisonné pour avoir protesté contre la déchéance de Louis XVI, mais avait été réintégré et avait combattu sous les ordres de Kléber et de Marceau. Amputé de la jambe gauche, il était connu sous le nom de « Jambe de Bois » ; il sera de nouveau amputé d'un bras par Larrey, à Saint-Jean d'Acre, et mourra de sa blessure.

Gaspard Monge est le chef scientifique du groupe. C'est un homme de tout premier rang. Fils d'un marchand forain de Beaume qui conserve sa statue par Rude, élève des Oratoriens, il a enseigné les mathématiques et la physique à l'école du génie de Mézières et, tout en enseignant, il a inventé la géométrie descriptive. A trente-quatre ans, sous l'ancien régime (il est né en 1746), il a été nommé membre de l'Académie des Sciences. Révolutionnaire convaincu, il est devenu, après le 10 août 1792, ministre de la Marine. Pendant toutes les guerres de la République, il s'est employé à doter le pays de nouveaux moyens de défense : on lui doit un *Art de fabriquer les Canons*. Monge est l'un des fondateurs de l'Ecole Polytechnique et l'un des premiers professeurs de l'Ecole Normale.

Un autre de ces hommes vraiment magnifiques c'est Claude-Louis Berthollet. Il a, lui, cinquante ans, et déjà sa production scientifique est immense. C'est un Savoyard, un ancien médecin qui fut attaché au duc d'Orléans ; mais il a sacrifié la médecine pour la chimie. Lui aussi, comme Monge, il est entré à l'Académie des Sciences ; il a professé à l'Ecole Normale et à l'Ecole Polytechnique ; il appartient à l'Institut depuis sa création. C'est lui qui fondera plus tard la Société Chimique d'Arcueil, qui écrira *La Statique Chimique*, qui décou-

vrira les propriétés décolorantes du chlore (d'où le blanchiment des toiles) et les propriétés assainissantes du charbon.

Mais Berthollet et Monge ne sont pas les deux seuls hommes remarquables du groupe. Jean-Baptiste-Joseph Fourier, qui demeurera célèbre sous le nom de baron Fourier, est un géomètre, ancien bénédictin, puis élève de l'Ecole Normale ; il a été attaché à l'Ecole Polytechnique.

Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire est un naturaliste ; il a vingt-six ans ; il a enseigné la géologie au Jardin des Plantes. C'est le premier Français qui ait fait des cours sur cette science. Ami intime de Cuvier, il deviendra plus tard son adversaire.

Chacun de ces savants a sa figure, son caractère, son relief. Le dernier mot convient spécialement au géologue Tancrède Gratet de Dolomieu, Dauphinois, dont la carrière est à la fois une longue recherche et une constante aventure. N'est-il pas entré dans l'ordre de Malte ? Mais il a tué en duel un chevalier et a été emprisonné. Dolomieu a parcouru ou parcourra à pied presque toute l'Europe. Quand il reviendra d'Egypte, la tempête le jettera sur les côtes du royaume de Naples et il sera de nouveau incarcéré. Parmi d'autres grands livres, il laissera sa *Philosophie Minéralogique*. Une espèce minérale, la dolomie, porte son nom.

L'architecte Jean-Baptiste Lepère enrichira de ses dessins le grand ouvrage consacré à l'expédition ; c'est lui qui élèvera, de concert avec Gondouin, la colonne de la place Vendôme.

Un personnage non moins curieux, c'est Nicolas-Jacques Conté, le fils d'un jardinier, l'inventeur des crayons de ce nom, le créateur du Conservatoire des Arts et Métiers. Il participe à l'expédition comme chef des aérostiers.

J'ai déjà écrit plusieurs fois le nom de l'Ecole Polytechnique. C'est le moment de rappeler qu'elle a été créée par un décret de la Convention du 7 Vendémiaire an 3 (28 septembre 1794), sur la proposition de Monge et de Fourcroy, sous le titre de l'Ecole Centrale des Travaux Publics, et qu'une autre loi, celle du 1er septembre 1795, lui a donné le nom glorieux qu'elle a, depuis, gardé. Récemment, le général Alvin a défini, dans une étude fort

intéressante (2), la part prise par les Polytechniciens à l'expédition d'Egypte. Sur les cent cinquante-neuf membres de la Commission des Sciences et des Arts, il y avait quarante-deux Polytechniciens, professeurs, anciens élèves ou élèves, dont vingt-six de la promotion 1794.

Vivant Denon a dépassé la cinquantaine. Mme de Pompadour l'a protégé et on l'a connu gentilhomme ordinaire du roi. C'est un artiste, un bon graveur, un aimable écrivain et, selon le mot de Lekain, un auteur couleur de rose. Son portrait par Prud'hon le montre élégant et fin.

L'expédition a son poète : François-Auguste-Parceval Grandmaison. Il composa une relation épique en vingt chants qui, par bonheur, n'a jamais été publiée. On l'emploiera comme douanier.

Enfin, pour compléter la gerbe ou le bouquet, Joseph Redouté, le peintre de fleurs venu de Liège, le dessinateur de l'Académie des Sciences et du Jardin des Plantes, le poète des liliacées et des roses, l'évocateur de Malmaison, celui qui a étudié et peint les fleurs comme des visages vivants — à l'aquarelle et non plus à la gouache — le «Raphaël des plantes», a-t-on dit.

On retrouve dans le corps expéditionnaire Jean-Lambert Tallien, véritable épave de la Révolution, qui rédigera *La Décade Egyptienne.* Il est de l'aventure, le fils du maître d'hôtel du marquis de Bercy, l'ancien prote d'imprimerie, le secrétaire greffier de la Commune de Paris, le député de Seine-et-Oise à la Convention, l'ami de Marat, le mari de Thérésia Cabarrus, l'adversaire de Robespierre, l'un des auteurs du 9 thermidor. Avec lui Bonaparte peut parler de Maximilien, qu'ils ont, l'un et l'autre, connu et admiré.

On me permettra de dire que je n'ai aucune estime pour ce personnage. Pour bien des raisons, Thibaudeau l'a exécuté dans un célèbre discours. On comprend mal que Bonaparte ait accepté pour compagnon cet homme qui avait trahi toutes les opinions et tous les partis. On comprend mieux qu'après le départ de Bonaparte, Menou l'ait expulsé d'Egypte.

Sa femme, sa célèbre femme l'abandonnera. Napoléon l'enverra, par pitié, comme consul à Alicante, ce qui ne

---

(2) « Bulletin de la Société des Amis de l'Ecole Polytechnique, » numéro d'octobre 1938, 5, rue Descartes, Paris.

l'empêchera pas, plus tard, d'insulter l'empereur dans un article du *Journal de Paris*.

L'ensemble représente l'Encyclopédie en voyage. Ce sont les modernes Argonautes. On emporte le matériel nécessaire pour deux imprimerie : l'une, de grec ; l'autre, d'arabe. On emmène des orientalistes et des géographes. La jeunesse coudoie l'âge mûr et la vieillesse.

Il y a, dans le groupe, des moins de vingt ans, comme Villien du Terrage. Dans la bibliothèque, Voltaire et Volney. Des instruments d'astronomie et de physique. Où va-t-on ? On n'en sait rien, mais on ne s'en préoccupe guère. A bord, les militaires se gourment avec les civils, c'est dans l'ordre. Junot, invité à suivre des conférences, bâille ou fait de mauvais jeux de mots. Et, sur le pont ou dans la cabine, Bonaparte lit un de ces petits livres que l'on a pu voir à l'exposition de l'Orangerie. Est-ce un symbole ? L'un de ces livres a pour titre : *Les Epoux Malheureux*.

Formant liaison entre les généraux et les savants se détachent les grands médecins militaires. Et, d'abord, le plus vigoureux peut-être d'entre eux, Nicolas-René Dufriche, baron Desgenettes, celui qui, après avoir accompagné Bonaparte dans son expédition d'Egypte, suivra l'empereur dans toutes ses grandes campagnes et servira jusqu'à la fin d'une longue vie. On admire sa forte tête, son air d'intelligence et de bonté dans le portrait que peint de lui Horace Vernet en 1828. On connait son acte célèbre : devant Saint-Jean d'Acre, pour rassurer l'armée, il s'inocule le virus de la peste. Il sait tenir tête à Bonaparte ; il refuse, à Saint-Jean d'Acre, de donner de l'opium aux pestiférés pour les achever.

Près de lui, Larrey, Dominique-Jean Larrey, chirurgien en chef de vingt-six ans ; Larrey, la «Providence du Soldat». Je ne regarde pas sans émotion, au musée de l'Orangerie, sa petite trousse de poche en cuir rouge, avec quatorze pièces.

III. — *L'Institut d'Egypte.*

Premier épisode : le débarquement à Malte, et l'entrée à La Valette. En moins de six jours, Bonaparte organise sa conquête. Elle a été facile, et la bataille n'a pas été dangereuse, déclare le général Vaubois, qui demeurera gouverneur de l'île ; « elle a consisté à man-

ger un bon dîner ; les chevaliers ont tiré pour la forme quelques coups de canon. On a planté un arbre de la Liberté sur la place ; la République a doté quatre jeunes filles qui ont été mariées par l'évêque, et les Français, nous dit Tallien, en ont imposé à la population par leur recueillement à l'église.

La flotte française apparaissait devant Alexandrie le 1er juillet, au soir, et débarquait dans la nuit. La ville était prise le 2... Kléber s'y installait. Bonaparte donne des ordres sévères : discipline rigoureuse, ni pillage, ni viol, respect des personnes, des propriétés et des usages, égards envers les femmes. Et, surtout, protection sans réserve de la religion islamique. C'est la grande nouveauté en des pays où avait sévi la lutte de la croix contre le croissant. Bonaparte se présente en ami de l'Islam. Il déclare même que « tous les Egyptiens pourront gérer toutes les places ».

La victoire des Pyramides est du 21 juillet et l'entrée au Caire, du 23. A vrai dire, il semble que, dans cette affaire, qui fut décisive, le principal ennemi des Français fut la chaleur. On est, en effet, au mois de thermidor ; les Mamelouks comptent avant tout sur leur cavalerie ; ils se heurtent aux baïonnettes de Desaix ; ils n'ont, pour les protéger, qu'une mauvaise artillerie. Mais les soldats français souffrent de la soif ; ils n'ont pour se nourrir, avec un peu de viande, que des fèves et des melons d'eau. L'armée reste dix-sept jours sans pain. Le feu ne cause que peu de ravages : à la bataille des Pyramides, Bonaparte n'eut que vingt tués. L'occupation du Caire ne donne lieu à aucune difficulté.

Mais il survient à Bonaparte deux malheurs :

La bataille d'Aboukir, le 1er août, est un désastre où Brueys est tué. Je suis allé voir cette côte où l'escadre française avait pris son mouillage. A la pointe du rivage, on voit encore un vieux fort ruiné et l'îlot qui cacha en partie l'arrivée de la flotte anglaise. La flotte française combattit à l'ancre, sur une ligne ; elle fut prise entre deux feux ; on se battait à portée de pistolet. Brueys eut la cuisse gauche emportée ; les explosions, les incendies eurent raison de nos vaisseaux. Il semble que le carnage fut terrible. L'escadre française était presque complètement anéantie, elle avait perdu dix-sept cents tués ou noyés, quinze cents blessés, trois mille prisonniers. On a beaucoup discuté sur ce sujet, sur les responsabilités de

l'amiral Brueys ; je me garderai bien d'entrer dans ces polémiques.

Sur place, on se rend compte du tragique de la bataille. Nelson qui, depuis plusieurs semaines, poursuit sa proie, commande, malgré la blessure qui lui a déchiré le front et qui aveugle son seul œil valide. Le vaisseau amiral français *Orient* saute ; le commandant Casablanca se fait atacher à un mât avec son fils, âgé de dix ans, et se laisse sombrer. Dupetit-Thouars a les deux jambes coupées.

Le deuxième désastre est d'ordre sentimental.

Ce jeune général, qui vient de gagner la bataille des Pyramides et d'entrer au Caire, à quoi pense-t-il ? Nous le savons par une lettre bien curieuse qu'il écrit le 25 juillet (7 thermidor) à son frère Josoph (3). Il le renseigne sur sa conquête, sur la richesse de l'Egypte, mais il ajoute:

« J'ai beaucoup de chagrins domestiques, car le voile est entièrement levé... Toi seul me restes sur la terre. Ton amitié m'est bien chère ; il ne me reste plus, pour devenir misanthrope, qu'à la perdre et te voir me trahir. *C'est une triste position d'avoir à la fois tous les sentiments pour une seule personne dans un seul cœur...* Tu m'entends. Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit près de Paris, soit en Bourgogne ; je compte y passer l'hiver et m'y enfermer. Je suis ennuyé de la nature humaine. J'ai besoin de solitude et d'isolement ; les grandeurs m'ennuient ; le sentiment est desséché. *La gloire est fade, à vingt-neuf ans. J'ai tout épuisé, il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste...* »

Voilà donc, après Aboukir, un Bonaparte touché au cœur et prisonnier dans sa conquête. Marmont nous le montre au moment où, dans son camp, près du Caire, il apprend le désastre. Pas d'illusion, mais pas de plainte.

« Nous voilà, déclare-t-il, séparés de la mère patrie, sans communication assurée. Eh bien, il faudra savoir nous suffire à nous-mêmes. L'Egypte est remplie d'immenses ressources ; il faudra les développer... Il faut savoir s'élever au-dessus de la tempête, et les flots seront domptés. »

---

(3) Reproduite par la Jonquière, « Ouvrage cité », tome II, p. 217.

L'Institut d'Egypte est créé par un arrêté du 22 août (5 fructidor).

Art. 1. — Il y aura en Egypte un Institut pour les Sciences et les Arts, lequel sera établi au Caire.

Art. 2. — Il aura principalement pour objet : 1° Le progrès et la propagation des lumières en Egypte : 2° La recherche, l'étude et la publication des faits naturels, industriels et historiques de l'Egypte ; 3° De donner son avis sur les différentes questions pour lesquelles il sera consulté par le gouvernement. Quatre sections : Mathématiques, Physique, Economie politique, Littérature et Arts. Dans chaque section, douze membres ; deux séances par décade. Bonaparte s'inscrit dans la section de Mathématiques.

Je n'ai pas visité sans émotion, au Caire, cette maison dite d'Ibrahim Sennari, où l'Institut fut installé. On voit encore le corps de garde, le dortoir voûté où se réfugièrent les Français pendant l'émeute, les murs épais, la grande salle au plafond sculpté où la dentelle du moucharabieh fait jouer sur le marbre de gracieuses ombres.

La première séance a lieu le 23 août (6 fructidor). Monge est élu président ; Bonaparte, vice-président ; Fourier, secrétaire perpétuel. A la première réunion, le citoyen Bonaparte propose les questions suivantes :

1° Les fours employés pour la cuisson du pain de l'armée sont-ils susceptibles de quelques améliorations ? 2° Existe-t-il en Egypte des moyens de remplacer le houblon dans la fabrication de la bière ? 3° Quels sont les moyens usités de clarifier et rafraîchir l'eau du Nil ? 4° Dans l'état actuel des choses au Caire, lequel est le plus convenable à construire, du moulin à eau ou du moulin à vent ? 5° L'Egypte présente-t-elle des ressources pour la fabrication de la poudre ? 6° Quelle est, en Egypte, la situation de la jurisprudence, de l'ordre judiciaire civil et criminel, et de l'enseignement ? Quelles sont les améliorations possibles dans ces parties et désirées par les gens du pays ?

C'est Bonaparte qui a, le premier, introduit l'imprimerie en Egypte avec les presses de Marc-Aurel. Il crée un journal : *Le Courrier d'Egypte* et une revue : *La Décade Egyptienne.*

Les travaux de l'Institut d'Egypte furent très importants. Monge y explique le phénomène du mirage. Ber-

thollet disserte sur la formation de l'ammoniaque et la fabrication de l'indigo ; Andréossy, sur la préparation du salpêtre ; Geoffroy-Saint-Hilaire, sur l'aile de l'autruche ; Desgenettes, sur l'ophtalmie du pays ; Costaz, sur les variations de couleur de la mer, en attendant qu'il rédige la relation du voyage à Suez. Marcel présente une traduction d'arabe. De ces travaux sortira la fameuse *Description de l'Egypte*. On étudie le régime du delta. On dresse des cartes.

Conté crée des ateliers pour fournir tous les outils ou instruments nécessaires au chirurgiens, aux astronomes, aux ingénieurs, aux imprimeurs. Et Bonaparte essaie d'initier les Egyptiens eux-mêmes aux travaux des Français en organisant un essai de gouvernement, un Divan général dont les membres sont consultés sur les problèmes administratifs et juridiques.

Bonaparte a suivi avec zèle les séances de l'Institut ; il les préside à son tour, mais seulement à son tour. Desgenettes lui tient tête, parfois. Monge présente des observations sur les phénomènes capillaires et Bertollet sur la teinture du lin ou du coton. Dolomieu traite de l'agriculture en Basse-Egypte (4). On se préoccupe de la recherche des sources du Nil ou de la formation des lacs côtiers. Les médecins étudient les maladies locales. Bonaparte veut créer au Caire un hôpital civil pour les indigènes. Desgenettes en établit le plan et propose d'y annexer une école de médecine, de chirurgie et de pharmacie. Larrey réalisera l'idée, au moins en partie, et l'Institut a son jardin dont il reste des tombeaux et où j'ai pu cueillir une rose unique.

En même temps, le corps expéditionnaire crée des industries, ouvre une salle de spectacles, améliore les canaux.

V. — *Résultats de l'Expédition.*

Le 21 octobre, eut lieu le soulèvement du Caire ; le général Dupuy, commandant de la place, est tué ; le quartier général des révoltés se trouve à la grande mosquée d'El-Azhar. Bonaparte la fait bombarder ; les Français perdent deux cent cinquante hommes. La répression fut

(4) Voir F.-C. Roux: « Bonaparte, Gouverneur d'Egypte ».

terrible. Bonaparte écrit à Berthier, le 23 octobre (2 brumaire) :

« Vous voudrez bien, citoyen général, donner l'ordre au commandant de la place de faire couper le cou à tous les prisonniers qui ont été pris les armes à la main. Ils seront conduits cette nuit au bord du Nil, entre Boulak et le Vieux-Caire ; leurs cadavres, sans tête, seront jetés dans la rivière. »

Au cours de l'insurrection, l'Institut a été assiégé. Monge a fait le coup de feu.

Desaix est chargé d'occuper la Haute-Egypte. Il part le 25 août. Sa colonne comprend six bataillons d'infanterie, un détachement d'artillerie avec deux pièces, quelques sapeurs — en tout, moins de trois mille hommes... Il remonte le Nil, bat à Sediman Mourad-Bey, est frappé de cécité momentanée, comme il arrive à la guerre. Desaix conquiert et administre la Haute-Egypte ; il prend même pied sur la mer Rouge, à Kosseir. A Karnak, chez l'architecte Chevrier, j'ai pu voir le moulage d'une inscription que la surélévation du barrage d'Assouan immerge dans l'eau du Nil ; le texte qui commémore l'arrivée de la mission Desaix à la première cataracte a été gravé par le sculpteur toulousain Castex sur un des pylônes du temple pharaonique ; il disparaîtra bientôt avec les jardins, les palmiers et les sanctuaires.

Sous les noms des savants présents, Nouet et Méchain ont inscrit la longitude et la latitude de l'île. Par ironie, les soldats ont marqué leur lointaine adresse : *Route de Paris*, N 1.167.340. Au dixième étage du pylône ouest du temple d'Edfou, le caporal Poudrat, au-dessus d'un naïf dessin du moulin à vent, grave sa signature : « Poudrat, caporal, a monté la garde ici, le 2 mai 1799 ». Deux autres inscriptions : « *Les Francie sons vienceur par tous* », et : « *Tous les noms qui sont sur cette édifice sont françois* ».

Bonaparte conçoit l'expédition de Syrie pour réduire Ahmed Pacha, surnommé Djezzar, (le Boucher). D'où la campagne du début de 1799 avec l'épisode célèbre de Saint-Jean d'Acre, défendue par Phélippeaux. L'armée turque, venant de Damas, est battue, en avril, à Nazareth, à Cana, au Mont-Thabor et à Tibériade. Mais l'échec de Saint-Jean d'Acre pèse lourdement sur l'expédition. Dans la personne de l'émigré Phélippeaux, Bonaparte s'était heurté à l'un de ses anciens camarades de Brienne. Il

avait été surtout vaincu par l'acharnement du jeune commodore anglais Sidney Smith, un ennemi décidé de la France qui, lors du siège de Toulon, s'était déjà trouvé en face de Bonaparte, avait été chargé d'incendier la flotte républicaine, avait été fait prisonnier et enfermé au Temple, d'où il s'était, d'ailleurs, échappé.

— C'est Sidney Smith, dira plus tard Bonaparte, qui m'a fait manquer ma fortune ; c'est lui qui m'a empêché d'entrer dans les Indes et de porter un coup mortel aux Anglais.

On pouvait voir, à l'exposition, un séduisant portrait de Sidney Smith. Bonaparte avait conservé contre lui une vive rancune.

« C'est, écrit-il, à Marmont, un jeune ambitieux qui veut faire sa fortune et cherche à se rendre souvent en évidence. La meilleure manière de le punir est de ne jamais lui répondre. Il faut le traiter comme un *capitaine de brûlot.* »

Après les tristes événements de Jaffa et la victoire d'Aboukir qui sauve l'Egypte, Bonaparte se rembarque le 22 août 1799. Dans quelles conditions ? Les instructions directoriales du 26 mai 1799, qui le rappelaient en France, ne lui parvinrent pas. Mais son adversaire Sidney Smith lui avait fait remettre des gazettes d'Europe annonçant la perte de l'Italie et les malheurs de la République. Bonaparte décide en secret de rentrer sur la frégate *La Muiron* avec Berthier, Lannes, Murat, Marmont, Berthollet, Monge, Parceval Grandmaison, en laissant le commandement à Kléber.

« L'armée aura bientôt de mes nouvelles, déclare-t-il dans sa proclamation de départ ; je n'en puis dire davantage. »

Une lettre de Geoffroy-Saint-Hilaire nous renseigne sur les circonstances du départ. Mme Fourès est là, habillée en hussard. Les soldats la connaissent bien ; ils l'appelent la « Clioupâtre ». Femme d'un lieutenant de chasseurs à cheval, elle a consolé Bonaparte des infidélités de Josephine. Lui, il discourt. Il parle de philosophie.

« Je suis devenu, dit-il, militaire à mon corps défendant. J'avais une autre idée dans ma jeunesse et j'ai cru à mon étoile pour devenir, par des inventions, un Newton. »

Et il donne à Mme Fourès de petits soufflets d'ami-

tié. Monge exulte et bavarde. De toute évidence, Bonaparte cherche à éviter les questions délicates en abordant les sujets les plus variés.

« C'était vraiment, nous dit Geoffroy-Saint-Hilaire, César aux Quatre Paroles. »

Que pense Bonaparte à son retour ? Il est bien difficile de le dire. Le document le plus révélateur, selon moi, est encore de petit croquis de David que Mme la princesse Murat avait prêté à l'exposition de l'Orangerie. Il n'y a qu'à observer ce menton saillant et volontaire et ce regard si aigu, profond, dessiné en trois traits.

La suite de l'aventure sort des limites de notre sujet. Kléber, qui a reçu le commandement de l'armée d'Egypte, signe avec Sidney Smith la convention honorable d'El-Arish. Le ministère anglais exige que l'armée française se constitue prisonnière. Kléber refuse, engage et gagne la bataille d'Héliopolis ; il reconquiert l'Egypte, mais est assassiné le 14 juin 1800. Menou prend le commandement suprême. Le Caire et Alexandrie capitulent tour à tour et, en octobre 1801, les derniers soldats de l'armée d'Egypte prennent le chemin du retour.

Essayons, maintenant, pour conclure, de dégager les résultats de l'expédition d'Egypte. Laissons même de côté ce qu'elle a fourni de motifs à l'art, à la peinture avec Gros et Géricault, à la sculpture avec Rude et Chinard.

Premier résultat : L'expédition d'Egypte a provoqué la première idée de ce que l'on appellera plus tard le *Sionisme*. Le 17 février 1799 (29 pluviôse an 7), l'israélite irlandais Thomas Corbet écrit à Barras pour lui proposer un rassemblement des juifs en Egypte.

« Il ne peut être douteux, écrit-il, à celui qui réfléchit sur la position des juifs, éparsés (*sic*) dans les différents Etats du monde sans jouissant en aucune les pleins droits du pays, encore moins du citoyen, que ce peuple, fier et orgueilleux, ainsi abattu et persécuté, ne ressent pas l'avilissement de leur état ; leurs richesses ne les consolent pas pour de telles privations. Ils attendent avec impatience l'époque de leur rétablissement comme nation. »

Thomas demande à Barras de prendre l'initiative d'un mouvement qui permettrait aux juifs de retourner en Egypte, suivant le vœu des prophètes ; ils s'installe-

raient près de l'isthme de Suez ; en échange, ils construiraient des bateaux de guerre qui seraient mis au service de la France et tiendraient leurs capitaux à la disposition de la République. Barras est prié de soumettre cette idée à Bonaparte.

Deuxième résultat : L'expédition a préparé l'ouverture du canal.

C'est à la fin de 1798 que se place l'étonnant voyage de Bonaparte à Suez et aux Fontaines de Moïse et qu'il découvre les ruines de l'ancien canal des Deux-Mers. Le Directoire lui a, en effet, donné l'ordre de « faire couper l'isthme de Suez ». Dans son expédition, Bonaparte emmène Caffarelli, Monge, Berthollet et l'ingénieur en chef Lepère. On décide le nivellement de l'isthme avec un détachement que Junot commande. Bonaparte a précédé de Lesseps.

Troisième résultat : Par la découverte de la pierre de Rosette, due au capitaine du génie Bouchard, la découverte du secret des hiéroglyphes allait devenir possible. L'orientaliste Marcel entreprend l'étude sans délai. C'est, a-t-on dit justement, l'acte de naissance de l'égyptologie, fille de l'expédition française. Vivant Denon se rend à Hermopolis, crayonne en hâte ses esquisses entre deux escarmouches et affirme déjà que les Grecs n'ont rien créé de supérieur aux chefs-d'œuvre de la haute vallée du Nil. Desaix encourage ces recherches et veut y collaborer. Lorsque la division française arrive devant les admirables ruines de Karnak, les soldats battent des mains dans l'enthousiasme. Vivant Denon a visité le tombeau de Ramsès III à la Vallée des Rois. Fourier et Costaz, en redingote de drap vert, en culotte collante, le sabre au côté, explorent une Haute-Egypte brûlante comme un four. C'est en travaillant sur les documents rapportés d'Egypte que Champollion prépare sa géniale *Lettre à M. Dacier* et Mariette sentira sa vocation s'éveiller en observant un sarcophage que Vivant Denon a rapporté. Donc, nul doute : l'égyptologie, science française, procède immédiatement de l'expédition Bonaparte.

Quatrième résultat : Après l'occupation française, un Turc d'origine macédonienne, Mohammed Ali, réussira à se faire nommer pacha par le sultan. A son tour, il combattra les Mameluks et se débarrassera d'eux par le célèbre massacre de 1811. Mais il s'attachera aussi à réorga-

niser l'Egypte, à la doter, avec le concours d'ingénieurs français, d'une armée et d'une flotte. A l'issue de longues luttes contre les Turcs, il obtiendra pour lui et pour ses successeurs une sorte de vice-royauté presque indépendante, qui lui permettra d'introduire dans son pays la civilisation européenne et, jusqu'en 1848, c'est-à-dire jusqu'au moment où il remettra le pouvoir à son fils Ibrahim, de creuser des canaux et d'établir des routes, de créer des manufactures. Ainsi Mohammed Ali, qui a d'abord combattu contre les Français, et spécialement à la bataille d'Aboukir, continue et féconde l'œuvre de Bonaparte. Il parvient, malgré les complications de la politique internationale, à créer un véritable empire égyptien ; un autre Français, qui devient Soliman Pacha, contribue largement à cette œuvre.

C'est à l'expédition française et en particulier au général Caffarelli, que l'Egypte moderne devra l'idée de son système d'irrigation. A Sainte-Hélène, Napoléon définira les principes des barrages-réservoirs.

Ainsi, l'expédition de Bonaparte en Egypte a échoué selon les apparences. En vérité, elle a donné des résultats admirables, et c'est pour moi la preuve de ce fait que les victoires de la force sont passagères, tandis que s'imposent aux siècles les conquêtes durables de l'esprit.

EDOUARD HERRIOT.

VOYAGES EN MEDITERRANEE AU MOYEN-AGE

On sait que, durant le moyen-âge, l'Occident et le Proche Orient eurent entre eux des rapports assidus. Actif déjà durant le haut moyen-âge, le trafic méditerranéen subit, du IXme au XIme siècle, une crise très sérieuse. Mais, à partir du XIIme siècle, stimulé par les croisades et l'essor du grand commerce en Occident, il renait et ne cessera, dès lors, de se développer jusqu'à la fin du moyen-âge. Et pourtant, durant ces trois siècles, la technique de la navigation ne fera guère de progrès. On voyage, au XVme siècle, dans les mêmes conditions de confort et de sécurité, ou peu s'en faut, qu'au XIIme. Quelles étaient ces conditions ? Comment s'opérait alors la traversée de Marseille, de Venise ou de Barcelone à Saint-Jean d'Acre ou à Alexandrie ? D'assez nombreuses relations de voyages nous fournissent, à cet égard, des détails minutieux. Peut-être les modernes usagers du *Champollion* et du *Mariette Pacha* apprécieront-ils mieux leur sort lorsqu'ils connaîtront les tribulations que comportait, voici sept cents ans, le voyage que l'on fait aujourd'hui en moins de quatre jours.

★

La création du royaume franc de Jérusalem, l'installation de nombreux comptoirs commerciaux sur la côte de Syrie et en Egypte, le pèlerinage de Jérusalem et celui

de la Mecque (où se rendaient chaque année des Musulmans d'Espagne) justifient l'existence de véritables lignes commerciales. L'une d'elles partait de Ceuta, longeait des côtes d'Espagne jusqu'à Cathagène, passait en vue d'Ibiza, de Majorque et de Minorque, puis des côtes méridionales de Sardaigne et de Sicile ; là seulement elle gagnait la haute mer, puis, après avoir traversé les eaux de Crète, poursuivait directement vers Alexandrie. Cette ligne rapide, sur laquelle aucune escale n'était prévue, fut active dès le XIIme siècle ; la durée moyenne du voyage était de vingt-cinq à trente jours.

Une seconde ligne, partant de Marseille, passait entre la Corse et l'île d'Elbe, puis traversait le détroit de Messine et se confondait ensuite avec la précédente.

Mais les navigateurs plus prudents — ce fut le grand nombre — hésitaient à s'éloigner des terres. Passé le détroit de Messine, ils longeaient la côte orientale de la Calabre, puis traversaient le golfe d'Otrante, rejoignaient la côte Dalmate vers Valona et suivaient, de nouveau, le continent jusqu'à l'extrémité méridionale de la Morée ; de là, ils gagnaient la Crète, puis Rhodes et, suivant toujours le littoral, Chypre, avant de mettre le cap sur Acre, Jaffa ou Alexandrie. C'est cette route que suivirent, en 1248-1249, saint Louis et ses compagnons ; il fallut au roi vingt-cinq jours pour aller d'Aigues Mortes à Chypre, et quatre jours seulement de Chypre à Damiette.

Quant aux navires venant de Gênes, de Naples ou de Venise, ils rejoignaient cette ligne à Messine ou à Valona.

Les départs avaient lieu, en général, deux fois par an, à l'aller comme au retour : l'un aux environs de Pâques, l'autre vers la saint Jean (24 juin) ; quelques retardataires partaient encore en juillet et en août. Mais si les autorités des villes maritimes interdisaient, après cette date, le transport des personnes, il se trouva des marchands assez cupides ou hardis pour s'aventurer, en plein hiver, avec une cargaison de marchandises, si, dans quelque lointain pays, l'on signalait une disette. Le roi de Sicile Charles Ier d'Anjou, frère de saint Louis, aussi grand politique qu'habile commerçant, entretenait ainsi, dans tous les grands marchés méditerranéens, des agents secrets qui le renseignaient sur le cours des céréales. En cas de hausse, un avis partait immédiatement pour Naples

d'où, sans retard et quelle que fût la saison, une flottille chargee de blé ou d'orge prenait la mer.

Les principaux clients des navires affectés au transport des passagers furent des pèlerins, des chevaliers ou même des marchands, ceux, du moins, dont la marchandise occupait un faible volume.

Lorsqu'il s'agissait d'un pèlerinage en groupe ou d'un transport de troupes, on louait un ou plusieurs bateaux pour en avoir l'usage exclusif. Dans ce cas, la date du départ était stipulée dans le contrat. Mais, le plus souvent, pèlerins et, hors le temps de croisade, chevaliers, se mettaient en route isolément ou par petits groupes. Ils gagnaient le port le plus proche du lieu de leur résidence. Là, ils n'avaient pas de peine à trouver un hôtel ou une auberge ; chaque pays, chaque province même, avait, dans les principaux ports, son quartier préféré. Il était bien rare que le nouveau venu n'y trouvât pas quelques compatriotes. On se groupait alors, au gré des sympathies ; les soirées se prolongeaient, bruyantes, d'autant plus que l'on couchait en dortoirs, les chambres individuelles étant fort rares et chères. Un moine allemand du XVme siècle, venu pour s'embarquer à Venise, raconte qu'il dut fuir ces hôtels et chercher dans un monastère une hospitalité plus conforme à ses goûts et plus propice au recueillement qui sied à un pèlerin.

Ainsi se constituaient, en vue du voyage, des groupes d'amis ; et l'on se mettait à la recherche d'un bateau en partance. Souvent, les patrons de navires avaient en ville des bureaux analogues à nos modernes agences de voyage. Parfois même, leurs comptoirs se trouvaient à ciel ouvert, sur une place publique ; dans cette boutique ou sur ces tréteaux, un racoleur à gages appelait les passants, leur vantant la qualité du bateau, rappelant ses exploits passés : « Le seul qui ait jamais fait, en quinze jours, le voyage de Marseille à Jaffa !... » et promettant aux clients éventuels de généreuses rasades de vin de Crète durant toute la traversée. Une violente rivalité opposait entre eux ces concurrents ; la place St.-Marc, à Venise, fut ainsi le théâtre de rixes parfois sanglantes, un crieur trop zélé s'étant permis de mettre en doute la solidité du navire rival ou le savoir-faire de ses cuisiniers.

Peut-être ces boniments réussirent-ils parfois à

convaincre de pauvres bougres qui, n'ayant jamais vu la mer, ignoraient les qualités qui font un bon navire. Mais les plus avisés se dirigent vers le port. Si l'on est à la saison des grands départs, les bateau y sont nombreux : quelques-uns à quai, mais la plupart à l'ancre, à quelque distance. D'emblée, le regard des candidats-passagers va vers les plus neufs ; les navires vieux de plus de six ans ne recevront guère de clients : c'est l'extrême limite d'âge compatible avec le confort et la sécurité. A côté des grandes galères, longues de quarante à cinquante mètres et basses sur l'eau, et des petits galiots de vingt mètres, s'élève imposante, la masse des naves de haut bord, plus lourdes et plus lentes. Les bâtiments portent, presque toujours, le nom d'un saint tutélaire dont la statue se trouve à bord ; on peut ainsi, vers 1250, admirer dans le port de Marseille le *Saint-Esprit*, le *Saint-Michel*, le *Saint-Vincent*, le *Saint-Antoine*, mais aussi le *Cygne* et la *Sicarde* (patron Sicard). Parfois, une pointe de superstition a dicté le choix du nom : témoins les nombreux *Bonaventure* que l'on voit dans le même port, ce qui ne va pas sans créer quelque confusion.

Les visiteurs sont reçus à la coupée par le capitaine — qui est presque toujours le patron lui-même — ou par son délégué. Il leur fait d'abord admirer le gréement du navire, puis les installations du pont supérieur. Dans le château de proue habite le « capitaine de l'avant » qui commande aux rameurs et dirige la manœuvre des voiles ; au-dessous de sa chambre, dans un magasin, sont conservés des accessoires de rechange : rames, voiles, cordages... De la proue à la poupe, le navire est entièrement ponté ; le pourtour du pont est occupé, sur les galères, par les bancs des rameurs, mais la partie centrale est dégagée ; autour du grand mât, notamment, se trouve un espace libre, réservé à la promenade et aux conversations ; on l'appelle pour cela « le marché ». Le château de poupe contient, au moins, trois chambres superposées. Dans la plus élevée se tiennent les officiers qui observent le vent et les étoiles et tracent la route ; c'est là que se trouve la boussole. Au dessous de cette pièce, c'est la chambre du capitaine. Enfin, à l'étage inférieur, dans une troisième chambre, se trouve le coffre-fort du capitaine ; c'est là que logent, le cas échéant, les nobles dames reconnues dignes d'"égards particuliers.

Sur les grosses naves, le château de poupe, très développé, comprend, de plus, un nombre variable de chambres ; ce sont là des places de choix, réservées aux passagers de marque.

Sur le pont arrière, tout entier recouvert d'une bâche, un emplacement est réservé à la cuisine ; une trappe, dans le plancher, conduit au cellier, tandis qu'auprès de la cuisine, dans une grande cage, sont conservés des animaux vivants, destinés à être abattus pendant le voyage : moutons, chèvres, veaux, bœufs, génisses, porcs — tout cela pêle-mêle. Un peu plus loin, trois ou quatre tables avec des bancs : c'est le réfectoire. A l'arrière du vaisseau deux grands gouvernails plongent dans l'eau, dans le prolongement de chacun des flancs ; enfin, à tribord et à bâbord arrière pendent au-dessus de l'eau des chaloupes retenues par des cordes.

Puis on descend au pont inférieur ; à cet effet, quatre ou cinq écoutilles s'ouvrent sur le pont supérieur, munies d'échelles amovibles. On pénètre ainsi dans une vaste pièce qui s'étend, en longueur, du magasin de proue jusqu'au cellier de poupe, et, en largeur, de tribord à bâbord; c'est le dortoir ; il ne reçoit le jour que par les écoutilles. Les voyageurs y sont couchés sur des matelas, la tête contre le flanc du navire, les pieds vers l'intérieur. Au milieu de la pièce, entre les deux rangées de matelas, sont disposés des coffres où les passagers peuvent conserver leurs objets personnels. Parfois, le dortoir est divisé en plusieurs parties, par des cloisons ; ainsi sépare-t-on, par exemple, les chrétiens des musulmans, lorsque ceux-ci se trouvent nombreux à bord, ou encore les hommes des femmes.

Dans les navires de haut bord, il existe un entrepont habitable. Dans les galères, au contraire, il n'y a rien au-dessous du dortoir, sinon la cale qui est remplie de sable. Les usagers du dortoir peuvent enlever des panneaux dans le plancher et atteindre cette énorme masse de sable ; ils y plongent des bouteilles de vin, des œufs et toutes sortes de denrées qui doivent être conservées au frais. Au milieu du bateau, dans l'axe du grand mât, l'eau de cale s'accumule dans un puits, il s'en dégage une odeur puante qui, souvent, incommode les passagers.

La visite terminée, le patron offre parfois à ses hôtes, s'il les juge dignes d'égards, une collation. On sert alors,

sur la poupe, des rafrachissements évocateurs du voyage prochain : vin de Crète, confitures d'Alexandrie.

Vient enfin le moment de conclure. Les visiteurs se sont munis, en général, d'un modèle de contrat. Au XIIIe siècle, les magistrats municipaux, dans la plupart des villes maritimes — à Marseille en particulier — exercent un contrôle attentif sur le transport des passagers. Des règlements prévoient la place minima qui doit être allouée à bord à chacun d'eux : 2 mètres en longueur et 0 m. 60 en largeur ; ils obligent le patron à engager un domestique au moins pour chaque groupe de vingt passagers. Enfin, sur tout navire doit être embarqué un scribe, agréé par l'autorité municipale, qui établit en double exemplaire une liste des passagers ; l'une de ces copies sera conservée par les magistrats ; l'autre demeurera à bord. Le scribe donnera, en outre, à chaque passager, un billet portant son nom et le numéro de sa place ; enfin, s'il se produit un décès pendant le voyage, il aura le même pouvoir qu'un notaire pour recueillir les dernières volontés du moribond.

Sont également soumises au contrôle la qualité des vivres destinées aux voyageurs, et la compétence de l'équipage qui, pour une nave de 30 mètres envion, type communément employé en Méditerranée, compte quarante ou cinquante hommes.

Sous un tel régime, le voyageur n'a guère à discuter; tout est prévu à l'avance. Pour le prix même, il n'y a guère de concurrence entre les divers bateaux. A Marseille, au milieu du XIIIme siècle, une place sur le pont supérieur pour le voyage Marseille-Acre ou Marseille-Alexandrie, vaut soixante sous tournois, soit environ 1800 francs français d'aujourd'hui ; c'est la place de choix, le « paradis » comme disent les textes anciens. Au pont inférieur, on a une place pour trente-cinq sous, et, dans l'entrepont, pour vingt-cinq sous ; un cheval et son gardien paient, dans l'entrepont, cinquante-cinq sous.

S'il s'agit d'un navire sans superstructure, d'une galère par exemple, où les passagers ne disposent que d'un seul pont, on distingue entre la partie antérieure et la partie postérieure du dortoir. Ainsi en usaient la plupart des patrons vénitiens, au XIIIme siècle ; une place située entre la poupe et le mât médian coûtait trois fois plus cher qu'une autre située entre ce mât et la proue.

Les passagers sont autorisés à garder avec eux, dans l'espace dévolu à chacun, les bagages de petit volume. Les autres sont déposés dans l'entrepont, ou parfois sur le pont supérieur, à l'abri d'une bâche ; une taxe est perçue pour le transport de ces colis de grandes dimensions, au prorata de leur poids.

Mais peu à peu, au régime de la profession organisée se substitue celui de la libre concurrence. Au XVme siècle, les patrons de navires n'ont plus guère à redouter le contrôle du pouvoir civil ; de grosses fortunes se sont d'ailleurs édifiées, surtout en Italie, qui tiennent en échec ce pouvoir. Il appartient donc au passager lui-même de défendre ses propres intérêts. C'est pourquoi les contrats sont alors plus longs et plus curieux à lire.

L'article premier déterminait, d'habitude, la date du départ. Les patrons aimaient attendre, pour mettre à la voile, que leur navire fût plein; mais les premiers passagers inscrits ne voyaient pas sans dépit s'allonger, pendant ce temps, leur note d'hôtel. Le patron s'engageait ensuite à n'embarquer que des marins expérimentés et « sachant manœuvrer par tous les vents » ; à munir son bateau d'armes défensives pour résister à une attaque éventuelle.

La cuisine et la table faisaient l'objet de stipulations très précises. Les passagers avaient droit, d'habitude, à deux repas par jour, vin compris. A cet effet, des vivres devaient être embarqués, en quantité suffisante et de bonne qualité : vin et biscuit, eau douce, bétail et volaille vivants. Les gens prévoyants faisaient préciser, dans le contrat, que les repas leur devraient être servis, sur demande, dans leur lit. L'apéritif même n'était pas oublié ; en vertu d'un usage très général, le capitaine devait offrir chaque jour, avant le repas de midi, à chaque passager, un petit verre de Malvoisie.

D'autre part, les passagers se munissaient volontiers, avant l'embarquement, de provisions personnelles, et notamment de volailles vivantes. Ils faisaient alors préciser, dans le contrat, que les cuisiniers du bord devraient les autoriser à préparer sur leurs fourneaux ces victuailles. La précaution n'était sans doute pas vaine, car les rapports semblent avoir été peu cordiaux entre les passagers et l'équipage, surtout à partir du XVme siècle. Dans bien des contrats, le capitaine s'engage à protéger ses

passagers contre les matelots, et à leur permettre de s'asseoir, au pont supérieur, sur les bancs des rameurs. On imagine aisément quels incidents avaient pu motiver l'insertion de cette clause : un promeneur distrait s'asseyant sur l'un de ces bancs et gênant peut-être le travail des rameurs, un jour de calme plat ; un juron d'impatience, une injure, une rixe.

Aucune de ces demandes formulées par le passager ne rencontrait, d'habitude, la moindre opposition de la part du patron ; sur le prix de la traversée, au contraire, on discutait parfois longuement avant de tomber d'accord. Mais, en dépit de la concurrence naissante, les tarifs, au XVme siècle, ne variaient guère. On paie, de Venise en Palestine ou en Egypte, 40 à 45 ducats, soit environ 1300 à 1500 francs, pour une place au pont inférieur.

Le contrat signé, le passager est présenté au « clerc » — nous dirions aujourd'hui au commissaire — qui inscrit son nom sur un registre, puis le conduit au dortoir et lui fait choisir une place parmi celles qui sont encore disponibles ; après quoi, il écrit à la craie, au dessus du lit, le nom du nouveau venu.

Telles sont les formalités qui précèdent l'embarquement. Elles n'ont guère varié, dans les ports méditerranéens, depuis le XIIme jusqu'au XVme siècle ; là où le patron de navire était, au XIIme siècle, contraint par une décision de l'autorité civile, il s'engage, au XVme siècle, par un contrat librement négocié. Le type même des vaisseaux a peu changé. C'est seulement dans les dernières années du XVme siècle que l'on adoptera généralement, en Méditerranée, le gouvernail unique, placé dans l'axe de la quille, dont se servaient depuis longtemps les navigateurs nordiques. Vers la même époque, des forçats, des esclaves ou des prisonniers de guerre remplaceront, aux bancs des galères, les libres rameurs de jadis : et, au nom du noble et svelte vaisseau s'attachera une signification infâme, qui persiste aujourd'hui. Mais le moyen-âge n'a pas connu cette honte. Une seule modification de quelque importance s'est produite, du XIIme au XVme siècle dans l'art de la construction nautique : la voilure de la galère s'est développée ; au mât unique ont été ajoutés, vers la fin du XIVme siècle, deux petits mâts, à l'avant et à l'arrière ; ainsi la rame est-elle devenue un mode de propulsion auxiliaire et assez exceptionnel. Con-

séquence pittoresque de ce progrès : les rameurs, se trouvant fréquemment inoccupés, se font commerçants. Ils emportent, au départ, toute une pacotille qu'ils s'efforcent de vendre à bord, durant leurs loisirs, et surtout dans les ports où le navire fait escale.

★

Ainsi, les conditions du voyage de Marseille ou de Venise à Acre, Jaffa ou Alexandrie demeurèrent-elles à peu près inchangées du XIIme au XVme siècle. Les souvenirs de voyage d'Ibn Djobair, qui fit, au XIIme siècle la traversée de Ceuta à Alexandrie, ne sont guère différents de ceux de Felix Fabri qui, par deux fois, vers la fin du XVme siècle, accomplit le pèlerinage de Terre Sainte, en s'embarquant à Venise.

La date du départ, impatiemment attendue par tous les passagers, se trouvait parfois ajournée, à la grande déception de ceux-ci. Tantôt, c'était le vent défavorable qui ne permettait pas de sortir du port ; si quelque capitaine téméraire tentait de passer outre, il se voyait bientôt refoulé vers le mouillage, incapable de lutter contre la tempête et parfois chassé sur d'autres navires à l'ancre. C'étaient alors des cris, des manœuvres fiévreuses et tout le port en émoi. Tantôt, c'est une mauvaise nouvelle, arrivée au dernier moment, qui retardait l'appareillage : une incursion des Turcs dans les parages de la Crète, par exemple. Dans ce cas, à Venise, le Sénat interdisait parfois tout départ. Tantôt enfin, le navire en instance de départ est réquisitionné par l'autorité civile : le cas se produisit maintes fois à Naples et dans les ports de Sicile, au temps de la domination normande et angevine.

Autour du vaisseau en partance, vive est l'animation. Les passagers arrivent, avec leurs bagages, dans de petites chaloupes ; l'embarquement ne vas pas sans encombres, surtout si la mer est mauvaise. Plus d'une fois, un voyageur peu abitué au mouvement des vagues ou peu agile tomba à l'eau. Les noyades n'étaient pas rares. Felix Fabri parle de l'embarquement et du débarquement comme d'une cause fréquente d'accidents ; et Joinville fut témoin, devant la côte de Damiette, d'une noyade de ce

genre. Si le bateau est à quai, l'embarquement est plus aisé. Les hommes accèdent par une échelle au pont supérieur. Dans les navires de haut bord, une porte s'ouvre dans le flanc, qui donne accès à l'entrepont; on fait entrer par là les chevaux, puis on referme la porte et l'on en bouche les interstices avec de l'étoupe car, lorsque le navire vogue en pleine mer, elle est tout entière dans l'eau. Avant de lever l'ancre, on hisse, à la poupe, plusieurs pavillons : celui du port d'attache, celui du patron du navire, parfois aussi celui des Chevaliers du Temple ou des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem. S'il se trouve des prêtres à bord, ils s'avancent alors sur le pont supérieur et, tandis qu'ils entonnent le *Veni Creator Spiritus*, l'équipage largue les amarres et hisse les voiles.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que les passagers voient s'éloigner puis disparaître la terre. Tout voyage maritime comporte, au moyen-âge, de sérieux risques. Les nombreuses relations de voyage que nous possédons insistent sur ce point. Il n'est pas un seul de ces narrateurs qui n'affirme s'être trouvé en danger de mort à quelque moment de la traversée. Joinville exprime ce sentiment de crainte avec la charmante ingénuité dont il est coutumier :

« En peu de temps, dit-il, le vent, soufflant dans nos « voiles, nous fit perdre de vue la terre, et nous ne vîmes « plus que le ciel et l'eau, et, chaque jour, le vent nous « éloigna davantage du pays où nous étions nés. Ce par « quoi je vous montre qu'il est fol et téméraire, celui qui « ose courir un tel péril avec le bien d'autrui ou un pé« ché mortel sur la conscience ; car on s'endort le soir « sans savoir si l'on ne sera pas, le lendemain matin, au « fond de la mer ».

En dépit de ce sentiment d'insécurité, l'animation ne tarde pas à régner à bord, dans une curieuse promiscuité. Les moines et les pauvres pèlerins y coudoient de riches marchands et de nobles seigneurs, qui ne parviennent pas à s'isoler comme ils le voudraient.

Deux fois par jour, vers midi et six heures du soir, une sonnerie de trompettes annonce les repas. C'est alors, à travers le navire, une course vers le pont arrière où sont dressées trois ou quatre grandes tables. Les premiers arrivés prennent les meilleures places ; les retardataires sont parfois contraints de s'asseoir à même le plancher

ou encore sur l'extrémité des bancs de rameurs, sans protection contre le soleil, le vent ou la pluie. Les passagers de marque évitent cette cohue ; si le navire est doté de cabines privées, ils y prennent leurs repas ; sinon, ils s'installent autour du grand mât, dans cet espace appelé « marché », qui est le salon du bord. Ils ont presque toujours avec eux leurs propres domestiques. Quant aux femmes, elles ne sont pas admises à la salle à manger et doivent prendre leurs repas au dortoir.

Le menu comprend habituellement un légume, puis un plat de viande ou une bouillie de froment ou d'avoine, et enfin, parfois, du fromage. Les jours maigres, on sert du poisson salé. On mange du pain pendant cinq ou six jours après le départ ou après une escale ; ensuite, on a recours au biscuit qu'il faut, pour le rendre comestible, tremper dans du vin ou de l'eau. Le vin est habituellement servi à discrétion ; mais, pour cette raison sans doute, il est de médiocre qualité et souvent coupé d'eau.

On peut, moyennant paiement, être servi « à la carte » comme nous disons. Il faut, à cet effet, s'adresser directement aux cuisiniers ; ce qui n'est pas toujours aisé : les malheureux, enfermés dans l'étroit espace qui leur est dévolu, ont à préparer d'énormes plats sur un petit fourneau et les réclamations, souvent grossières, pleuvent sur eux, mettant leurs nerfs à rude épreuve. Les riches passagers qui prennent leurs repas à l'écart se font apprêter les provisions de choix qu'ils ont apportées avec eux ; le service de la table commune en souffre quelque peu, car les cuisiniers donnent le meilleur de leurs soins à ceux qui versent les plus grosses gratifications. Le maître d'hôtel, préposé par le capitaine à la surveillance de la table et de l'approvisionnement, n'intervient guère ; son silence est acheté d'un royal pourboire. Il n'est jusqu'à l'équipage qui ne voie avec sympathie les dîneurs solitaires du « marché », car ceux-ci abandonnent d'habitude leur part du repas commun aux matelots et aux rameurs ; c'est une aubaine pour ces pauvres bougres à qui l'usage de la cuisine est interdit et qui doivent, vaille que vaille, préparer sur leurs bancs même leur médiocre pitance.

A la salle à manger du pont arrière, le service est lestement mené ; à peine le repas terminé, une sonnerie de trompettes se fait entendre à nouveau ; les tables sont

évacuées. Les valets du bord mettent alors le couvert du capitaine et de son état-major ; Félix Fabri, à qui j'emprunte ces détails, note avec admiration que, sur le navire qui le porta en Terre Sainte, les repas du capitaine étaient servis dans des plats d'argent et qu'un maître d'hôtel goûtait le vin avant de le lui verser, « comme on fait chez nous, ajoute-t-il, à la table des princes ».

Le soir, presque tout le monde descend en même temps au dortoir. Cetet fois, plus moyen d'échapper à la désagréable promiscuité, si, du moins, le bateau n'a pas de cabines de « paradis ». Chacun doit faire son lit ; la poussière vole, alors, dans la vaste pièce ; on s'interpelle d'un lit à l'autre ; des querelles éclatent pour peu de chose : un passager a-t-il empiété légèrement sur l'espace réservé à son voisin ? Le motif est suffisant ; chacun des deux hommes voit se grouper autour de lui ses amis, ses compatriotes ; il n'est pas rare que le sang coule. Si d'aventure le clerc du navire (nous dirions le commissaire) tente de rétablir l'ordre, l'union se fait contre lui — « Cet exploiteur qui entasse les hommes comme des animaux, au risque de les faire crever !... » — et il doit battre en retraite. Pendant ce temps, quelque homme de bon sens, demeuré hors de la bagarre, attend que les passions soient un peu calmées pour intervenir et ramener la paix. Bientôt tout le monde est au lit ; les chandelles s'éteignent l'une après l'autre ; quelques-unes, pourtant, restent allumées ; on entend aussi le chuchotement de quelques bavards attardés. Des protestations s'élèvent ; si le bruit ne cesse, si les dernières lumières ne sont prestement éteintes, la bagarre va renaître ; les vases de nuit voleront dans la direction des chandelles provocantes. (1)

Pour les gens habitués à un lit confortable et spacieux, l'épreuve est rude. On ne peut remuer sans heurter un voisin qui ronfle ; on voudrait se tenir coi, mais le matelas est trop étroit, l'oreiller trop dur. Il fait trop chaud, l'air est plein de vapeurs malsaines ; on sue toute la nuit ; et, tandis que l'on est mangé par les puces et les poux, on entend le galop des rats, porteurs de vermine, à travers le dortoir. Si, de surcroît, des chevaux sont parqués sur le pont supérieur, le heurt de leurs sabots

(1) Tous les détails que je donne sont empruntés à des récits de voyages ; citer à chaque pages mes sources; ne serait pas conforme au caractère de cet exposé,

fait, au-dessus des dormeurs, un bruit sourd, exaspérant. Ainsi se passe la nuit, longue et pesante, dans cette chambrée flottante. Au matin, chacun roule son matelas et son oreiller dans une sangle et les suspend à un crochet fixé au mur.

Le réveil a lieu fort tôt, dès le lever du soleil qu'annonce une sonnerie de trompettes. Un officier monte alors sur le chateau de poupe et présente aux passagers, assemblés sur le pont supérieur, une image de la Vierge ; la prière du matin est dite en commun. Il n'était pas permis, au moyen âge, de célébrer la messe en mer ; d'étranges pratiques se répandirent alors. C'est ainsi qu'au XVme siècle, à bord de maint navire, on pouvait assister, chaque matin, à une cérémonie appelée « messe sêche ». Sur un coffre couvert d'une belle étoffe, on disposait deux cierge, un crucifix et un missel ; cela se passait, d'habitude, sur le pont supérieur, près du grand mât. Devant cet autel de fortune, un prêtre *in nigris* et portant l'étole récitait les prières de la messe, omettant seulement le Canon.

Le soir, enfin, après le dernier repas, un officier montait encore au chateau de poupe et, présentant une image de la Vierge, disait le Salve Regina, puis l'Ave Maria ; après quoi, de la part du capitaine, il souhaitait à tous une bonne nuit. Puis, tandis que les passagers gagnaient leur dortoir, avait lieu la prière de l'équipage.

Les fêtes religieuses sont célébrées, à bord, avec beaucoup d'éclat. Ibn Djobair, voyageant en 1184 sur un navire où se trouvaient de nombreux chrétiens, fut émerveillé de voir l'illumination réalisée par ceux-ci à l'occasion de la Toussaint. La nef était constellée de lampions, depuis le sommet des mâts jusqu'au pont. Une procession aux flambeaux eut lieu durant la nuit ; et, le lendemain, les prêtres qui se trouvaient à bord prononcèrent à tour de rôle des sermons. Est-ce à dire que ceux-ci fussent toujours écoutés avec piété, dans le recueillement ? Certains témoignages permettent d'en douter. Felix Fabri raconte que, lorsqu'il traversa la Méditerranée pour la première fois, de Venise à Jaffa, il se crut obligé de prononcer, certain dimanche, une allocution. Mais, tandis qu'il parlait, un auditeur éclata d'un rire incoercible, qui ne tarda pas à gagner une bonne partie de l'assistance. Devant cet affront, Frère Félix interrompit son sermon et descendit

de la chaire improvisée, se promettant de ne plus prêcher sur un bateau. L'insistance d'un groupe de compagnons le fit revenir, quelques jours plus tard, sur cette décision. Mais, cette fois, ceux-là même qui l'avaient prié de parler crurent trouver dans son discours des allusions à leur vie privée ; ils s'en offensèrent et rompirent toutes relations avec le pauvre religieux.

Il semble, d'ailleurs, qu'en dépit des cérémonies religieuses, la dissipation soit, sur les navires, plus grande encore les jours de fête qu'en temps ordinaire. C'est, du moins, ce qu'affirme le même Felix Fabri, qui nous donne d'autre part un tableau très suggestif de la vie à bord.

La plupart des passagers, pour tuer le temps, boivent du matin au soir. Sans doute le cellier est-il rigoureusement fermé, hors les heures des repas ; et, comme il ne s'y trouve que de mauvais vin, nul ne critique cette prohibition. Mais les matelots de l'équipage, gens avisés, tiennent une sorte de cantine où les voyageurs peuvent se procurer du vin d'excellente qualité. Ainsi les buveurs sont-ils nombreux, aussi bien au dortoir que sur le pont supérieur. D'autres, des mélomanes, ont emporté dans leur bagage une vielle ou une flûte dont ils jouent volontiers. Mais la plupart occupent leur temps à des jeux de hasard ; on joue « aux tables », c'est à dire au trictrac, aux cartes ou aux échecs : l'oisiveté du voyage favorise ce penchant si général au moyen âge ; princes ou pauvres pèlerins, tous s'y adonnent. Tandis que saint Louis, quittant l'Egypte après sa défaite et sa captivité, voguait tristement vers Saint-Jean d'Acre, son frère Charles d'Anjou jouait au trictrac pendant des heures entières, à bord du vaisseau royal ; le saint roi survint un jour au milieu d'une partie et fut si courroucé qu'il jeta dans la mer tables et dés. On voit aussi, à bord, un autre type : le « costaud » ; fier de ses biceps, il soulève volontiers, avec des gestes d'athlète, un banc de bois, une barre de métal ou tout autre objet lourd qu'il trouve à portée de sa main. Il y a encore les badauds qui vont d'un groupe à l'autre, jetant un coup d'œil sur les tables de jeu, écoutant une chanson, se mêlant à une discussion. Une occupation, enfin, à quoi nul ne peut se soustraire : la chasse à la vermine.

A bord, l'humeur varie avec le temps ; si le vent est bon, l'entrain ne fait pas défaut, la gaîté rayonne partout.

Mais que vienne la lourde chaleur d'orage, les caractères s'aigrissent, les visages se font mornes ; des querelles éclatent pour les motifs les plus futiles. Il faudrait alors, pour que revînt la bonne humeur, qu'une terre apparût à l'horizon : car l'escale est toujours impatiemment attendue, avec ses plaisirs licites ou défendus.

Dès que le navire entre dans un port, d'innombrables barques l'entourent, et les passagers, d'habitude, ne tardent pas à se faire conduire à terre. Entre toutes les escales de la Méditerranée, les ports de Crète sont les plus vantés. On y trouve en abondance des vivres frais et un vin particulièrement réputé. Des tavernes françaises, allemandes, catalanes ou vénitiennes promettent aux voyageurs la cuisine et les chants de leur pays. Le soir, ces tavernes se transforment en mauvais lieux. A une époque, en effet, où Rio et Buenos Ayres n'étaient pas connus, des « cargaisons blanches » partaient déjà pour les îles et les ports de la Méditerranée. — Alexandrie en recevait souvent ; lors de la croisade de saint Louis, des envois supplémentaires furent effectués, et, dans chaque lieu où s'arrêtait l'armée, des maisons closes étaient aussitôt installées. Joinville en vit plusieurs à cinquante mètres, à peine, de la tente du roi, lorsque celui-ci campait devant Damiette. — Aussi, les passagers qui tiennent à leur réputation ont-ils coutume de passer la nuit à bord. A l'une des quatre ou cinq écoutilles qui, du pont supérieur, conduisent au dortoir, on laisse toute la nuit une échelle ; les autres sont enlevées. Des accidents en résultent parfois, tel celui-ci que raconte Félix Fabri : un soir, au cours d'une escale dans un port de Crète, un pèlerin Dalmate rentra à bord ivre-mort. Des camarades l'aidèrent à passer de la chaloupe sur la la galère. Parvenu ainsi au pont supérieur, il se dirigea vers l'écoutille qui conduisait à son lit ; il ne vit pas qu'elle était, cette nuit là, dépourvue d'échelle, et tomba lourdement dans le dortoir, sans toutefois se faire aucun mal — ce qui prouve, ajoute Frère Felix, que les ivrognes ont des grâces d'état.

Durant la journée, le navire est envahi par une foule bruyante de marchands et de changeurs ; ainsi se renouvellent les provisions du bord. Les passagers descendent à terre sous leur propre responsabilité ; le navire peut fort bien lever l'ancre en leur absence sans autre préavis

qu'une sonnerie de trompettes. Je ne connais aucun récit de voyage qui ne mentionne une histoire de retardataires, parfois plaisante, parfois tragique. Si le bateau suit la ligne de la Méditerranée septentrionale, un passager oublié à Modon, par exemple, peut, favorisé par la chance, rejoindre ses compagnons en Crète. De même de Crète à Rhodes. Si le retard n'est que de quelques heures, si la mer est calme, il peut, avec une petite barque, partir à la poursuite du navire. Ibn Djobair, malencontreusement descendu à terre une certaine nuit dans le port de Saint-Jean d'Acre, dut ainsi louer une chaloupe dont les quatre rameurs parvinrent, après douze heures d'efforts, à rejoindre le vaisseau. Mais lorsqu'on a relâché dans une île déserte ou en terre ennemie, le sort du passager abandonné est pitoyable. Joinville raconte un incident de ce genre survenu durant le voyage de retour de Terre Sainte à Marseille : « Nous vînmes à une île qu'on appelle Lam-« pedouse, où nous prîmes tout plein de lapins ; et nous « trouvâmes un ermitage ancien dans les roches, et les « jardins qu'avaient faits les ermites qui y vécurent autre-« fois ; il y avait des oliviers, des figuiers, des ceps de « vigne et d'autres arbres. Le ruisseau de la fontaine cou-« rait parmi le jardin. Le roi et nous, nous allâmes jus-« qu'au bout du jardin, et nous trouvâmes sous une pre-« mière voûte un oratoire blanchi à la chaux et une croix « vermeille de terre. Nous entrâmes sous la seconde voûte « et trouvâmes deux cadavres dont la chair était toute « pourrie ; leurs côtes se tenaient encore toutes ensemble, « et les os des mains étaient sur leur poitrine, et ils étaient « couchés vers l'Orient, à la façon dont on met les corps « en terre. Au moment du ralliement sur notre vaisseau, « il nous manqua un de nos mariniers ; le maître nauto-« nier en conclut qu'il était resté pour se faire ermite ; « c'est pourquoi Nicolas de Soisy, sergent du roi, laissa « trois sacs de biscuit sur le rivage, pour que le marinier « les trouvât et s'en nourrit. »

Falait-il de graves raisons pour qu'un homme fût ainsi abandonné en terre inconnue ? Le plus souvent, il s'agissait de partir vite pour distancer un concurrent. Il n'était pas rare que deux patrons rivaux fissent, à la même époque, le même voyage. C'était alors entre eux une course sans merci. Ils se retrouvaient souvent aux escales. Et si l'un d'eux levait alors l'ancre sans crier gare, force

était à l'autre, pour sauver l'honneur, d'en faire autant. Mais parfois aussi, vers la fin de l'automne, après une longue escale imposée par le vent contraire, le capitaine profitait de la première accalmie pour franchir une passe difficile ; dans ce cas, l'intérêt général ne pouvait être sacrifié à celui de quelques traînards. Mieux valait abandonner ceux-ci que de s'exposer tous à passer l'hiver dans une île de l'Archipel, en attendant le retour des vents favorables.

★

Durant tout le moyen âge, en effet, une technique trop rudimentaire de la navigation interdit de voyager sur mer durant une notable partie de l'année. Si l'on s'aventure dans les dernières semaines de la période favorable, il faut aller vite, sous peine de rester en chemin.

On a souvent affirmé, et l'on écrit encore aujourd'hui assez communément que les marins du moyen âge ignoraient la navigation « au plus près » et ne pouvaient faire voile que par vent arrière. Il suffit d'avoir une connaissance, même sommaire, des textes anciens, pour réfuter cette assertion. Certes, les galères et les navires du même type, légèrement quillés, ne pouvaient prendre le vent debout, mais les naves et tous les vaisseaux de haut bord pratiquèrent dès le XIIme siècle, et même plus tôt sans doute, cette manœuvre. Ibn Djobair en fait une description précise et ajoute : « Le navire semblait voler sur ses voiles comme sur des ailes ». Pourtant, ce genre de navigation demeura longtemps assez exceptionnel ; on ne l'employait qu'en cas d'absolue nécessité et pour franchir de courtes distances. Le gréement des navires, en effet, ne permettait pas de serrer le vent très longtemps sans risque d'avarie. Et surtout, l'on manquait d'instruments permettant de calculer exactement la dérive et de faire la correction nécessaire. On se bornait, en général, à jeter une corde à l'eau, à l'arrière du bateau, et de mesurer l'angle qu'elle faisait avec la direction de la quille : procédé fort rudimentaire. Au contraire, pour prendre avec efficacité le vent arrière, on savait tendre les voiles dans un plan perpendiculaire à l'axe longitudinal du bateau. Par vent très violent, on se bornait à réduire la voilure. C'était la navigation rêvée, grâce à quoi un vaisseau à

trois mâts pouvait couvrir jusqu'à deux cent cinquante milles en vingt quatre heures ; performance exceptionnelle d'ailleurs, la vitesse moyenne étant rarement supérieure à quatre nœuds.

Lorsqu'une tempête se prépare, le capitaine fait d'abord inspecter l'horizon ; si quelque terre, même déserte, est en vue, on y cherchera, en toute hâte, un mouillage de fortune ; c'est en pareil cas, notamment, que l'on n'hésite pas à serrer le vent au plus près : le point de destination étant visible, il est aisé de corriger les erreurs de route résultant des bordées. Mais si l'on est en pleine mer, il ne reste plus qu'à se fier à la grâce de Dieu. A bord, les jeux cessent, comme par enchantement ; et le mal de mer n'en est pas la seule cause... Des prières sont faites en commun ; un blasphème proféré à cette heure serait sévèrement puni. Les passagers descendent au dortoir pour ne pas gêner la manœuvre des voiles qui devient difficile. Ils doivent, pour ne pas tomber, embrasser les piliers de bois qui supportent le plafond, ou encore s'agenouiller et entourer de leurs bras les coffres qui garnissent le milieu de la pièce ; le roulis et le tanage sont parfois tels que des objets pendus à la cloison par des crochets tombent à terre. Les écoutilles ont été bouchées, mais l'eau, cependant, s'infiltre de toutes parts, mouillant les lits, les armoires, les provisions. La cuisine, située sur le pont arrière, est la première atteinte ; on n'y peut plus allumer les fourneaux.

Enfermés au pont inférieur, sans lumière, les passagers écoutent anxieusement les bruits qui leur viennent du pont supérieur, les cris de l'équipage, les ordres des officiers. Il arrive qu'un mât se brise, qu'une vergue soit arrachée par le vent ; un craquement sourd se propage alors dans toute la coque ; et, dans le dortoir, les prières redoublent ; des vœux, des promesses de pèlerinage s'entrecroisent, formulés à haute voix. Scènes déchirantes que décrivent tous les mémoires de voyageurs ; car, de tous ceux qui, du XIIme au XVme siècle, racontèrent leur traversée, il n'en est pas un seul qui n'affirme avoir vu la mort de très près. « Nuit d'angoisse, s'écrie Ibn Djobair, qui blanchit d'un coup toute une chevelure noire ! »

En cas d'avarie grave, les chaloupes sont mises à la mer. C'est alors une ruée vers la poupe ; on s'écrase devant les échelles de corde qui serviront au sauvetage. Les

matelots contiennent brutalement cette foule terrifiée : le capitaine doit se sauver le premier, avec sa famille et ses amis ; la plus grande chaloupe lui est réservée. C'est seulement lorsqu'elle se sera éloignée que l'on mettra à l'eau les autres embarcations.

Mais la tempête n'est pas, en mer, le seul danger. Il y a l'obscurité de la nuit et le brouillard : les cartes marines sont, en effet, primitives, même au XVme siècle, et ne mentionnent pas la plupart des écueils ni des hauts fonds. Ainsi, la traversée du détroit de Messine était-elle, la nuit, très périlleuse, surtout par mer houleuse. Plus d'un vaiseau y sombra, et les barques des pêcheurs de Messine eurent souvent l'occasion d'opérer des sauvetages. Ibn Djobair nous les montre entourant le navire en perdition et discutant avec les naufragés, abandonnés sur la coque qui s'enfonce, le prix de leurs services ; ceux qui ne pouvaient payer étaient abandonnés sur l'épave. Quant au danger du brouillard, Joinville l'a bien décrit pour l'avoir éprouvé, car lui-même et saint Louis faillirent en être victimes :

« Ce samedi, une brume s'éleva de la terre et descen-
« dit de la terre sur la mer ; et, à cause de la brume,
« nos mariniers nous crurent plus loin de l'île de Chypre
« que nous n'étions, parce qu'ils ne voyaient pas la mon-
« gne par dessus la brume. A cause de quoi ils firent na-
« viguer sans précaution ; et il advint ainsi que notre na-
« vire heurta contre un banc de sable qui était dans la
« mer. Or il advint que, si nous n'avions pas trouvé ce
« banc de sable à l'endroit où nous heurtâmes, nous eus-
« sions heurté quantité de roches qui étaient couvertes,
« où notre vaisseau eût été brisé et nous tous perdus et
« noyés. »

★

Ainsi se passe le temps de la traversée, fait de jours clairs ou sombres. Il arrive parfois que l'on rencontre, en pleine mer, un navire. Alors tous les passagers sont sur le pont ; on se salue, on s'interpelle. Le premier des deux vaisseaux qui touche terre donne des nouvelles de l'autre ; si la rencontre eut lieu en pleine tempête ou dans une zone fréquentée par des ennemis, les nouvelles sont

mauvaises ; et les informateurs, désireux de mettre en relief le danger couru et leur propre chance, font de sérieuses réserves sur le sort du navire rencontré. Un pas de plus et celui-ci passera pour s'être perdu, corps et biens. On célèbrera des services funèbres pour de pseudo-naufragés qui reviendront un jour, à la grande stupéfaction de leurs amis.

Il ne suffit point, d'ailleurs, pour revenir, d'échapper aux pirates, aux écueils, à la tempête. Le principal ennemi, le plus meurtrier est à bord : l'épidémie. La promiscuité du dortoir, l'absence de tout contrôle sanitaire exposent les passagers aux risques les plus graves. De fait, les morts sont fréquentes. Elles se produisent surtout vers la fin du voyage ; les provisions sont alors souvent avariées ; l'eau est polluée, et les organismes, fatigués, sont en état de moindre résistance. Lorsque la présence au dortoir d'un malade grave est par trop désagréable, on le transporte sur le pont supérieur, dans quelque recoin. Aussitôt après sa mort, son cadavre sera roulé dans un drap avec quelques kilos de sable, ou encore ligoté sur une planche, puis jeté à la mer ; si l'on est, toutefois, en vue d'une terre, le corps y sera transporté dans une chaloupe et inhumé. Le clerc du navire enregistrera le décès et fera l'inventaire des bagages du défunt, dont les vêtements et — faute de testament — tout l'avoir à bord seront dévolus au capitaine.

Quand la pénible scène s'est répétée huit ou dix fois en une semaine, les plus gouailleurs perdent leur entrain. Les derniers jours de la traversée sont mornes. Chacun scrute l'horizon ; à peine se trouve-t-il un buveur impénitent pour risquer une plaisanterie ; « Un verre de Malvoisie si nous ne sommes pas à terre demain !... »

Enfin, le veilleur, au sommet du grand mât, apercevra le phare d'Alexandrie, dont la lumière porte, la nuit, jusqu'à vingt milles. Et quelques heures plus tard, tous les passagers seront sur le pont, contemplant le tableau, bien nouveau pour la plupart d'entre eux, d'un port de l'orient. A la hauteur de Kôm el Dik, le bateau stoppe ; les agents de la douane montent à bord et procèdent à un premier examen ; des pigeons sont lâchés, qui portent aussitôt aux bureaux de la Douane un procès-verbal de ces investigations. Une liste est dressée de tous les passagers musulmans, avec leur signalement et leur pays

d'origine ; car la dime est perçue sur toutes les marchandises qu'ils apportent. Puis, le navire ayant jeté l'ancre, les voyageurs et leurs bagages sont portés jusqu'à la plage par les chaloupes. « Là, raconte Ibn Djobair, se trou-« vaient des douaniers chargés de les recevoir et de porter « à la douane tout ce qu'ils avaient débarqué. Les passagers « se présentèrent donc à tour de rôle et les furent por-« tés à la douane, qui se trouvait déjà encombrée d'une « foule de voyageurs. On y procéda à la visite des colis, « petits et grands, qui furent mélangés les uns aux autres « dans une extrême confusion ; on palpa aussi les indivi-« dus pour voir si rien n'était dissimulé sous leurs vête-« ments. Puis on fit jurer à chacun qu'il n'apportait rien, « hors ce qui avait été visité. Plus d'un objet disparut au « milieu de ce désordre, à cause des mains qui fouillaient « partout et de la poussée de la foule qui augmentait sans « cesse. Enfin, l'on put quitter librement ce lieu d'avilis-« sement et de honte... »

★

Voyageur aujourd'hui, vous sentirez-vous encore le cœur de maugréer contre la curiosité de la douane, contre un compagnon de cabine importun, ou contre un retard de quelques heures dans l'horaire de votre paquebot ?

MICHEL DE BOUARD.

ELOGE DU CHAMEAU

C'est un grand jour dans la vie, celui où, pour la première fois, on se trouve face à face avec un Arabe, un palmier, un chameau.

(Arthur Rhôné: *L'Egypte à petites journées)*

Le calife Haroun el-Rachid s'ennuyait. Le vizir Djafar manquait de sujets de conversation ; l'eunuque Mesrour avait indisposé le souverain par ses plaisanteries macabres. Haroun était en proie aux humeurs noires : même les facéties de son bouffon préféré ne parvenaient pas à provoquer le moindre sourire.

— Je m'ennuie.

— Nous pourrions, hasarda Mesrour, nous déguiser et chercher une aventure dans les cabarets de la capitale.

— Fi donc ! répliqua Haroun. Presque chaque nuit, nous déambulons à travers les rues de la cité, et vraiment ce n'est plus drôle. On le sait trop, et c'est par charité que la populace fait semblant de ne plus nous reconnaître. L'incognito, c'est maintenant de l'histoire ancienne.

Haroun se tut. Les musiciens crurent devoir profiter de ce répit pour entamer un concert : la musique l'étourdissait, le lassait. Sur un geste, les instruments furent abandonnés. Le silence devint lourd et personne n'osa plus interrompre la rêverie du monarque.

Ses yeux erraient dans la salle. Ils s'arrêtèrent un instant sur les brocarts brillants qui décoraient les murs,

sur les tissus négligemment jetés sur les banquettes. Leurs ornementations, en fines pierreries ou en fils d'or, offraient un merveilleux assemblage de somptueux animaux et de bêtes fantastiques. Haroun s'imagina voir pour la première fois une curieuse étoffe et se plus à la décomposer en détail. Deux gros éléphants affrontés en formaient l'élément essentiel : c'étaient de puissants mastodontes caparaçonnés. L'encadrement de l'étoffe était constitué par une file de chameaux à deux bosses, reliés les uns aux autres par des cordes. En clignant des yeux, Haroun ne douta pas que ces quadrupèdes se mettaient en mouvement, cheminant avec une gravité pesante qui ne manquait pas de pittoresque. Soudain, Haroun se demanda comment la stupeur faisait en lui place à de l'attendrissement. Ah ! oui, ce délicieux plat en faïence lustrée, qu'il affectionnait particulièrement : une chamelle allaitait son petit, se retournait d'une façon touchante, pour le flairer, vers le jeune chamelon, qui essayait de gagner de la hauteur en allongeant ses pattes si frêles. Machinalement, le calife avait pris dans ses mains un plat d'argent auquel il tenait aussi. Le père de son vizir, de son ami préféré, le vieux Yahya le Barmékide, lui avait donné autrefois ce magnifique produit de l'art des Sassanides. Le vieillard lui avait souvent conté la jolie légende qu'illustrait ce plateau. Le roi Behram-Gour était parti, chevauchant un dromadaire, ayant en croupe la joueuse de luth Azadeh, aux yeux couleur de corail. La jeune favorite avait exprimé un désir étrange, que le monarque, admirable tireur, devait satisfaire : il avait lancé, à l'aide d'une arbalète, une balle à l'oreille d'une gazelle et, au moment précis où la bête se grattait l'oreille, le chasseur avait cloué ensemble d'un coup de flèche la tête, l'oreille et le pied de l'animal.

— Holà ! hurla Haroun, avec une brusquerie qui fit frémir les assistants, plongés dans un vague assoupissement. Que l'on mande mes chanteurs ! Nous parlerons cette nuit du chameau. Qu'on nous récite les plus beaux passages en vers et en prose concernant le chameau, le chameau blanc ou d'un brun olive, que les poètes ont vanté, le chameau dont les hautes épaules disparaissent dans les espaces du désert, le chameau au pas facile et infatigable.

Le calife donna le signal, rappelant à ses commensaux qui venaient de s'installer en cercle autour de sa personne, un dicton des Bédouins :

— Achetez des chameaux, et achetez-en beaucoup ; leur dos est puissant, leur lait vaut un trésor. Par eux vous décampez du pays du mépris et vous camperez au pays de la considération. Oui, j'aime le chameau, que son naturel inné porte à l'obéissance et que ses dispositions natives empêchent d'être contrariant et de résister.

Un premier chanteur fit entendre ces vers majestueux d'Antara :

Ma chamelle a marché toute la nuit, et cependant elle agite gaiement la queue ; son allure est fière ; elle ébranle le sol, qu'elle bat d'un pied également ferme et agile, et le soir encore elle foule la terre avec la même vigueur.

Tel que le jus de dattes ou le goudron épais, bouillonnant sur le feu, se répand sur les parois du vase, ainsi découle la sueur de la tête de ma chamelle aux yeux farouches, qui est aussi robuste, aussi fringante que l'étalon le plus vigoureux.

J'aime les chamelles qui se distinguent par une couleur pareille aux plus noires des plumes de l'aile du corbeau.

Quelqu'un s'exclama :

— N'oublie pas les héros de Koreich, chantés par Kab ibn Zoheir, qui s'avancent majestueux comme des chameaux blancs. Et je voudrais aussi rappeler ces vers si mélancoliques de la poètesse Khansa :

Non, la chamelle qui privée de son chamelin nouveau-né tourne autour du simulacre qu'on lui en a donné, qui pousse des plaintes de tendresse et des cris de détresse,

Qui broute à peine quelques herbes jusqu'à ce que se réveille son souvenir de chagrin, qui va et cherche de tous côtés,

Qui ne s'engraisse plus à aucun pâturage et quoi qu'elle mange, qui n'a plus que regrets et que gémissements,

Ne donne qu'une faible image de la douleur dont je suis accablée.

— Ce sont bien les vers de Tarafa qui sont les plus glorieux, s'écria un vieil aède :

Une chamelle vigoureuse qui, le soir et le matin, poursuit sa course rapide, sans prendre de repos.

Ses pas sont sûrs comme les planches qui soutiennent le brancard ; je la pousse sur un chemin couvert de traces de pas, semblable à une étoffe rayée.

Elle a toute la force d'un étalon ; sa chair est ferme; elle court comme l'autruche légère qui s'élance au-devant d'un mâle au duvet fin, de couleur cendrée.

Elle rivalise avec les chameaux les plus généreux et les plus vites. Sur un chemin frayé, elle met ses pieds de derrière dans les traces de ses pieds de devant.

Ses deux cuisses sont d'une chair solide ; elles sont comme les deux battants de la porte d'une citadelle vaste et élevée.

Son dos est cambré, ses côtes sont courbées comme l'arc, son cou est bien attaché au garrot vigoureux.

Sa structure a la solidité d'un pont romain, dont l'architecte aurait juré de l'entourer de briques bien cimentées.

La touffe de poils qu'elle a sous le menton est blonde, son échine est robuste, l'enjambée de son pied de derrière longue, le balancement de son pied de devant rapide.

Elle court avec énergie ; elle a la vitesse d'un torrent. Sa tête est forte ; ses longues épaules remontent vers un dos élevé comme une montagne.

Son col se rehausse avec vivacité. Lorsqu'elle le tient droit, il ressemble au mât d'un navire qui vogue sur les flots du Tigre.

Ses yeux ont l'éclat de deux miroirs ; ils sont enfoncés dans deux cavités osseuses, solides comme la citerne creusée dans la roche.

Ses joues sont douces au toucher comme du papier de Syrie ; ses lèvres sont comme le cuir moelleux du Yémen.

Ses oreilles, fines et toujours attentives, perçoivent également, dans une marche nocturne, le moindre bruissement aussi bien que le son de voix le plus clair.

Elles sont terminées en pointe, ce qui est l'indice de la pureté de sa race.

Lorsque ma main le lui commande, elle dresse la tête jusqu'au pommeau de la selle, et lance ses jambes en avant, avec la vitesse d'une autruche qui fuit.

— Sans doute, dit Haroun, il vous plaît de citer des poésies qui vantent des chamelles puissantes, muettes, courageuses comme des mâles, et qui marchent sans fatigue. C'est bien beau de posséder des chamelles de race, mais il est des bêtes plus pusillanimes, telles l'animal décrit par le poète Mounakhkhal :

Tu t'es éclipsé comme un chameau qui fronce le sourcil devant la sangle de la selle qu'il doit porter.

— C'est pourquoi j'admire davantage les vers de Lébid, déclara le vizir Djafar, qui voulait montrer son érudition. Ce grand poète d'avant l'islam a su être plus réaliste, donc plus vraisemblable :

Tu es monté sur un chameau que de pénibles voyages ont réduit à n'être plus qu'un squelette, dont le dos et la bosse sont maigres et décharnés, et qui cependant, malgré l'excès de son épuisement, malgré que ses os soient dépouillés de chair, et que les courroies qui attachent les semelles de cuir sous ses pieds aient été rompues par ses courses longues et rapides, part encore avec gaieté dès qu'il sent la bride sur son cou.

— Et ceux-ci du poète Acha :

Monté sur une chamelle, exténuée par la fatigue de la route, mais d'une race excellente, à la marche légère, et dont les genoux, tournés en dehors et écartés du corps attestent à l'observateur attentif sa force et sa vigueur.

— Je trouve ces vers vulgaires, malgré la qualité de l'expression, dit le calife. Je leur préfère encore ceux-ci :

Nous possédons des chameaux aux bosses énormes ; le désert est trop étroit pour eux ; leurs pieds et leur dos scintillent comme l'éclair.

Avant de verser notre sang, il faut les atteindre ; avant de répandre le leur, il faut nous combattre.

— La chamelle du poète Nabigha, répliqua un autre des assistants, est légère comme l'onagre, aux jarrets robustes, couverte d'une chair ferme et compacte ; ses dents imitent en grinçant le bruit d'une poulie qu'une corde fait mouvoir ; son poil est blanc et touffu,

Celle de Mounakhkhal, à la longue taille élancée, aux flancs agiles, se bat les cuisses avec sa queue.

Amr ibn Kolthoum vante sa chamelle au long cou, blanche et vierge.

— En vérité, dit Haroun, je ne comprend pas pourquoi ces chiens de Grecs nous méprisent parce que nous mangeons la chair du chameau. Car les hommes qui s'alimentent de la viande et du lait de la chamelle éprouvent, dans leur caractère, l'influence de ces aliments et acquièrent la patience, la modération, la force, qualités qui sont le partage de ces animaux. N'a-t-on pas osé prétendre que les Arabes sont vindicatifs parce qu'ils se nourissent de la chair du chameau, animal malicieux et rancunier ? Sans doute, on a voulu parler des plus mauvais morceaux de la bête, des entrailles et de la queue. Mais nous savons bien que l'homme d'honneur, digne de ce nom, s'est toujours vanté d'avoir égorgé ses plus belles chamelles pour recevoir ses hôtes et de leur avoir servi les meilleurs morceaux, surtout la bosse. Ecoutez le poète :

J'ai toujours des chamelles prêtes pour les hôtes qui arrivent le visage fatigué et poudreux.

Quant elles me voient au milieu d'elles, marcher le sabre en main, elles ont peur de moi ; car elles pensent bien, entre elles, qu'il va y en avoir d'égorgées.

Le bouffon crut qu'il était bon d'intervenir :

— J'avoue, dit-il, que, pour ma part, je comprends à merveille le jugement d'un roi de Perse. Oui, il a raison : si les hommes les plus riches parmi les Arabes mangent du chameau, c'est qu'ils n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent. La plupart des animaux féroces n'en veulent pas, tant sa chair est coriace et nuisible à la santé. C'est d'ailleurs une bête d'une stupidité proverbiale ; le poète n'a-t-il pas dit :

Bêtes de somme chargées pour le voyage, ils n'en connaissent les profits qu'autant qu'en sait le chameau.

Certes, quand le chameau broute ou chemine sous sa charge, sait-il ce que renferment ses besaces ?

Des huées accueillirent ces déclarations, mais Djafar le Barmékide se sentait mal à l'aise ; il était gêné

qu'on eût fait intervenir le souvenir de ses monarques nationaux. Haroun vit les sourcils froncés de son ministre :

— Assez de conversation pour aujourd'hui, ce bouffon vaut peut-être mieux que nous tous...

★

Quelque mille ans plus tard, des hommes étaient réunis dans un cabinet de travail. « Une perse gaie, de façon ancienne et un peu orientale, à grande fleurs rouges, garnit les portes et les fenêtres. Dans un coin se dresse un divan-lit, recouvert d'une étoffe turque, et sur lequel sont empilés des coussins. Au milieu de la pièce, la table de travail, une grande table ronde au tapis vert, et où trône un encrier, qui est un crapaud. Et çà et là, sur la cheminée, sur la table, sur les planchettes des bibliothèques, et accroché à des appliques ou fixé aux murs, un bric-à-brac des choses d'Orient : des amulettes recouvertes de la patine vert-de-grisée de l'Egypte, des flèches de sauvages, des instruments de musique de peuples primitifs, des plats de cuivre, des colliers de verroterie, le petit banc de bois sur lequel les peuplades de l'Afrique mettent leur tête pour dormir, s'asseoient, coupent leur viande, enfin deux pieds de momie, étranges presse-papiers, mettant au milieu des brochures, leur bronze fauve et la vie figée de muscles humains. Bref, un intérieur tout plein d'un gros Orient, et où perce un fonds de barbare dans une nature artiste ».

Le maître de céans, Gustave Flaubert, dont Edmond de Goncourt vient de nous d'écrire l'intérieur, remue avec joie, devant ses invités, « tout son vestiaire de mascarade orientale, et le voilà se costumant, et montrant, sous le tarbouch, une tête de Turc magnifique, avec ses traits énergiques, son teint sanguin, ses longues moustaches tombantes ».

— Oui, déclara Flaubert, j'aime les Arabes, ce peuple âpre, persistant, vivace, dernier type des sociétés primitives, et qui, aux haltes de midi, couché à l'ombre, sous le ventre de ses chamelles, raille, en fumant son chibouk, notre brave civilisation, qui en frémit de rage

Je me souviens de mes premiers rêves : peut-être, me disais-je, ne verrai-je jamais la Chine, ne m'endormirai-jamais au pas cadencé des chameaux. J'ai pu satifaire en partie ce désir et vraiment j'aime l'Orient, l'Orient cuit du Bédouin et du désert, les profondeurs vermeilles de l'Afrique, le crocodile, le chameau, la girafe. Ce qui existe réellement, par exemple, ce sont les chameaux, les vrais, ceux qui ont quatre pattes.

— Allons, Flaubert, mon vieux, interrompit Edmond de Goncourt, c'est de la littérature, ça. Méfiez-vous, et, comme le disait récemment Baudelaire, je ne connais pas de sentiment plus embarrassant que l'admiration.

— Quand on aime complètement, on aime ce que l'on aime tel qu'il est, avec ses défauts et ses monstruosités, on adore jusqu'à la gale, on chérit la bosse. D'ailleurs, je regarde quelquefois les animaux avec une tendresse qui va jusqu'à la sympathie. Je suis attiré par les animaux et aussi je les attire : est-ce parce que les comprends, parce qu'ils sentent que j'entre dans leur monde ? La première chose que j'ai vue sur la terre d'Egypte, c'était un chameau. Quelle joie ce fut, car je suis de l'acabit des dromadaires, qu'on ne peut faire marcher lorsqu'ils sont au repos et que l'on ne peut arrêter lorsqu'ils sont en marche. Mon cœur est comme leur dos bossu ; il supporte de lourdes charges aisément et ne plie jamais. Je ne me suis pas lassé de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dindon et balance son col comme un cygne. Ces bêtes ont un cri que je me suis épuisé à reproduire, mais c'était difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblote au fond du râle qu'elles poussent.

— Ah ! oui, dit Maxime du Camp, je me rappelle l'affreux gargouillement plaintif qu'est le cri des dromadaires, et en le faisant, ils promènent sur la foule un regard pacifique.

— J'ai été également frappé de la chose, dit un jeune homme que Flaubert avait invité parce qu'il rentrait d'Egypte, un certain Arthur Rhôné. Ces meuglements profonds que poussent les chameaux en s'abreuvant m'ont toujours semblé comme une protestation de ces animaux.

— C'est un bruit inimaginable, reprit Flaubert. L'âne de Maxime, qui brayait souvent, avait à la fin des

gargouillements comme le chameau ; est-ce à force d'en entendre ? On n'a pas encore étudié jusqu'à quel point va l'imitation chez les animaux ; cela pourrait finir par dénaturer leur langue, ils changeraient de voix.

— C'est en vérité un animal bien cocasse, déclara un autre nouveau venu à Croisset, Alphonse Daudet. Je me souviendrai toujours de mon premier chameau, qui allongeait ses jambes et se rengorgeait comme un dindon, un superbe chameau, le vrai chameau du désert, un chameau classique, chauve, l'air triste, avec sa longue tête de bédouin et sa bosse, qui, devenue flasque par suite de trop longs jeûnes, pendait mélancoliquement sur le côté. Ce diable de chameau tanguait comme une frégate. J'étais ahuri de son air triste, de sa bosse, de son allure d'oie bridée.

— J'admets, reprit Flaubert, que le spectacle soit curieux ; j'ai toujours savouré la rencontre de Bédouins sur des chameaux, en chemises blanches, dépoitraillés, presque nus, se laissant dandiner sur leurs bêtes.

— Avant de partir pour l'Egypte, dit le peintre Fromentin, je m'étais imprégné de ce délicieux Voyage en Orient de Gérard de Nerval. J'avais aussi noté « ces chameaux qui balançaient majestueusement leurs têtes parées, semblant ainsi bénir la foule avec leurs longs cols recourbés et leurs hennissements étranges ».

— L'allure des chameaux, dit Maxime du Camp, est plutôt solennelle, surtout celle de ces dromadaires empanachés et tout sonores de grelots, qui, impassibles, marchent lentement, comme en cadence, au milieu du tumulte et de l'agitation des rues. Quelle chose curieuse ! Le retentissement sourd, feutré, de leurs pas, le balancement méthodique, quasi-rituel, de leur grande carcasse.

— Tout dépend de la façon dont on voit le chameau, reprit Flaubert. Dans le désert, vers le soir, les chameaux semblent glisser : parfois, ils trottinent comme des dindes. Lorsqu'on voit le chameau d'en bas, ses oreilles énormes le font ressembler à une grenouille. Quelques-uns ont, quant à la tête, des mines de girafes. Et la course à chameau ! En bien, le chameau ne donne, quoi qu'on en dise, ni mal de mer, ni courbature. Au bout de quatre heures de dromadaire, je n'étais pas plus fatigué que si je fusse resté dans ma chambre. On est

là, piété dans une espèce de fauteuil ; on change de position comme il vous plaît, jambes croisées, ou étendues sur le col de la bête, ou passées dans l'étrier. Après ça, est-ce que je n'avais pas assez rêvé du chameau pour qu'il fût possible qu'il m'incommodât ? Et puis, sur le tard, le ciel devint beau, les étoiles brillaient ; c'était une vraie nuit d'Orient où le bleu du firmament disparaissait sous la profusion des astres. Les Arabes chantaient sur leurs dromadaires et ceux-ci faisaient sonner la grosse cloche suspendue à leur poitrail.

— Je dois dire, poursuivit Fromentin, qu'avec Gérard de Nerval, j'imaginais des animaux plus majestueux que ridicules : je ne pensais ni aux dindons ni aux oies. Je voyais des « dromadaires qui venaient à la file, ayant la tête si richement ornée et empanachée, couverts de harnais et de tapis si éclatants que, sous ces ajustements qui déguisaient leurs formes, ils avaient l'air des salamandres ou des dragons qui servaient de monture aux fées ».

— Comme je vous comprends, lança Guy de Maupassant. Je voudrais vous dépeindre la drôle et gentille chose que voici : une chamelle qui vient de mettre bas, et qui s'en va vers le campement, suivie de son chamelet. Il est grand, lui, déjà, monté sur des jambes très hautes portant un rien du tout de corps que terminent un cou d'oiseau et une tête étonnée dont les yeux regardent depuis un quart d'heure seulement ces choses nouvelles : le jour, la lande et la bête qu'il suit. J'en ai vu d'autres, très grands, dont le poil a l'air d'une broussaille, d'autres tout jaunes, d'autres d'un gris blanc, d'autres noirâtres.

— D'autres couleur tabac d'Espagne, murmura Flaubert. Quel spectacle qu'un troupeau de jeunes chameaux sans licol et sans charge, allant à la file. Au haut d'une montée, ils se sont éparpillés. Le bleu du ciel passait entre leurs jambes raides aux mouvements lents.

— Oui, soupira Fromentin, des dromadaires gris clair dans des masses de roseaux argents. L'Egypte, l'Egypte, je suis tourmenté de l'idée d'écrire quelques pages sur ce pays.

— Tout, en Egypte, reprit Flaubert, semble fait pour l'architecture, plans des terrains, végétations, anatomies

humaines, lignes de l'horizon. Le palmier, arbre architectural. Même les côtes d'une carcasse de chameau, plates et fortes, ressemblent à des branches de palmier dégarnies de feuilles et courbées.

— En Algérie, nous avons aperçu, dit Guy de Maupassant, pâturant à perte de vue, d'immenses troupeaux de dromadaires. Quand nous sommes passés au milieu d'eux, ils nous regardaient de leurs gros yeux luisants, et on se croyait aux premiers temps du monde, aux jours où le Créateur hésitant jetait à poignées sur la terre, comme pour juger la valeur et l'effet de son œuvre douteuse, les races informes qu'il a depuis peu à peu détruites, tout en laissant survivre quelques types primitifs sur ce grand continent négligé, l'Afrique, où il a oublié dans les sables la girafe, l'autruche et le dromadaire.

— Il n'est pas question de tourner ces bêtes en ridicule, dit Arthur Rhôné. Mais c'est bien amusant, ces chameaux en file qui n'en finissent plus. Quelques-uns font la mauvaise tête, et ruent de l'avant et de l'arrière en une manière de bascule très comique pour d'aussi grandes machines. On se sent porté à prendre parti pour le chameau, car il semble qu'une bête si grave et si sage ne peut avoir que de légitimes colères. Les jeunes chameaux sont charmants: rien n'est réjouissant, ainsi que l'indiquait tout à l'heure notre ami, comme ces diminutifs qui ont des allures juvéniles avec la mine vieillotte et compassée, avec les jambes grêles, la bosse et autres infirmités de leurs aïeux.

— Moi aussi, dit Flaubert, j'ai contemplé ces chameaux qui vont en caravane, tantôt les uns à la file des autres, d'autres fois tous de front. Alors, quand on aperçoit de loin à l'horizon, en raccourci, toutes ces têtes se dandinant qui viennent vers vous, on dirait d'une émigration d'autruches qui avance lentement, lentement et se rapproche.

— Pourquoi ne voyez-vous que les formes et le mouvement ? répliqua Fromentin. Je voudrais peindre cette chose si « pittoresque que les palanquins des femmes, appareils singuliers, figurant un lit surmonté d'une tente et posé en travers sur le dos d'un chameau. Des ménages entiers semblent groupés à l'aise avec enfants et mobilier dans ces pavillons, garnis de tentures brillantes ». Ah ! ce bon Gérard a bien su voir.

— Il ne fut pas le seul, dit Maxime du Camp, en bougonnant. Je les ai rencontrés aussi, ces chameaux porteurs de litières. Leur dos velu disparaissait sous un drap rouge brodé d'or et frangé de clochettes résonnantes ; sur leur tête ondulaient de hauts panaches en plumes d'autruche et de marabout ; des jugulaires, composées de coquillages, de perles, de plaquettes de cuivre, entouraient leurs mâchoires ; le long de leur cou descendait un réseau de verroteries, qui allait s'accrocher à leurs flancs ; enfin, au-dessus des genoux s'enroulaient de larges jarretières en velours noir semé de fragments de miroirs, de grelots, de coquilles blanches et de piastres trouées.

— Mais nous avons vu cela ensemble, mon cher Maxime, dit Flaubert. Ces chameaux avaient, en effet, aux genouillères des miroirs entourés de colliers de perles, autour du cou un triple collier de sonnettes, qui tintaient à nos oreilles, sur la tête des bouquets de plumes de couleurs. Les fenêtres de la litière étaient en forme de hublot de navire et décorées de glaces à l'intérieur.

— Et dire qu'on avilit ce noble animal, dit Arthur Rhôné. Il y a des charrues tirées par un buffle accouplé avec un chameau. Le buffle cherche à terre, et le chameau à l'horizon, tandis que l'ombre de sa bosse couvre tout l'attelage avec cette supériorité olympienne que les pyramides seules doivent avoir pour les menus temples ou colosses qui rampent à leurs pieds.

— Ces chameaux-là, dit Flaubert, semblent éreintés, ils sont très maigres, ferment l'œil à demi ; ils ont le dos bleu, aux jambes des gales et des marques de feu.

— J'ai assisté au même phénomène en Algérie, déclara Guy de Maupassant, et j'avoue avoir été impressionné par les invraisemblables silhouettes des chameaux laboureurs attelés aux charrues. La haute bête fantastique traîne, de son pas lent, le maigre instrument de bois, que pousse un homme, vêtu d'une sorte de chemise. Ces groupes vont, viennent, se croisent par toute la plaine, y promenant l'inexprimable profil de l'animal, de l'instrument et de l'homme, qui semblent soudés ensemble, ne faire qu'un seul être apocalyptique et solennellement drôle.

— Et n'oubliez pas, ajouta Fromentin, le chameau emprisonné dans la sakieh, qui tourne sans fin pour monter l'eau.

— Et en ville, dit Rhôné, rien n'est plus extravagant

que ces longues files de chameaux, lourdement chargés de pierres ou de fourrage vert, encombrant les rues. Ils défilent lentement à pas saccadés, imperturbables et balançant d'avant en arrière leur long cou au-dessus de la foule enturbannée qui tourbillonne dans leurs jambes.

Silencieusement, Flaubert s'était emparé d'une feuille de papier et, avec une gravité étudiée, content de lui, il griffonnait. Tout le monde réclama la lecture des notes que l'écrivain venait de rédiger. Flaubert ne demandait que cela.

— Je viens d'écrire l'article chameau pour mon Dictionnaire des Idées reçues : « A deux bosses et le dromadaire une seule. Ou bien : le chameau a une bosse et le dromadaire, deux (on ne sait plus au juste : ou s'y embrouille). »

Des rires bruyants accueillirent cette bouffonnerie. Le peintre Lenoir, seul, n'en avait pas compris le sel et, à la stupéfaction générale, il déclara d'un ton scandalisé:

— Qu'il me soit permis de rectifier le singulier préjugé qui jusqu'ici veut faire du chameau et du dromadaire deux animaux de race différente : le dromadaire et le chameau sont identiquement le même animal, avec la seule distinction que l'un n'est qu'une bête de somme et l'autre est exclusivement dressé pour la course. Le dromadaire est élevé comme un cheval anglais, tandis que le chameau n'a d'autre objet que de transporter les fardeaux.

Mais Flaubert n'écoutait plus. Ses invités n'insistèrent pas davantage et l'on parla d'autre chose.

★

Un abîme sépare les deux conversations, que nous n'avons pas absolument inventées, puisque nous les avons construites avec des éléments authentiques, puisés aux époques voulues en Orient comme en Occident. Les raisons sautent aux yeux.

La réputation brillante du chameau parmi les populations parlant arabe vient notamment de la poésie. Les poètes, dans le moyen âge oriental, ont joué un rôle plus important que nos modernes journalistes, plus important et surtout plus salutaire. Et l'on ne peut pas dire que

cette influence, ils l'aient complètement perdue de nos jours. Flaubert remarquait, non sans mélancolie, dans les Notes de son Voyage en Orient, qu'un « grand poète ici serait populairement apprécié, ce qui n'a jamais lieu chez nous, quoi qu'on en dise. »

Or ces poètes représentent une culture plus raffinée, et, retenir par cœur une série de beaux vers sur une foule de questions, c'était posséder pour les conversations mondaines un bagage plus riche, plus nuancé, que les renseignements colportés, avec une fantaisie qui n'est pas toujours du meilleur goût, par nos modernes quotidiens. « Le journal a tué le salon, a écrit très justement Edmond de Goncourt, le public a succédé à la société. »

Mais, en ce qui concerne plus particulièrement le chameau, il y a une question de décor. « L'ours blanc habite les glaces et le chameau marche sur les sables. » Cette remarque de Flaubert, qui mentionne précisément notre animal, explique la raison pour laquelle l'Oriental trouve le chameau noble, tandis que l'Occidental n'en a retenu que les aspects grotesques. Au fond, c'est le choix des adjectifs qui indique la position prise. Certains constatent que le chameau possède un maintien hautain et fier et les poètes arabes, commentant la situation des chameaux « reposant tranquillement, couchés sur le ventre, à la manière des autruches », auraient fort bien pu leur appliquer la traduction de ces vers :

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes.

Par contre, en Europe, on en trouve la silhouette un peu stupide et pour fournir la même idée que ci-dessus, on lui accordera une physionomie dédaigneuse et inexpressive. En résumé, c'est un problème de transplantation : le chameau, en plein milieu de l'Avenue des Champs-Elysées est aussi dépaysé qu'un chien pékinois, enrubanné de rose, dans les dunes du désert.

Dans l'antiquité, on rencontrait un contraste du même ordre, témoin l'anecdote suivante : « Ptolémée II exhiba au théâtre d'Alexandrie un chameau de Bactriane, c'est-à-dire à deux bosses, entièrement noir, mais les spectateurs eurent une si grande peur qu'ils furent sur le point de se lever et de s'enfuir. » Schlumberger nous con-

te que les chameaux, « troupe étrange, difforme, épouvantait les Slaves et les autres enfants du Nord. » Et, au XVe siècle, lors de la conquête de Chypre par les troupes du sultan Barsbay, « le cheval du roi Janus, rencontrant un chameau sur le chemin, s'effara et refusa de passer. »

On s'aperçoit surtout de cette discordance lorsqu'on lit le bel ouvrage que vient de consacrer au chameau M. Elian Finbert (1). Evidemment, M. Finbert s'est inspiré de cette belle maxime de Gœthe qu'on rappelait naguère : « Quand on ne parle pas des choses et des gens avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on dit ne vaut pas la peine qu'on le dise. » L'œuvre est écrite dans un style emphatique, constamment à haute pression, et l'on pourrait se demander si c'est une gageure, ou si le « chameau est très sympathique à l'auteur, par contraste avec les bipèdes, mâles et femelles, qu'on rencontre dans la vie et auxquels on donne injustement le nom de cet animal travailleur, endurant et sobre. » Nous croyons plutôt que le livre est d'inspiration arabe, et c'est pourquoi, afin d'en offrir un meilleur commentaire, nous venons de faire appel, au début de cette étude, à des souvenirs littéraires orientaux. Nos citations de poètes arabes feront mieux comprendre l'enthousiasme de M. Elian Finbert, sans ajouter beaucoup à sa prodigieuse documentation.

Le chameau, — ou plutôt la chamelle, — a été loué par les poètes arabes. Cette poésie de nomades devait s'attarder complaisamment sur la monture essentielle du désert : cette description est un des thèmes inévitables de l'ode arabe.

La chamelle est, avec le cheval, la monture sur laquelle le poète est allé à ses rendez-vous d'amour, et il est bien naturel que l'amant exprime à sa bête sa profonde reconnaissance. Mais n'y aurait-il pas un reste de gratitude professionnelle ? Ce serait à voir, en tout cas, c'est à signaler, vu l'originalité de la chose. Voici la tradition que nous transmettent les historiens orientaux :

Chez les Arabes, le chant du chamelier, le *hida* précéda tout autre chant. Le grand ancêtre, Modar, dans un de ses voyages, tomba de son chameau et se fractura la

(1) Elian J. Finbert, Scènes de la vie des bêtes: La vie du chameau, 254 pages, 18 planches, Albin Michel, Paris, 1938.

main ; il se mit à répéter en gémissant : *ya yadah, ya yadah*, « ô ma main, ô ma main ». Il avait une belle voix ; les chameaux, en l'entendant, serrèrent leurs rangs et hatèrent le pas. Les Arabes adoptèrent alors ces mots pour leur chant de caravane en le façonnant d'après un mètre. Le *hida* aurait donc été chez les Arabes l'origine du chant musical et des refrains.

Le bédouin et le chameau semblent deux inséparables, créés l'un pour l'autre, pour parcourir les déserts torrides, être résistants à la soif comme à la faim. C'est le compagnon rêvé du bédouin, de ce perpétuel errant : il possède les mêmes instincts, la même science topographique, nous entendons la même divination pour découvrir les points d'eau, la même dose de mémoire pour en retenir les emplacements et les retrouver en cas d'urgence. Le chameau est l'animal idéal pour les déserts tropicaux : il se constitue ses réserves de liquide et peut attendre les rares points d'eau. Le voyageur persan Nassiri Khosrau, traversant le désert au sud de l'Egypte, lors de son pèlerinage à la Mecque fait la remarque suivante : « On aurait dit que les chameaux se rendaient compte qu'en ralentissant leur marche, ils s'exposaient à périr de soif. Ils avaient une allure telle qu'il était inutile de les pousser et ils prenaient d'eux-mêmes, dans le desert, la bonne direction, car, bien qu'on ne remarquât ni traces ni signes pouvant indiquer la route, ils marchaient en se dirigeant vers l'est. »

Le chameau est donc l'alter ego du nomade. Dans le dénombrement de l'armée perse, les Arabes montent des chameaux qui ne le cèdent en rien aux chevaux pour leur vitesse, nous dit Hérodote. Contre Crassus, Cyrus fit marcher un corps de soldats à chameaux, probablement des Arabes. C'est, en tout cas, aux Arabes que s'adresse Cambyse lorsqu'il veut envahir l'Egypte, puisque pour cela il doit traverser le désert. Or, voilà ce que combinèrent les Arabes, ou du moins, comme dit Hérodote encore, « ce que l'on raconte de plus croyable : ils remplirent d'eau des outres faites de peaux de chameaux et les chargèrent sur des chamelles vivantes qu'ils poussèrent dans le désert, où elles attendirent l'armée des Perses.

« Soyez comblés des dons les plus riches. Que vos chamelles soient fécondes et vos pâturages verdoyants ! » Tel est le souhait que formule un dicton arabe. Le chameau,

on le voit, constitue la vraie richesse du nomade. Son importance dans la vie bédouine est caractérisée par la définition suivante : « La chamelle est la monture des voyages, le prix expiatoire des offenses, le douaire nuptial pour les femmes. » Ainsi, le chameau est une bénédiction pour le Bédouin, tant le tempérament de la bête s'adapte à celui de l'homme. Mais le génie de ce dernier consista à faire une étude minutieuse des instincts de la bête, en vue de la discipliner, de la façonner. Le nomade y parviendra, il amènera le chameau à partager son existence, à s'associer à ses luttes, et finalement il arrivera à l'aimer comme lui-même. Cette connaissance complète l'excitera à la fierté : le Bédouin affectionne ses chameaux et en tire vanité. Il leur trouve toutes les vertus et il leur concède un caractère humain. Voyez plutôt le trait suivant : « On remarque chez beaucoup de chameaux une certaine répugnance pour l'eau limpide, qu'ils battent et troublent avec leurs pieds avant de boire ; c'est leur propre image reflétée sur la surface unie et pure de l'eau qui les effraye, et ils cherchent à la faire disparaître en agitant le fond, sachant que l'eau trouble ne réfléchit plus les objets. »

Lorsqu'une semblable position littéraire est acceptée l'on n'est jamais arrêté par le sentiment du ridicule. Nous n'en verrons qu'un exemple : les chameaux galeux étaient soignés au moyen de goudron et le poète Doreid n'hésita pas à décrire ce tableau réaliste :

Non, jamais je n'ai vu, jamais je n'ai ouï vanter une aussi belle frotteuse de chamelles malades.

Ravissante frotteuse, dont les vêtements usés, négligemment tenus, laissaient paraître ses charmes, tandis qu'elle appliquait l'onction à l'endroit galeux.

Elle frottait en perfection, versant le liquide liniment et l'étalant avec un coton moelleux.

Ces vers sont d'autant plus méritoires qu'un dicton était courant : « Ma tribu me laissa à l'écart comme un chameau galeux enduit de goudron ».

Les écrivains arabes nous ont longuement parlé des instincts de ces animaux et il serait fastidieux de les énumérer tous. Retenons l'un d'eux qui a été observé dans les temps modernes. « Dès que nous sommes au milieu de l'ouragan, écrit Maxime du Camp, nos chameaux s'ar-

rêtent, tournent le dos, se précipitent à terre et appuient leur tête sur le sable. »

Le chameau est donc indispensable au Bédouin pour ses migrations, mais on écrirait un volume pour signaler les différents rôles qu'il joue dans la vie du nomade. Il servait de monnaie d'échange. La dot, nous l'avons vu, était constituée en chameaux ; les familles princières offraient « cent chameaux, tous animaux de choix, dont aucun n'avait l'allure saccadée, dont aucun n'était vieux ni invalide, dont aucun n'avait perdu une dent par l'âge. » Son urine était employée comme remède. On tissait des tentes en poil de chameau ; les os faisaient des piquets de tente ; les liens étaient en cuir de chameau.

C'était enfin la nourriture du Bédouin, et le morceau de choix, c'était la fameuse bosse, « cette pelotte tremblottante de graisse onctueuse ». En effet, lorsque le chameau avait pu se gaver de nourriture pendant quelque temps, « sa bosse, écrit un auteur arabe, s'enflait au point de combler l'intervalle des épaules à la queue ; chez d'autres, les deux dimensions, la longueur et la largeur se confondaient pour ainsi parler, tellement le ventre était gonflé. »

Pour cela, le chameau doit être bien nourri, et cette bête, délicate au point de « ne pas aimer le voisinage des mouches », recherche les pâturages qui « ne sont fréquentés ni par les moutons ni par les ânes, ni empestés par leurs crottins. » Il broute une végétation épineuse, la seule que produisent les étendues désertiques, une nourriture dont aucun être ne veut, et il s'en accommode volontiers, on dirait presque avec plaisir. Les lexicographes arabes ne semblent avoir étudié les plantes du désert qu'en fonction de leur utilté ou de leur nocivité pour le chameau. Certaines plantes l'engraissent démesurément, d'autres lui donnent des diarrhées, et, en tout cas, ont une action sur la qualité ou l'abondance du lait des chamelles. « Dans le fourrage préféré habituellement par le chameau, écrit Lammens, nous n'aurions découvert qu'une boule d'épines, bonne pour le feu. Quand on l'a vu dans les contrées du Levant, croquer béatement les énormes feuilles du cactus, armées d'épines effilées comme la lancette du chirurgien, on comprend qu'il soit l'animal providentiel de l'Arabie. »

A côté de ces raisons affectueuses d'une vie commune,

en marge des souvenirs poétiques, les Arabes avaient des motifs nationaux et religieux à s'intéresser au chameau. Rappelons d'abord le prodige du prophète de l'Arabie du Nord, Salih : il fit sortir, par miracle, d'un rocher, une chamelle noire, pleine de six mois, prête à mettre bas, qui était d'un noir tirant sur le roux, avec une crinière, une houppe pendant sur le front, des poils et du duvet.

Sur la tombe des héros, avant l'islam, on immolait des chameaux : ce sacrifice présentait un caractère farouche et sauvage, car on se contentait de couper les jarrets de la bête, qui agonisait sur place et finissait par mourir d'inanition.

Par ailleurs, le chameau jouera un grand rôle dans la vie de Mahomet. Il est la monture de l'hégire, ce fait essentiel de l'islam. Le Prophète le laissera s'arrêter de lui-même dans la ville qui deviendra Médine, et fixer ainsi l'emplacement du premier sanctuaire musulman. Enfin, il est son emblème. C'est ainsi qu'un roi de la Chine ayant montré à un Arabe les images des Prophètes, celui-ci reconnait Noé à l'arche, Moïse à son bâton, Jésus, parce qu'il est monté sur un âne, et Mahomet par le chameau qu'il chevauche.

Au Paradis, d'après les légendes, les houris montent sur des chameaux pour se rendre visite, et ce thème est illustré par des miniatures.

En outre, le chameau donnera son nom à un des événements les plus fameux, les plus douloureux aussi, des premiers temps de l'islam. Déjà, dans l'ancienne Arabie, il était d'usage d'avoir comme signe de ralliement un chameau porteur de palanquin : il tenait lieu de drapeau ; c'est autour de lui qu'on se groupait et on devait le défendre sans reculer. C'est ainsi qu'un combat de la plus haute importance entre les troupes d'Ali, le gendre de Mahomet, et celles d'Aïcha, la veuve du Prophète, passera à la postérité sous le nom de *Bataille du Chameau.*

Aïcha, nous dit un historien arabe, se tenait dans une litière dont la charpente de bois était revêtue d'étoffes épaisses et de peaux de bœuf ; l'intérieur était tapissé de feutres, et une cotte de mailles en protégeait l'extérieur. Soixante-dix hommes furent tués à la bride du chameau, qu'ils prenaient l'un après l'autre. Les flèches avaient percé le palanquin, qui ressemblait à un porc-épic. Le chameau eut les jarrets coupés et se tenait encore de-

bout. Enfin, accablé sous les coups de sabre qui lui déchiraient les muscles, il tomba.

Bien entendu, le chameau sera aussi un animal de guerre, et la *Notitia dignitatum* signale pour l'Egypte des corps de dromadaires. De leur côté, Constantin Porphyrogénète et l'empereur Léon ont donné sur ces chameaux de guerre, des détails que nous empruntons à une traduction de Schlumberger. « Les Arabes montent presque toujours à dos de chameau. Ils usent de petits tambours dont le son rauque, précipité, étrange, contribuait, avec l'aspect troublant des chameaux difformes, à jeter l'épouvante parmi les chevaux ardents et rétifs de la cavalerie byzantine. Des quantités incroyables de ces chameaux de toute race et de toute origine suivaient les armées arabes. Les bâts et le harnachement étaient ornés de banderoles, de tresses et de houppes de couleurs, et ces immenses, interminables colonnes en marche, toutes diaprées de ces taches multicolores, soulevant sur leur route de prodigieuses poussières, présentaient le plus extraordinaire et le plus imposant spectacle. Les cris bizarres de ces sauvages animaux se mêlaient à ceux de leurs conducteurs, aux chants nasillards, aux mélopées gutturales des derviches, au bruit sourd des tambours, à l'éclat des cymbales. »

Un peu plus tard, on voit le service des chameaux au train de combat. Un biographe de Saladin mentionne soixante-dix dromadaires stationnant, pendant la bataille de Hittin, à proximité des archers, pour que ceux-ci puissent sans cesse s'approvisionner à mesure que les carquois se vidaient.

A la même époque, les chameaux furent chargés, tant par Saladin que par son grand adversaire Renaud de Châtillon, d'une mission inattendue, celle de transporter à travers le désert sinaïtique des navires démontés, qui furent lancés en mer Rouge.

L'introduction des armes à feu modifia le rôle du chameau. Déjà au XVme siècle, l'armée égyptienne comprenait des fusiliers montés à chameau, à raison de deux hommes par animal. Bonaparte en créa un régiment en Egypte. Cette formation précéda les « méharistes »contemporains : leur nom vient d'une région de l'Arabie méridionale, Mahara, où la race des chameaux est renommée pour sa vitesse.

Il y eut aussi de l'artillerie, que Drouville décrit ainsi : « Chaque pièce est juchée sur un chandelier en fer, fortement attaché lui-même à la courbe de bois qui forme la partie postérieure du bât d'un chameau. Les artilleurs chargent en courant, chaque chameau portant une vingtaine de coups dans deux sacs de cuir. Les chameaux sont ceux dits de course ; ils vont fort vite, et peuvent lasser dix chevaux dans une journée, sans ralentir leur allure. S'ils sont poursuivis par la cavalerie, les artilleurs font feu en courant ». Burckhardt en a vu également en Arabie : « Ce sont des artilleurs montés sur des chameaux et ayant devant eux de petits pierriers tournant sur un pivot fixé au pommeau de leur selle. Ils tirent en courant au trot, et l'animal supporte avec la plus grande tranquillité le choc de la pièce. »

Le chameau servira enfin aux cortèges grotesques, à ceux par lesquels on prétendait narguer les captifs et les grands criminels. « Montés sur des chameaux roux, dit un poète en parlant des Francs, ils ont été promenés, avilis, atterrés et captifs. » Il n'est pas inutile de signaler à cette occasion que Brunehaut fut, avant son supplice, promenée devant l'armée sur un chameau.

Si nous examinons l'existence du chameau en Egypte, nous constatons tout d'abord qu'il est d'importation récente. Les anciens Egyptiens ont ignoré le chameau et les auteurs arabes eux-mêmes l'ont remarqué : « quoique j'ai fait une exacte perquisition dans tous les lieux où il m'a été possible de pénétrer, écrit au XIIme siècle le médecin mésopotamien Abd-el-Latif, je n'y ai jamais trouvé aucune tête de chameau. » Il fait son apparition en Egypte sous les Lagides, et l'on commence à l'utiliser pour les sakiehs. Nous avons noté ailleurs son emploi militaire sous Cambyse.

Au moment de la conquète arabe, nous trouvons la mention du chameau dans deux anecdotes savoureuses, d'influence bédouine, ce qui n'a rien d'étonnant. Pour décrire la richesse incalculable de l'Egypte, le général en chef ne crut pas mieux faire que d'envoyer ce message au calife : « Je vais diriger sur Médine un train de chameaux tellement considérable que le premier chameau sera arrivé près de toi alors que le dernier ne m'aura pas encore quitté. » Un peu plus tard, le calife Uthman s'émerveillait que les impôts eussent augmenté dans des

conditions inespérées. Il en fit la remarque à l'ancien préfet Amr ibn el-As : « La chamelle a donné plus de lait à la seconde traite qu'à la première. — Sans doute, reprit Amr, mais c'est aux dépens de la santé du petit. »

Après la conquête, il deviendra un animal familier et, comme son maître, il cessera d'être nomade. En Egypte, comme en Afrique du Nord, le chameau continuera de servir d'animal de labour, ce qu'il était depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, et dès lors l'on fut habitué à le voir traîner une charrue à côté d'un âne ou d'un buffle.

Puis il entrera en ville, il deviendra citadin : il arrivera alors une triste mésaventure à cet animal des espaces infinis, celle de compter comme unité de mesure pour la largeur des rues ; elle doit permettre à « deux chameaux chargés de paille de se croiser sans se frôler. » Il se fera porteur de légumes et de fourrages, entrepreneur de déménagements et principalement porteur d'eau, ce qui émerveillera les voyageurs, tant orientaux qu'occidentaux. « Le nombre des chameaux qui transportent l'eau dans de grandes outres au Caire et au Vieux-Caire, écrit Nassiri Khosrau, s'élève, m'a-t-on dit, à cinquante-deux mille. » Et, à la fin du XIVme siècle, le voyageur Frescobaldi sera encore plus enthousiaste : « On y voit plus de cent mille chameaux bien harnachés très beaux et très gras, qui ne font que transporter l'eau puisée au Nil pour la distribuer. »

Les canalisations d'eau, puis l'automobile, vont renvoyer le chameau à son nomadisme : les routes agricoles sont aujourd'hui sillonnées d'autobus et de camions. Et récemment, l'ancien gouverneur du Sinaï signalait la chose avec un accent mélancolique : « Les roues et les moteurs ont eu raison même du désert. Le triomphe de l'automobile signifie la chute du chameau. Cette déchéance apparaît de plus en plus chaque année. Je regrette les caravanes de chameaux et les interminables randonnées des bédouins qui dressaient leurs tentes au gré des vents. »

Les chameaux eurent, en Egypte, une journée d'honneur pleine d'originalité et une apothéose peu banale : le peintre Fromentin vit, à l'inauguration du canal de Suez, l'impératrice Eugénie trônant dans une voiture attelée de huit dromadaires blancs.

Il est vraisemblable que demain le chameau ne trou-

vera plus guère sa place que dans les reconstitutions de scènes historiques.

Mais on ne saurait oublier que l'apparition du chameau en Afrique fut, comme l'écrit M. E. F. Gautier, « une révolution économique comparable sans exagération à celle du chemin de fer, de l'automobile, de l'aéroplane. A lui tout seul, il a raccourci toutes les distances, il a rétréci le Sahara. »

GASTON WIET.

TALISMAN

Le quatorze janvier mil neuf cent trente neuf.

La vieille pendule qui nous a vu naître
s'est arrêtée à neuf heures treize :
c'est le dernier souffle de mon père.

Tout meurt, tout se perd :
et la flamme et la lutte,
et la chanson et l'allégresse,
et les parfums et les couleurs,
les vibrations du cœur, —
soupirs d'un vieux luth,
larmes, gémissements,
suffocations, déchirements.

Anxiété, angoisse, paroles, prière.

Douleur, douleur, douleur,
ombre noire de la vie,
qui nous suit avec lourdeur.

L'enfant,
les yeux à peine ouverts à la lumière,
cette petite vie,
ce visage tout rose,
devient morose,
se crispe et pleure
sur ses futures misères.

La Mort...
La grande horloge

d'une gare qui sonne
les heures des grands départs,
écho lugubre, monotone.
Puis tous ceux que nous aimons,
amis, mère, père,
tous chers,
nous quittent, à tout jamais,
sans un mouchoir qui flotte.

Un cri strident de part et d'autre.
Le chef de gare, et la locomotive noire,
tous deux crient, soufflent et souffrent
et s'en vont... jusqu'à nouvel ordre.

La Vie...
une calomnie,
une longue agonie,
qu'on le veuille ou non

De petites Morts,
petits tronçons qui s'agitent,
vie entrecoupée,
intermittente,
qui déplore
la Grande Unité.

Eternité, Eternité,
nous donnerez-vous
la grande sérénité ?

Je ne t'entendrai plus tousser, mon père.
Tu t'es libéré de la forme des hommes,
des chaînes, de la chimie, des atômes.
Tu es devenu lumière.
Tu nous guidais par ton expérience,
ta droiture, ta foi, ta patience.
Ton regard fixe et bon
était pour nous l'étoile polaire.

Soucieux, je médite, je contemple.

Ta vie est un grand temple
que tu as dédié à tes enfants.

Colonnes vaillantes de granit vénérable,
colonnes de droiture,
lignes pures,
colonnes solides, inébranlables,
bien assises, reposées,
comme ta conscience nette, tranquille.
Colonnes parallèles, régulières,
comme ta vie.
Colonnes puissantes,
qui soulèvent un monde de soucis.

Sur ces murs, sur ces pierres,
tu as écrit ta grande sagesse :
archives dont nous sommes fiers.

Sur les plafonds, quelques étoiles symboliques,
lueurs d'espoir,
après les sueurs
des labeurs,
la routine, le devoir
servile.
« Mes enfants, courage,
levez vos yeux vers les cieux
et dites « ya Rabb »,
ô Seigneur ! »

Ta foi en Dieu et sa grâce divine
imprégnait ta vie de bonté,
mais sans faiblesse.
Celui qui nous laisse un temple pareil
ne meurt pas, mon père.

L'amour et le respect que j'ai pour toi
sont déjà transmis à Chahèr,
ton sang, ta chair.
Il se débattait, volontaire,
pour suivre tes funérailles.

Son petit cœur tressaille
et me dit : je n'ai que sept ans,
mais j'aime mon grand-père comme toi...
Et d'un pas ferme, sans pleurs,
il t'accompagna jusqu'à ta dernière demeure.

Là, le cœur serré,
il me serra la main
et me fit le serment
de t'aimer toujours.

Mon père, tu reposes
non loin d'Ibn-el-Fârèd,
le poète que tu aimais.
Solitaire, il continue à rêver.

Il aimait Dieu à travers les êtres.
La beauté humaine lui révélait
la beauté divine.
Et la grâce éternelle
le renvoyait vers l'éphémère.

C'était l'ami de ma mère,
elle récitait ses vers.
Vous philosopherez tous trois
sur l'instabilité des choses.

Je planterai autour de toi,
des vignes et des dattiers,
qui marqueront pour vous
l'arrivée des saisons
et le nombre des années
qui me resteront à vous aimer.

Ma main était dans la tienne,
mon souffle près du tien qui s'en allait.
Ton âme noble et grande se libérait
de la chair, faible et mortelle.
Je communiais avec toi en silence
et je fis le vœu que tu compris.

J'ai scellé ta vie et ma promesse
de mon dernier baiser sur ton front.

L'anneau modeste, qui te vint de la Mecque,
et que tu portais toute ta vie à ton doigt,
je le porte comme un talisman,
en souvenir de ma promesse.

Mon père,
je jure de porter ton nom dignement,
comme une couronne sur ma tête.
Je suivrai la route que tu m'as tracée,
le front haut, le cœur léger d'espoir,
droit de ta droiture,
ferme de la fermeté de mes ancêtres.
Je ferai mon devoir envers toi,
envers ceux qui t'aimaient,
envers ma patrie, mon Roi.
Je m'éloignerai des cœurs ingrats, arides,
de la parenté stérile,
des préjugés futiles,
de la vanité stupide,
de la bêtise humaine.
Je tendrai la main
à ceux qui sont des hommes,
à celle qui aida ma mère, mon père,
à rendre doucement l'âme.

Ce n'est qu'une sœur, une pauvre femme.

Je serai pour elle un père,
elle sera pour moi une mère.

Mon père, ton talisman
qui te vint de la Mecque
est à mon doigt ;
je le porterai en souvenir de toi,
jusqu'à mon dernier souffle.
C'est un peu de ton courage
dans ma main.

Je n'oublierai jamais.

Mon père, tu as repris ta place
dans le grand rythme universel.
Tu es devenu bonté, sagesse, lumière.

MOHAMMED ZULFICAR.

LE DRAME PSYCHOLOGIQUE DE MACHIAVEL

I

Fin du quinzième siècle. Les dernières rumeurs médiévales s'éteignent. A Florence, vieille république marchande pressée entre deux contre-forts des Apennins, on ne se bat plus, comme au quatorzième siècle, pour savoir si l'on sera au pape ou à l'empereur d'Allemagne. La *respublica christiana* du Moyen Age, aux dimensions européennes, achève de s'effriter. Le grand corps occidental, soumis à l'autorité spirituelle du pape romain, se scinde en tronçons qui deviennent des états particuliers, jaloux de leur souveraineté nouvelle, se découvrant chacun avec ivresse une vie, une croissance, des problèmes originaux. L'Europe du Saint Empire, l'Europe romaine et germanique, qui unissait en elle les deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, cette Europe a vécu. Les nations différenciées apparaissent, et, dans chacune de ces nations, le pouvoir politique indépendant. Les vieilles rivalités du pape et du roi vont prendre fin, au profit du pouvoir laïque. Le Moyen Age meurt et se sent mourir. Volontiers il prononcerait la vieille parole de peur qu'à

la veille de l'an mil, la chrétienté angoissée répétait : *Adventanti mundi vespero.* C'est le soir d'un monde.

Au milieu de ces grandes concurrences, Nicolo Machiavelli vient au monde, en 1469. Cette année est un peu la date de naissance de l'Europe moderne.

Florence, au temps de la jeunesse de Machiavel, c'est donc un décor médiéval au sein duquel l'histoire se renouvelle. Les rues, les maisons, les places ont vu jadis les luttes civiles des guelfes et des gibelins. C'est par une des portes de la vieille cité qu'un soir de bataille le gibelin Dante a quitté Florence pour n'y plus revenir. Et pourtant Florence n'est plus la même. Les arches qui enjambent l'Arno, les murs d'enceinte ont été bâtis au treizième siècle, lorsque la puissance commerciale de la ville commençait à s'affirmer, mais les hommes et les institutions s'évadent lentement de ce cadre. Ajoutez la vocation civile et laïque de l'Italie, que Michelet a si bien décelée dans son architecture même. Au temps où l'Europe ne connaissait que l'architecture religieuse, l'Italie et Florence ont eu déjà une architecture civile. Les églises du quinzième siècle sont des monuments à la fois politiques et religieux. Et le *pontife*, depuis la plus haute antiquité romaine, rassemble en lui le double prestige du prêtre et du constructeur de ponts. A proprement parler, Machiavel ne fera pas autre chose que de sanctionner la victoire de l'élément laïque, civil et politique sur l'élément religieux. Il consacre la fin des formules médiévales dans l'ordre du gouvernement, comme Erasme le fera dans l'ordre de la culture (1). Après une longue période d'union juridique et morale entre les pouvoirs spirituel et temporel, Machiavel fera la théorie du pouvoir temporel qui ne trouve de fin et de règle qu'en soi-même. Nous sommes loin de la cité de Dante.

Quelle curieuse époque ! Les couleurs en sont vives, et souvent violentes, comme dans toutes les périodes de transition. La Florence de Machiavel respire la guerre civile, les grandes rivalités, le déchaînement des passions et des volontés. Le contraste est frappant entre la belle campagne qui s'étale harmonieusement sur la rive droite de l'Arno, et la sauvagerie des luttes intérieures

(1) Erasme, 1466-1535; Machiavel, 1469-1527.

à la cité. Les paisibles vallonnements du pays toscan abordent en pente douce, vers le nord, les rochers de l'Apennin; vers le sud, ils glissent insensiblement vers la mer. Mais sur cette terre charmante on se bat férocement. Chaque fois que, dans un état, les pouvoirs traditionnels s'évanouissent, des pouvoirs nouveaux naissent un peu partout, sans autre légitimité que leur volonté de puissance particulière. Cette émulation sanglante de chefs et de capitaines enchantera Stendhal et Nietzsche. « Alors on vit des passions », s'écrie en 1839 Stendhal, qui aperçoit les choses à travers Muratori et le recueil un peu romantique des *rerum italicarum scriptores*. Oui, certes l'on vit des passions.

Nicolas Machiavel avait seize ans, et nous ne savons pas grand'chose de lui, quand le sculpteur florentin Verrochio alla dresser à Venise son *colleone* de bronze. Il faut le regarder, le *colleone*, pour comprendre l'époque. Ce guerrier campé sur son cheval, et la narine frémissante d'orgueil, voilà le type des héros aventuriers, *capitani di ventura*. Ils se louent tour à tour à l'une ou à l'autre des républiques italiennes. Alexandre VI Borgia et Jules II, les deux papes contemporains du passage de Machiavel aux affaires, les emploieront également.

A côté de cette ivresse de puissance laïque, voici les sursauts de la conscience religieuse. Pendant trois ans, de 1495 à 1498, le moine Savonarole exerce à Florence une véritable dictature spirituelle et politique. La cité est en plein désarroi. Le roi de France Charles VIII, qui inaugure la grande politique italienne du Louvre, est entré à Florence à la tête de ses troupes en novembre 1494. Confondu parmi la foule, Nicolas Machiavel a puisé dans ce spectacle une leçon de nationalisme italien. Il réagit violemment contre le rêve mystique du moine dominicain qui fait brûler les livres de Pétrarque sur la place publique de Florence, et rêve d'instaurer sur terre la *civitas Dei*. Les vingt-six ans de Machiavel ont vu le dernier essai, à Florence, de la confusion des pouvoirs.

Il est symbolique de constater que, vingt-deux jours après que le grand moine est mort sur le bûcher, Machiavel entre aux affaires. Le dictateur spirituel de la Florence médiévale est brûlé le 18 mars 1498. En juin et juillet, le futur auteur du *Prince* devient le *secrétaire florentin*.

II

La vie de Machiavel est simple. Quatorze ans de pouvoir, et le reste de sa vie à pleurer le pouvoir perdu. Derrière ces dates, on entrevoit le drame psychologique de Machiavel.

Le 9 novembre 1494, Pierre de Médicis, le fils de Laurent, et le maître de la République, a été chassé de Florence. Savonarole, démocrate mystique, a réformé la constitution. Une Seigneurie est installée, les *Dix de liberté*, et un grand Conseil. En remplacement de Ser Alessandro Braccesi, Nicolas Machiavel entre à la Seconde Chancellerie le 15 juin 1498. Jusqu'au retour des Médicis, il sera « Chef de la Seconde Chancellerie de Florence » ou Secrétaire de la Seigneurie. L'emphase diplomatique florentine le fera tantôt nommer « Principal secrétaire florentin » et tantôt « Secrétaire de la République Florentine ». Mais, en somme, une médiocrité mal dorée, un fonctionnaire au-dessus de sa fonction. Il est vrai que très vite, secrétaire ou ambassadeur, il rehaussera cette fonction.

Il garde le pouvoir de vingt-neuf à quarante-trois ans. Le retour des Médicis, en 1512, ruine l'avenir politique du *segretario fiorentino*. Quarante-trois ans, l'âge des récoltes et des réussites finales. Quel drame et quelle rage ! Le fruit mûr ôté de la bouche qui va y mordre. Il quitte le palais de la chancellerie pour une petite maison de campagne, à quinze kilomètres de Florence, la *Strada*. Cette maison existe encore, à Sant' Andrea in Percussina. Elle est plus que modeste, c'est une ferme sur le bord de la route. Il y digère lentement sa fureur et sa déception. Dans l'été de 1513, entre des courses dans la campagne, des disputes avec ses bûcherons et des chasses à la perdrix avec un bon gluau, il écrit le *Prince*.

Le *Prince*, c'est d'abord une platitude d'opportuniste au « très illustre Laurent, fils de Pierre de Médicis », le nouveau maître de Florence. « Comme je voulais offrir à Votre Magnificence quelque témoignage de mon obéissance... », écrit le discrâcié à celui qui l'a chassé. Ah ! ressaisir le pouvoir ! Et le *Prince* est aussi et surtout une longue réflexion sur le pouvoir perdu. Là est le dra-

me psychologique de l'homme. C'est ce qu'on a le moins noté.

Rêveries désespérées sur les secrets qui permettent de retenir le pouvoir, alors qu'après quatorze années, ce pouvoir lui a glissé des mains. Au moins autant qu'un exposé historique et objectif, il faut entendre dans le *Prince* la plainte de l'homme que l'on a privé de lui-même, que le prurit de l'action démange, que l'on oblige à rester couché. Les mains lui brûlent.

Ceux qui voudraient, à tort ou à raison, chercher des excuses au cynisme de Machiavel, les trouveront là. Le *Prince* peut paraître à distance un exposé objectif et glacé. Mais aucun livre ne fut plus brûlant. Ce n'est pas la froide indifférence de l'historien, mais la bouillante passion du politique remercié, qui inspire l'ouvrage. Et en même temps l'opportuniste espère, en flattant le nouveau prince, en lui offrant le meilleur de son expérience, rentrer dans les cadres. Mais rien n'est si triste que sa demi-réussite, six ans après. Car en 1521 il obtient enfin un poste subalterne. De petites ambassades, en Romagne ou ailleurs. Finies les grandes légations de la belle période, en France, à Pise, à Rome auprès de ce César Borgia qui fut le prototype du Prince et le « machiavélique avant Machiavel ». Quelle déchéance !

Telle est l'ironie tragique de cette vie. Le maître des secrets politiques, en disgrâce. Celui qui fit l'éloge de la volonté, de l'astuce, et qui donna les recettes du succès, a échoué lui-même et se ronge, entre deux petites missions, dans la ferme de Sant'Andrea. Dans une lettre de 1513, il parle de « son existence ignoble ». Son cerveau « moisit ». Une dernière malchance est réservée à ce théoricien de la chance politique. En 1527, les Médicis sont à nouveau chassés, et la république se réinstalle à Florence, cette république que Machiavel a servi pendant quatorze années. Va-t-il enfin retrouver le pouvoir et la fortune ? Hélas, pendant l'intervalle des Médicis, le malchanceux cynique a trahi. Il a coqueté avec les usurpateurs, dédié son livre à Laurent. Et le gouvernement restauré ne veut plus connaître celui qui a pourtant servi si longtemps l'ancienne république. L'opportunisme même n'a pas réussi à ce professeur d'opportunisme.

Cette même année 1527, l'année du suprême échec, il meurt, à cinquante-huit ans. Il a écrit beaucoup de

livres d'histoire, et des pièces de théâtre, mais il a manqué ce qu'il a poursuivi toute sa vie. Quand on connaît son aventure, ne comprend-on pas mieux que pour cet amant trompé du pouvoir, déçu jusqu'à la mort, rien n'existe, que l'ordre de la chair et du sang, des hommes et des femmes, des trahisons et des intrigues ?

III

Qu'apporte-t-il ? De quoi la culture européenne est-elle plus riche, ou, si l'on préfère, en quoi est-elle changée après Machiavel ?

Avant tout, il faut le laver d'une accusation quelquefois portée contre lui, celle d'avoir perfectionné le « machiavélisme » comme méthode de gouvernement. M. Charles Benoist a pu écrire un volume sur *le machiavélisme avant Machiavel*. Rien ne serait plus faux que d'imaginer Machiavel, dans la petite maison de Sant'Andrea, découvrant des secrets inconnus, une sorte d'alchimie du pouvoir. Il eût bien ri s'il avait su qu'on lui prêterait parfois cette attitude faustienne. Il n'arrache pas à l'inconnu des formules nouvelles et défendues. Tout au contraire, c'est d'après le réel qu'il travaille. De là, sa force, et cette impudeur qui est l'impudeur du positivisme intégral.

Son effort essentiel, c'est la sécularisation de la politique. Par là il entre dans le concert de la Renaissance. Un Erasme est séculier en pensée, et il donne à l'esprit moderne ses habitudes critiques. Un Machiavel est séculier en action.

Les théoriciens politiques du Moyen-Age faisaient de Dieu l'un des notables de la cité. L'école thomiste, dite « guelfe » après Gilles de Rome, et l'école dite « gibeline » après Dante, dissertaient de la théocratie universelle.

Le *De regimine principum* de Saint Thomas, le *De Regimine* de Gilles, le *De Monarchia* de Dante faisaient du gouvernement des hommes une province de la spéculation dogmatique. Les valeurs éthiques n'en sont jamais absentes, c'est toujours la *civitas Dei* augustinienne qui est décrite. Si l'on met à part Marsile de Padoue, un

« gibelin », dont le *Defensor pacis* trahit déjà une certaine modernité, tous les auteurs médiévaux descendent à la politique par le chemin royal des universaux. Ils déduisent la politique. Machiavel y monte au contraire par la voie tortueuse du réel et de l'expérience.

Comme ceux qu'il précède et auxquels ils montre la route, comme Bodin, comme Suares, comme Bacon, il cherche et trouve le fondement social, non plus dans les relations de l'homme avec Dieu, mais dans celles de l'homme avec l'homme. L'idée la plus neuve du *Prince*, c'est que la nature et l'étude des hommes suffisent à donner une base de conduite rationnelle. Ainsi, le « machiavélisme » a pour seule ambition d'être une science d'observation. La politique est, d'abord, un art d'analyse. Dès lors, et mise sur ce plan, la pénétration analytique de Machiavel ne s'embarrasse d'aucun souci moral. Au chapitre des *principautés mixtes*, l'auteur blâme Louis XII d'avoir accordé des troupes au pape Alexandre VI pour occuper la Romagne. Quatre chapitres plus loin, traitant des principautés nouvelles, il loue le pape d'avoir obtenu du roi ces mêmes troupes. C'est qu'un acte politique n'a pas de valeur en soi, ethique ou métaphysique. Le même acte peut être une faute ou une habileté politique, selon qu'on le regarde d'un côté ou de l'autre. M. Harold Laski a raison de dire (1) qu'avec Machiavel on assiste aux débuts du pragmatisme moderne.

IV

Le débat ouvert par le *Prince* est éternel. Mais il faut bien reconnaître que si l'on accepte de voir en la politique un art expérimental, le livre de Machiavel, méditation sur une cuisante disgrâce, n'est que le déroulement logique de cette attitude. Toute la différence qui sépare adversaires et partisans du machiavélisme est donc, plus qu'une différence de théorie, une différence initiale dans l'attitude qu'on adopte vis-à-vis des hommes. Le machiavélisme implique un pessimisme foncier,

(1) « The rise of European liberalism. » Londres 1936.

celui, par exemple, d'un diplomate florentin congédié. M.. Mussolini, qui partage, dans son *Prélude à Machiavel*, ce pessimisme quant à l'homme, se sent solidaire du secrétaire florentin. C'est pourquoi aussi Machiavel ne sera jamais reçu par les démocraties, quand elles mettent au premier plan la notion de dignité humaine. Ou bien faut-il croire Rousseau qui, avec une ingénieuse ironie, affirme dans le *Contrat social* : « Le *Prince* est le livre des républicains », parce que, « en feignant de donner des leçons aux rois, Machiavel en a donné de grandes aux peuples » ? Ce serait, de Machiavel, un machiavélisme bien curieux, et en quelque sorte au second degré.

Le pessimisme machiavélique éclate notamment dans le chapitre VIII, consacré aux engagements des princes. *Pacta sunt servanda*, dit la tradition morale. Mais un prince prudent ne peut être fidèle à ses engagements. « Si les hommes étaient tous vertueux, ce principe ne vaudrait pas. Mais *comme ils sont méchants* et qu'ils ne tiennent point leurs engagements envers vous, il n'y a pas à en tenir avec eux ». Voilà le fond du débat. M. Mussolini, préfaçant en 1929 le *Prince*, dit pareillement : « Tandis que les individus, poussés par leur égoïsme, tendent à l'inertie sociale, l'Etat représente une organisation et une limitation. *L'individu tend continuellement à s'évader*. Il tend à désobéir aux lois, à ne pas payer l'impôt, à ne pas faire la guerre. Peu nombreux sont ceux — héros ou saints — qui sacrifient leur propre « moi » sur l'autel de l'Etat; tous les autres sont, en puissance, en révolte contre l'Etat » (p. XX). Même désillusion ici et là.

A partir du moment où l'on admet ce pessimisme originel, on est du parti de Machiavel. M. Mussolini rappelle qu'il reçut une épée avec ces mots gravés : « Ce n'est pas avec des mots qu'on maintient les Etats ». Parole qui eût ravi le positiviste Machiavel. Le machiavélisme, c'est l'ensemble des précautions à prendre pour n'être pas dupe. Le machiavéliste juge les hommes et les choses, selon les termes mêmes de Savonarole, non pas *in abstracto*, mais *in re*.

Reste à savoir si la beauté d'une politique ne pourrait point aussi venir de la grandeur morale, d'un amour généreux du risque, et si faire crédit aux hommes n'est

pas plus noble que de prendre contre eux de perpétuelles assurances. Machiavel répond qu'il ne faut pas mélanger les ordres, la morale et l'action, l'universel et l'individuel. Il n'ignore pas la morale, mais il la laisse dans le ciel, tandis qu'il tire résolument l'action sur la terre. Seulement, comme les apparences de la morale sont une force supplémentaire pour l'homme d'action, le chapitre XVIII, *Quomodo fides a principibus sit servanda*, glisse à un catéchisme d'hypocrisie. Il faut que le Prince porte un masque de vertu. Les hommes s'y trompent, car « ils jugent par les yeux plus que par les mains ». Et cette expression suffit à faire de Machiavel un authentique ancêtre du pragmatisme, que Keyserling définit, justement, « penser avec les mains ».

On pourrait se demander si, en croyant séparer résolument les ordres du fait et du droit, du concret et de l'idéal, du temporel et de l'éternel, Machiavel ne les a pas tout de même confondus. Car sa tentative consiste à formuler l'empirisme en système, à donner au relatif une expression absolue. Son relativisme historique veut aboutir, lui aussi, à une règle universelle, mais une règle *universelle de fait*, et ces notions jurent d'être accouplées. Il aboutit au mélange constant de ce qu'il voulait dissocier, le fait particulier et la maxime générale.

Mais ceci montre, une fois de plus, que l'originalité de Machiavel réside davantage dans son attitude psychologique que dans son système rationnel. L'attitude est à la base de la doctrine. Elle donne à l'Europe de la Renaissance une leçon de concret, point méprisable après la politique théorique du Moyen-Age. Elle lui donne aussi une leçon de patriotisme, et la *raison d'état* de Machiavel, est, au moins autant qu'un principe général, une *Exhortation* (celle du chapitre XXVI) *à délivrer l'Italie des barbares*.

Si la force de Machiavel vient de son attitude résolument expérimentale, il faut aussi se placer sur le terrain des faits, *in re* et non *in abstracto*, pour juger de ses faiblesses. Et c'est là qu'on peut être le plus cruel pour lui.

Ses prévisions historiques ont été pour la plupart sévèrement démenties par l'événement. Giuseppe Ferrari en a dressé le décevant catalogue (1). Machiavel s'est fait

(1) « Gli scrittori politici italiani » 1862. Réimp. Milan, 1929.

illusion dans son admiration sans bornes pour Cesar Borgia. L' « original » du *Prince*, le *bellissimo inganno*, l'assassin de Sinigaglia n'était sans doute pas plus grand homme que tant d'autres *capitani di ventura* de son temps. En le grandissant comme il l'a fait dans son chapitre des principautés nouvelles, (« je ne saurais proposer à un prince nouveau de meilleurs préceptes que l'exemple de ses actions ») Machiavel s'est trompé. Les plus chauds machiavélistes sont obligés d'en convenir (ainsi M. Charles Benoist, I, 229). Il n'a pas su prévoir, non plus, la conquête française pourtant imminente, ni la restauration du Pape, ni le crédit tout-puissant des Médicis. Il n'a pas deviné la Ligue de Cambrai. Il n'a pas prévu la défaite de Venise. Il annonce des invasions prochaines de l'Italie par les Suisses, ou, ce qui est plus fort, par les Musulmans, invasions que l'Italie attend toujours. La liste d'erreurs établie par Giuseppe Ferrari s'allonge encore. Il n'a vu ni le siècle de Léon X, ni la force religieuse et civile de l'Italie, ni la force, ni la faiblesse de l'Espagne. *Non era uomo d'azione*, tel est le mot de la fin, terrible, de l'historien italien.

V

Pas homme d'action, le secrétaire florentin ? Un si beau drame psychologique doit-il aboutir à cette humiliante conclusion ? Ce qui est sûr c'est qui à la différence de ce Savonarole, qu'il méprisait, il n'est pas *héroïque*. Le fonctionnaire de la seconde Chancellerie, puis le disgrâcié de Sant'Andréa, ne peuvent prétendre au rang des illustres dont le *Prince* analysera les actions. Il n'a rien d'un *Colleone*, ni au physique, ni au moral. Il n'a rien d'un César Borgia, d'un de ces hommes « qui acquièrent les principautés nouvelles par leurs armes et leur énergie ». On se demande, à le voir offrir le *Prince* aux Médicis, qui l'ont chassé, si cette attitude prosternée ne lui convient pas essentiellement. Loin d'être un héros, il paraît être un excellent serviteur du pouvoir, mi-subalterne, mi-confident. Il a été cela pendant quatorze ans. La seconde place lui convient, non la première. Il manquait peut être d'invention créatrice, comme tous les génies

analytiques. Il manque singulièrement de rayonnement, de cette flamme et de ce dynamisme qui attirent la sympathie des hommes. En ce sens, *non era uomo d'azione.*

Mais, s'il n'est pas le type de l'homme d'action, il reste professeur d'action, et de tout ce que signifie la *virtù*, à la fois le courage et la liberté. Il faut lire mot à mot le chapitre XXV du *Prince*, sur le pouvoir de la Fortune. On y sent l'idée de liberté individuelle faire son entrée dans la conscience occidentale, Ce chapitre est un acte de foi, d'autant plus méritoire que Machiavel a eu sous les yeux l'exemple d'une infortune éclatante, celle de César Borgia, et surtout son infortune personnelle. Une fois de plus, ces pages sont une méditation sur le destin de César. « Ces grands changements qui échappent à toute conjecture humaine », c'est la fin étonnante, contraire à toutes les probabilités, du frère de Lucrèce Borgia. En dépit de toutes les maximes machiavéliques, la volonté, l'astuce, l'audace ne sont donc pas souveraines. Il y a une part d'irrationnel dans la nature. Cet irrationnel ne peut pas ne pas apparaître très vite à un philosophe de l'action.

Va-t-il sombrer dans un fatalisme que partagent beaucoup de ses contemporaines, en constatant amèrement que « nous voyons tel prince réussir aujourd'hui, et demain d'écrouler, sans que son caractère ni ses qualités se soient modifiés » ? Non, et tout en faisant la part large à l'irrationnel, il revendique pour la volonté libre *la petite moitié de nos actions.* Le reste, la plus grande partie, est à la Fortune. Mais la Fortune, qu'est-ce au juste ? Ici se place sans doute un des ressorts les plus subtils de la psychologie de Machiavel. Lui qui analysa avec tant de rigueur l'enchaînement causal des actions humaines, est tout de même obligé de laisser une place de premier rang à la Fortune, cette maîtresse de l'histoire. Mais la Fortune sera pour lui une puissance positive, et non point seulement l'absence de riguer logique. En effet, si le hasard n'était par exemple, comme le définira au XIXème siècle Cournot, qu'une rencontre entre séries causales différentes, on pourrait se désespérer en face de cet irrationnel anonyme. Déesse négative, la Fortune ne laisserait aucun recours aux hommes d'action. Derrière son masque impersonnel, se déguiserait la mauvaise volonté de la nature. Comment insérer une action libre, des intrigues, des calculs, des hardiesses dans un univers « gouverné par la

Fortune et par Dieu » ? Aussi la Fortune garde-t-elle, pour Machiavel, une figure abordable et concrète. Ce n'est point un choc abstrait de séries. C'est une Femme. Comme femme, on peut la forcer, la brusquer, la séduire. C'est ce que fit César Borgia, l'adolescent *biondo e bello*. « La Fortune, comme la Femme, est toujours l'amie des jeunes ».

Le *Prince* s'achève par cet acte de foi de Machiavel. Son drame psychologique tout entier s'est ainsi reflété dans son livre. Désespoir du pouvoir perdu, optimisme cependant du politique qui ne renonce jamais. C'est une belle chose, après tout, quoique singulière, de voir ce malchanceux terminer son ouvrage par un hymne à la Fortune. Théoricien de l'héroïsme qui ne fut point un héros, mais un fonctionnaire de seconde zone ; maître de l'opportunisme cynique à qui le cynisme ni l'opportunisme ne réussirent, on ne saurait du moins lui refuser une certaine imagination. Les concepts les plus abstraits revêtent pour lui des formes féminines. La puissance irrationnelle du hasard prend elle-même, pour sauver l'action humaine, les couleurs, le costume, le visage vivant et accessible d'un cher adversaire.

ARMAND HOOG.

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE

III

15 octobre...

Le mamour ne resta pas longtemps auprès de moi. Il m'avait quitté brusquement et je n'eus plus de ses nouvelles. C'est en vain que j'essayai de l'atteindre par téléphone, au merkez. Personne ne connaissait l'endroit où il était ; tout ce qu'on savait, c'est qu'il était parti avec le moawin dans la camionnette Ford. Il n'était pas rentré et je l'attendis inutilement toute la journée pour apprendre!... Le jour tombait; le soleil se coucha: ma patience était à bout et je me rendis à pied au merkez. Je n'y rencontrai pas le mamour, mais on me dit : « Peut-être s'est-il arrêté au club, c'est l'heure à laquelle il s'y trouve. »

Je me dirigeai donc sans tarder vers le club. Les membres m'accueillirent d'abord avec surprise, puis m'offrirent au plus vite la seule chaise en bon état, pour m'honorer davantage. Je demandai des nouvelles du mamour : on ne l'avait pas vu et l'on s'étonnait même de son absence à pareille heure. Lorsqu'on apprit qu'il était parti depuis le matin dans la camionnette avec le moawin et qu'il n'était pas revenu, ce ne fut qu'un cri ;

— Quelle calamité !

Une voix s'éleva :

— Nous sommes fichus ! Notre argent est perdu ! Que Dieu nous le compense !

Tout d'abord je ne compris pas ce qu'ils voulaient dire, mais d'un coup d'œil, je vis étalé sur la table un pa-

quet de cartes qui attendait les joueurs. Je saisis de suite, me souvenant de ce qu'on m'avait raconté. Le mamour ne perdait jamais dans ce club : il avait l'habitude de gagner pendant les premiers jours du mois tous les traitements des fonctionnaires, puis il leur prêtait jusqu'à la fin du mois ce dont ils avaient besoin pour manger et vivre, et ne pas mourir de faim jusqu'au moment de toucher leur nouvelle mensualité. Il recommençait alors à jouer avec eux, leur gagnait le traitement suivant, puis leur prêtait de quoi vivre jusqu'à la fin du mois, et ainsi de suite. Ils s'étaient accoutumés à cette existence et s'en contentaient ; ils se consolaient en disant : « Peu importe que l'argent soit dans notre poche ou dans celle du mamour, le résultat est le même... » Une seule chose les inquiétait et leur causait une terrible appréhension, c'est que le mamour emportât l'argent de la localité pour le risquer dans un autre merkez. Parfois, en effet, le mamour en avait assez de jouer avec des pannés complètement démunis ; il choisissait alors quelques-uns des meilleurs joueurs et tous partaient pour le merkez voisin, à la façon dont se déplacent les équipes de foot-ball... Parfois aussi le mamour s'en allait seul, ou avec le mcawin, jouer deux parties dans la localité voisine et revenait. Ou encore, on recevait au club une « équipe sélectionnée » d'un autre chef-lieu. Ces tournois de jeux do hasard, entre une ville et l'autre, telle une guerre acharnée, mettaient en danger la poche du mamour, je veux dire les traitements du merkez...

Je ne tardai pas à les rassurer en leur disant que très probablement le mamour était parti pour une affaire criminelle qui nous préoccupait. Ils se calmèrent quelques instants et s'assirent en silence par déférence et par discrétion, puis ils se remirent à parler et à bavarder un peu en buvant leur café, et l'un d'eux me déclara pour me souhaiter la bienvenue :

— Dieu nous dédommage en nous procurant l'honneur de recevoir monsieur le substitut, puisque le juge ne vient plus au club depuis longtemps... à cause du malentendu...

Je considérai d'un œil interrogateur celui qui m'adressait la parole, ce qui ne manqua pas de l'encourager à poursuivre :

— Mais oui, le malentendu entre le mamour et lui.

Son bavardage continua :

— C'est la conséquence d'une dispute de femmes : l'épouse du juge s'est chamaillée avec celle du mamour.

Je me taisais toujours et les assistants purent s'imaginer que j'étais très attentif... L'un d'eux poursuivit :

— Aux dernières nouvelles, elles se sont querellées sur leurs terrasses. Elles en sont venues à proférer l'une contre l'autre les injures les plus « choisies ». La femme du mamour, pour faire enrager sa rivale, alla revêtir l'uniforme de son mari, avec la couronne et l'étoile sur la patte d'épaule, se couvrit la tête de son voile bordé de petits motifs en verroterie et vociféra d'une voix stridente : « Vous autres, vous êtes sans gloire et sans faste, personne ne vous escorte à part cette « veille baderne » (1) de garçon de bureau, ce boiteux aux cheveux teints. Mais nous ! Le merkez est tout entier sous nos ordres et l'on nous doit le salut. »La femme du juge se leva et descendit ; elle revêtit l'écharpe rouge (2), l'insigne des fonctions de son mari, et remonta crier : « Que ta langue soit coupée, mégère impertinente ! En vérité, vous n'avez d'autorité que sur quelques ghafirs stupides. Qui donc, hors nous, dans la ville, peut mettre en prison, envoyer à la potence et dire : Le tribunal a décidé...? »

J'étais gêné de prêter ainsi l'oreille à de tels ragots. A peine eus-je fini de boire mon café, je posai tranquillement ma tasse sur la table, me levai de suite, saluai et partis.

Pour rentrer à mon domicile, je voulais aller à pied, pour réfléchir. Je marchais lentement, car je n'éprouvais nul désir de m'enfermer entre quatre murs avec un tas de plaintes en retard, ni de mettre mon nez dans la poussière de ces paperasses. J'étais d'ailleurs préoccupé de l'absence du mamour. L'avait-il retrouvée ?... En ce cas, où l'avait-il emmenée ? Qu'était-il arrivé au cheikh Asfour ? Le plus étrange, c'est que cet Asfour avait pu enlever, à notre insu, cette fleur de lys. En vérité, nous n'avions pas assez fait attention à lui, et il avait pu la soustraire au mamour en faisant preuve d'égalité et d'astuce, oui, la ravir des mains du mamour, non des miennes. Mais le plus étonnant, c'est que la jeune fille lui ait obéi, ait consenti à partir avec lui. Car il ne l'avait certainement pas con-

(1) Dans le texte, transcription de l'italien « roba vecchia ».
(2) C'est l'insigne de la magistrature assise.

trainte et n'avait pas eu à employer la force ni la violence pour la décider. Quel est donc le secret de cette influence extraordinaire ? Asfour connaissait à peine la jeune fille et ils ne s'étaient pas entretenus longtemps ? Est-ce Asfour qui lui a suggéré l'idée de s'enfuir ? D'ailleurs pourquoi a-t-elle pris la fuite ? Est-elle coupable ? Cette beauté incomparable peut-elle commettre un crime ? Ou bien sommes-nous criminels en croyant à la possibilité du mal dans la beauté ? Pour ma part, il m'est difficile de ne pas voir la beauté associée à la vertu. La vraie beauté et la vraie vertu, c'est une seule et même chose. Pourtant Kamar el daoula, lorsque nous l'avons interrogé sur l'agresseur, n'a articulé qu'un seul mot, dont le son indistinct retentit encore à mes oreilles : « Rim ». Mais alors, pourquoi a-t-elle poussé un cri et montré de la stupéfaction quand elle a entendu parler du crime pour la première fois ? Etait-ce de l'affectation et de la comédie ? Ses gémissements, cette nuit-là, m'ont arraché le cœur. Je ne doute pas que le mamour, qui s'y connaît au moins en paysannes, n'ait été impressionné autant que moi. Si la rouerie d'une jeune fille aussi douce peut tromper des hommes tels que nous, il n'y a plus qu'à nous enfermer dans un parc à bestiaux au lieu de nous confier l'âme des humains pour en découvrir les secrets et en explorer l'intimité.

Ces réflexions m'avaient distrait. Sans que je l'ai précisément voulu, mes pas m'avaient guidé vers l'hôpital. J'étais près de la grande porte : le spectacle habituel des villageois, des femmes et des enfants, assis à croppetons, se présentait dans mon champ visuel, mais je ne faisais pas attention à eux. Je venais de dépasser ce groupe, quand je m'arrêtai sidéré. A peu de distance de cette foule, au bas du mur, bien en évidence, le cheikh Asfour était assis par terre, la tête baissée, faisant des dessins dans la poussière à l'aide de son bâton. A côté de lui, la jeune fille était adossée au mur, épuisée de fatigue, ou prostrée par un chagrin intérieur. Je compris tout. Elle était venue à l'hôpital prendre des nouvelles du blessé et avait utilisé les services de ce cheikh au turban vert, qui lui tenait lieu de guide, de compagnon et de soutien.

Notre perspicacité aurait dû nous amener à diriger nos investigations sur ce point, si proche de nous. Mais que faire maintenant ? J'étais seul et ne pouvais me faire

obéir sans l'appui des agents. Je devais donc me rendre au plus vite au merkez pour envoyer un garde avec ordre d'y ramener les fugitifs. Je m'en allai rapidement avant qu'ils n'aient pu me voir et s'échapper, pour me fuir. Pendant que je m'éloignais, je me disais : « Sans doute, le cheikh Asfour connaît maintenant tous les détails de l'affaire, tout au moins s'est-il renseigné sur le secret de la jeune fille, en plongeant ses yeux pénétrants dans la mer profonde et ténébreuse de son âme. Mais ce cheikh nous confiera-t-il quelque chose ? Il est lui-même une énigme obscure, et je ne sais pas si c'est vraiment un simple d'esprit ou si, derrière ce visage trompeur... ? »

J'étais arrivé au merkez. La camionnette Ford était à la porte, ce qui m'apprit le retour du mamour. Je me précipitai à son bureau: il était étendu sur un canapé (3), sans tarbouche, buvant à petites gorgées l'eau d'une gargoulette, le front moite de sueur. Dès qu'il me vit :

— Par ta vie, dit-il, il y a de la magie dans cette affaire. Il faut vraiment que ce chien de cheikh ait ensorcelé cette fille. Imagines-toi que depuis ce matin, jusqu'à cette heure-ci, nous avons parcouru tout le merkez, ne laissant ni un champ de maïs, ni une plantation de canne à sucre, ni une sakieh, ni un moulin, ni un village, ni une étable, ni un canal, ni un monticule, ni un chemin agricole ni un « enfer rouge » : tout a été vu et fouillé, mètre par mètre. Même s'ils s'étaient métamorphosés en oiseaux sur des arbres ou en poissons dans l'eau, nous les aurions trouvés. Le malheur est qu'ils...

Je l'interrompis malgré moi :

— Le malheur est qu'ils se trouvent à deux pas d'ici, mon cher mamour.

Le mamour posa sa gargoulette à terre et me regarda bouche bée :

— Comment ?

Je lui dis non sans une certaine vivacité :

— Qu'est-ce que tu me parles d'oiseaux et de poissons ? L'homme et la fille se trouvent à la porte de l'hôpital depuis l'instant où ils ont disparu.

— L'hôpital de l'Etat ?

— Lève-toi, mon vieux, et ordonne à un agent de les ramener de là-bas. Pas de...

---

(3) Transcrit du français.

Je n'achevai pas. De joie, le mamour avait sauté de sa place et ne m'écoutait plus. Il cria d'une voix qui résonna dans la cour du merkez :

— Brigadier Abd el Nébi !

Une sorte d'hercule sortit des écuries, vêtu d'une chemise et d'un caleçon, et fit le salut militaire :

— Présent, mon Bey.

— Pars de suite à l'hôpital, emporte des menottes...

Après une légère hésitation, l'homme crut bon d'interrompre :

— Mon Bey, le dépôt de paille est ouvert, et les hommes apportent la nourriture et la litière des chevaux...

Le mamour hurla :

— Espèce d'âne, exécute les ordres qu'on te donne ! Ça m'est bien égal que les chevaux ne dorment pas cette nuit. Je t'ai dit de partir sans délai.

— Entendu, chef.

Je laissai le mamour donner des consignes à son subordonné et je partis à mon bureau, non sans avoir prié le mamour de venir me retrouver avec les prisonners. En effet, je n'accepte pas qu'une enquête ait lieu au merkez : ce n'est pas ma demeure et le maître du merkez, c'est le mamour. Or pendant mon travail, je n'ai nul désir d'être sous sa coupe, surtout en cette affaire et en présence de cette jeune fille. Je m'esquivai donc au plus tôt, envoyant chercher le greffier. Peu de temps après, j'étais assis à mon bureau, fixant la porte avec impatience, dans l'attente de cette jeune fille, comme si c'était un rendez-vous d'amour.

On frappa : c'était le mamour, qui s'inquiétait des fugitifs. Comme je lui répondais que je n'avais vu personne, il s'assit. Il avait, me dit-il, dépêché des agents pour les rattrapper. Lui aussi regardait la porte en tortillant sa moustache. Mon greffier apporta ses papiers qu'il étala devant moi : nous étions prêts.

Le couloir se remplit soudain d'une rumeur, où dominaient des pas pesants et un bruit de ferraille. On frappa à la porte, qui s'ouvrit pour livrer passage au cheikh Asfour, tout seul, les mains emprisonnées dans des menottes, suivi du brigadier de police qui lui portait son bâton. J'étais troublé et je sentis que le mamour l'était autant que moi, car il venait d'interpeller le brigadier :

— Et la fille ?

— Nous avons trouvé l'homme tout seul, chef, et nous l'avons appréhendé.

— Seul ?

Le mamour avait posé cette question en même temps que moi, et notre regret se manifestait par notre stupéfaction et notre colère. Hors de lui, le mamour se précipita sur le cheikh Asfour et lui cria au visage :

— La fille ?

Impassible, l'homme répondit avec un calme imperturbable :

— Quelle fille ?

Le mamour lui lança un regard terrible :

— Toi, l'homme, tu as fumé du hachich ? Tu sais, je m'y connais, en histoires de hachich.

Je dus arrêter le mamour qui allait assommer cet individu d'un violent coup de poing. Sur mon injonction, le cheikh vint près de moi, et je lui demandai avec douceur :

— Rim était-elle avec toi ?

— Jamais de la vie, me répondit l'homme sans hésitation.

J'en conclus que cet individu, à la vue perçante, m'avait reconnu lors de mon passage devant la porte de l'hôpital. Il était assez fin pour prévoir ce qui allait arriver et avait caché la jeune fille immédiatement. D'ailleurs l'affaire pouvait être toute autre : mon œil avait pu se tromper et Rim ne pas être à côté de lui ; mon imagination, saturée de l'ambiance de la jeune fille, avait pu mettre son visage et ses vêtements sur une autre des paysannes attendant à la porte. Tout était possible. Mais où diable Rim avait-elle filé ? Et pourquoi inculper ma vue et ne pas accuser ce rusé compère ? D'abord, qui était cet homme ?

— Toi, l'homme, viens ici, lui criai-je tout à coup.

— A tes ordres !

— Qui es-tu ?

Il me regarda avec l'air de ne rien comprendre et je lui renouvelai ma question avec énergie.

— Moi, dit-il... moi, je suis Asfour (un moineau). Je glane le grain sur la terre et j'adore le Seigneur sous terre.

— Tâche de parler sérieusement ! Ton nom ?

— Asfour, et il me montra ses menottes. Libérez-moi. Que celui qui aime le Prophète me dénoue ces liens !...

J'ordonnai à l'agent de lui enlever ses menottes et continuai sévèrement mon interrogatoire :

— Ta profession ?

Hésitant, le cheikh se tut un instant, poussa un profond soupir, tourna la tête en arrière, puis ses yeux se fixèrent, comme s'il considérait une chose imaginaire, n'ayant aucune existence dans le monde sensible et réel. Il me répondit par cette chanson :

J'étais un pêcheur,
Et la pêche est une passion.
Je suis entré dans une eau poissonneuse
Pour pêcher une barbue.
La forme des poissons me plut,
Autour de moi, dans l'eau :
Le premier était une perche multicolore ;
Le second était un turbot... (4)

— Entendu, interrompit le mamour, entendu. Et celle qui s'est noyé dans le grand canal, était-ce la perche ou le turbot ?

Le cheikh ne répondit pas à cette sortie et, faisant face au mamour, continua son chant :

Le premier était une perche multicolore ;
Le second était un turbot ;
Le troisième, par sa coquetterie.
A ensorcelé les matelots.

Il soupira longuement en prononçant le dernier mot, et sa voix avait pris une emphase extraordinaire, lourde de sens, et dont la resonance me fit trembler. Un regard furtif lancé dans la direction du mamour me montra ses yeux papillottants, mais le mamour se resaisit vite et retrouva son sang-froid .

— Et qui sont ces matelots ? dit-il à l'homme.

Celui-ci se tut. Son silence se prolongea. J'eus la sensation intime que ce cheikh avait compris quelque

(4) Il s'agit d'une chanson populaire et ce serait un non-sens de donner ici les correspondants scientifiques de ces trois poissons du Nil, qui sont : le «binni ; » le « bayad; » le « bolti ».

chose..., qu'il avait discerné depuis la première seconde ce que nous ressentions... mais était-ce de ma part pure imagination, ou bien cette impression correspondait-elle à une réalité ?...

16 octobre...

Nous n'avions rien pu tirer du cheikh Asfour et nous n'avions aucun motif de l'incarcérer, car il n'avait commis aucune faute qui tombât sous le coup de la loi. Il fut laissé en liberté. Nous avions pensé à le faire filer par un informateur, pour nous permettre de découvrir la retraite de la jeune fille... Mais quel agent secret pourrait passer inaperçu aux yeux du cheikh Asfour ? Il connaissait admirablement tous les agents de police puisqu'il les avait accompagnés des centaines de fois dans les enquêtes : il avait veillé, bu, mangé, chanté avec eux, il leur avait indiqué les cachettes d'armes, avait suivi avec eux les traces des malfaiteurs ; il faisait presque partie de la police.

Nous le laissâmes partir en paix. Furieux, le mamour s'était contenté, pour calmer sa rage, de lui flanquer une claque sur la nuque.

Chacun de nous s'en alla à sa fantaisie : le mamour se rendit à son club, moi à mon domicile, où je me déshabillai. Je rentrai en moi-même, pris le cahier de mon journal pour y écrire ces réflexions que je ne pouvais livrer à personne dans cette campagne. Pour nous, qui sommes condamnés à la solitude, la plume est une aubaine inespérée. Mais la plume ressemble à une cavale : parfois elle force droit devant elle, tel un oiseau insouciant, parfois elle s'arrête net sur ses pattes, refusant d'avancer, comme si elle voyait un serpent se dresser en face d'elle. Cette fois-ci, la plume tremble et danse dans ma main, elle ne veut pas obéir, comme si quelque chose lui faisait peur ou l'écartait des prairies de l'imagination.

Je regardais l'armoire en bois où je rangeais mes effets. Je vis, perchée sur elle, une souris noire, qui en rongeait le bois. Je la fixai dans l'espoir de la faire partir. Mais elle ne bougea pas : un bon moment s'écoula, elle à sa place, moi à la mienne ; chacun de nous avait son

travail. Je pensais qu'elle ne se souciait pas de mon existence ; mais moi, je faisais attention à elle. Sa visite, à cette heure, fournissait une diversion à mes préoccupations. Je la considérais avec insistance : elle frottait sa tête et son museau avec ses deux petites pattes et je songeais intensément à cette créature qui ne s'inquiétait pas de ma personne. C'était même toute la différence entre nous deux.

Mais je cessai de surveiller ce petit menusier et sa scie minuscule. Prenant un livre, je me mis au lit, abaissant sur moi la moustiquaire, nouant solidement les extrémités pour me protéger contre ce visiteur, au cas où il lui prendrait fantaisie de jouer avec mon pied nu. Je jugeai inutile de poser des pièges : il faut prendre la peine de les préparer, puis guetter le résultat. Il n'y a rien de plus énervant, de plus futile d'ailleurs, que d'attendre un résultat, lorsque la proie est présente, qu'elle s'échappe et tourne autour de nous, et nous sommes depuis longtemps las de l'expérience lorsqu'enfin la bête tombe dans le piège.

En outre, nous ne les comptons plus, les souris que nous avons prises, et pourtant elles ne cessent pas de nous rendre visite. Laissons-les donc aller et venir, ayons l'obligeance de leur rendre ce service, et veillons à nous garder nous-mêmes et à protéger nos affaires.

Grâce à Dieu, j'avais bien peu de choses à sauver de leur atteinte. Il n'y avait guère que ces meubles en bois blanc, déjà endommagés par mes nombreux déménagements : quel grand mal pouvaient donc leur faire ces petites dents ?

Je m'endormis ce soir-là peu de temps après la tombée de la nuit, car le lendemain j'avais séance au tribunal avec le juge expéditif. J'avais demandé à mon adjoint d'y assister, mais je voulais être à ses côtés pour lui montrer la marche des audiences et les formalités à accomplir.

Le lendemain matin je me rendis au tribunal : je trouvai mon adjoint dans la salle des délibérations, tenant sous le bras une grande enveloppe qui contenait son écharpe. Il attendait le juge. Ce dernier ne tarda pas à arriver par le train du Caire. Il approcha, suivi du garde, Chaban. Ils avaient filé à toute allure et le juge tirait de sa poche des pièces de monnaie qu'il tendait au garde en lui disant :

— La viande, surtout, doit être de la bonne viande de campagne, un morceau de plate côte. Fais attention, Chaban Efendi, de bien choisir les œufs. Je m'en remets à toi pour le beurre et le fromage. Emballe le tout soigneusement dans les paniers et apporte-les à la gare, où tu m'attendras, comme d'habitude, pour le train de 11 heures. Pars au marché, l'huissier fera ton service.

Le garde partit en courant et le juge entra, nous saluant en grande hâte :

— Je pense que nous pouvons entrer en séance, nous dit-il.

Il frappa dans ses mains, pour appeler :

— Huissier ! Efendi ! Annonce la séance... la séance.

Il jeta sur une chaise son cache-poussière de voyage en toile blanche, tira son écharpe rouge de sa sacoche et la revêtit rapidement, avala debout, en deux gorgées, le café que lui tendait le domestique et s'engouffra en trombe dans la salle des séances. Nous le suivîmes et l'huissier cria :

— Le tribunal.

Le juge compulsa le rôle et appela :

— Les contraventions. Mohamed Abd el Rahim el Danaf. N'a pas enlevé le ver du coton... Par défaut, cinquante piastres. Touhami el Sayed Oneiba... n'a pas fait vacciner son fils... par défaut, cinquante... Mahmoud Mohamed Kandil, port d'armes sans permis... par défaut, cinquante et confiscation Par défaut, cinquante... Par défaut, cinquante...

Le juge lançait ses jugements comme des flèches, sans arrêt, et l'huissier ne jetait qu'un seul appel, pour aller à la même vitesse que le juge. Celui qui n'entendait pas l'appel de son nom était considéré comme absent et jugé par défaut. Celui qui, par hasard, entendait, arrivait en courant et était apostrophé par le juge :

— Toi, l'homme, tu as laissé tes moutons paître dans le champs de ton voisin ?

— Mon Bey, il s'agit de...

— Pas d'histoires... Jugement contradictoire, cinquante. Au suivant. Abd el Rahman Ibrahim Abou Ahmed. Etc. etc...

Les contraventions furent liquidées en un clin d'œil. Ce fut le tour des délits, qui exigent des auditions de témoins et l'intervention des avocats, ce qui demande

quelque temps. Le juge tira sa montre, la posa devant lui et dit à l'huissier :

— Vite, la premièrre affaire...

L'huissier appela :

— Salem Abd el Méguid Chakraf...

Le juge regarda le role pour connaître l'inculpation et s'adressa à l'inculpé qui avait à peine franchi le seuil de la porte de la salle :

— Tu as frappé la femme ? Un seul mot... Parle de là-bas.

— Mon Bey, y a-t-il un homme qui batte une femme ?

— Pas de philosophie. Un mot et ça suffit. L'as-tu frappée, oui ou non ?

— Non.

— Il nie. Fais comparaître le témoin, dit le juge à l'huissier.

La femme battue se présenta en trébuchant dans sa longue robe de soie noire. Le juge n'attendit même pas qu'elle fût dans la salle :

— T'a-t-il battue ?

— L'origine de l'affaire, monsieur le juge. Dieu te garde !...

— Pas d' « origine ». Il a frappé, oui ou non ? Dis un seul mot.

— Il a frappé.

— Suffit. Le tribunal n'a pas besoin d'autres témoins. Inculpé, qu'as-tu à dire ?

L'homme toussa et énonça sa défense, mais le juge ne l'écoutait pas, occupé à rédiger au crayon, sur le rôle, les considérants et le dispositif du jugement. Lorsqu'il eut fini, il leva la tête et prononça son jugement sans regarder l'inculpé ni attendre la fin de son discours :

— Un mois avec travail. Au suivant...

— Monsieur le juge, j'ai des témoins, je ne l'ai ni frappée ni blessée. Le jugement est injuste. C'est une injustice.

— Ton bec ! Garde, emmène-le !

Le garde le fit sortir et l'affaire suivante fut appelée. On vit arriver un vieillard à barbe blanche, courbé en deux, appuyé sur un bâton. Il fut interpellé par le juge :

— Tu as disposé du blé constitué en gage ?

— C'était mon blé, monsieur le juge. Je l'ai mangé avec ma famille.

— Tu avoues. Contradictoire, un mois de prison avec travail.

— Un mois ! Musulmans qui m'entendez, c'était mon blé, ma récolte... ma propriété...

Il fut emmené par le garde : il considérait l'assistance avec des yeux écarquillés, comme s'ils ne croyait pas à la réalité du jugement. Certainement son oreille avait dû le tromper. Toutes les personnes présentes connaissaient bien la vérité. Il n'avait volé le blé de personne : en fait, l'huissier était venu, avait opéré la saisie de son blé et l'avait lui-même nommé séquestre jusqu'à ce qu'il ait payé l'impôt. La faim était survenue, pour sa famille et pour lui, et il avait mangé le blé. Mais qui pourrait le prendre pour un voleur ? Qui oserait le punir comme un voleur ? Ce vieillard n'arrivait pas à comprendre cette loi qui le qualifiait de voleur parce qu'il avait mangé sa propre récolte, le produit de son travail. Ces détails inventés par la loi pour protéger les droits de l'Etat ou ceux des créanciers ne sont pas, aux yeux du fellah, des délits évidents, qu'il puisse concevoir dans la simplicité de sa conscience. Il sait que les coups, le meurtre, le vol, sont des crimes, parce qu'il s'agit d'une atteinte manifeste aux droits des tiers et que la méchanceté humaine y apparaît incontestable et certaine. Mais l'utilisation abusive d'un gage... comment en comprendrait-il l'ordonnance et le règlement ? C'est un crime, du point de vue légal, dont il supportera toujours obscurément le poids, sans croire à son existence. Le vieillard confia son sort au Ciel et, tandis que le garde l'emmenait, il disait : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! »

On appela l'affaire suivante. Pendant que l'huissier criait le nom du nouvel inculpé, le juge soupesait le dossier (5) dans sa main. Il le trouva lourd et vit que les témoins étaient nombreux ; il regarda sa montre, puis constata que, pour cette affaire, le banc des avocats était vide. Aucun avocat n'assistait l'inculpé et je compris qu'il désirait remettre l'affaire. Je ne m'étais pas trompé ; le juge se tournait vers moi :

— Le ministère public demande une remise, n'est-ce pas ?

---

(5) Transcrit du français.

Embarrassé, mon adjoint me lança un coup d'œil, mais déjà je répondais :

— Au contraire, le ministère public n'accepte pas de remise.

Le juge cacha son dépit et marmotta tout bas :

— Tant pis, nous l'examinerons ! Introduis les témoins.

Mais le juge s'aperçut qu'il s'agissait d'une opposition à un jugement par défaut. Or cette opposition ne peut être faite que dans le délai de trois jours. Le juge lut les dates et cria rapidement à l'inculpé avec un soupir de satisfaction :

— Rejetée pour vice de forme, monsieur l'inculpé, l'opposition n'a pas été formulée à temps.

Le malheureux indigent ne comprit pas le sens de ces paroles.

— Que dois-je faire, monsieur le juge ? demanda-t-il.

— L'ancien jugement qui t'a condamné à la prison est exécutoire contre toi. Garde, arrête-le !

— La prison. Sans la mériter, monsieur le juge. Je suis victime. Aucun juge ne m'a écouté, aucun fonctionnaire ne m'a posé de questions, jusqu'à maintenant.

— Tai-toi ! Ton opposition n'a pas été formulée à temps.

— Et quand bien même ?

— La loi ne te donne que trois jours.

— Mais, monsieur le juge, je suis un pauvre homme, je ne sais ni lire ni écrire. Qui me fera connaître la loi et me lira les délais.

— Tu m'as déjà importuné, ce me semble, plus longtemps qu'il ne faut. Tu n'ignores pas, espèce d'animal, que tu es censé connaître la loi. Garde, arrête-le !

L'homme fut conduit au banc des détenus, jetant des regards à droite et à gauche, examinant ses voisins pour voir s'il était vraiment seul à ne pas comprendre.

Et moi aussi, je considérais un instant l'aspect minable de cette créature qui était censée connaître le code Napoléon.

L'audience était terminée : le juge se leva d'un bond, rentra dans la salle des délibérations, et enleva rapidement son écharpe. Il n'y avait plus que sept minutes avant l'arrivée du train de retour, mais le juge était habitué à partir au tout dernier moment et, même en se pressant, il ne perdait pas son calme intérieur ni son sang-froid.

Il s'empara de son cache-poussière, qu'il mit sur son bras, nous salua et partit pour la gare presque en courant.

Le greffier apparut soudain, portant des dossiers et suivi d'un garde qui traînait un prisonnier :

— Le juge est parti ? interrogea-t-il. Nous avons à lui soumettre une opposition à un ordre d'incarcération.

— Cours le rejoindre à la gare avant qu'il ne prenne le train, lui répondis-je.

Le greffier s'adressa au garde :

— Emmène le prisonnier à la gare.

Tous prirent le pas gymnastique : le greffier, l'agent et le prisonnier, tenu à la chaîne comme un chien en laisse. Tout ce monde se précipitait à la poursuite du juge pressé : c'était un spectacle auquel la ville était habituée lorsqu'il siégeait, car les dernières oppositions ainsi que le renouvellement des ordres d'incarcération, tout cela était examiné et signé, au buffet (6) de la gare, deux minutes avant le départ du train. Au moment où celui-ci démarrait, le juge, un pied sur le quai et l'autre sur les marches de la dernière voiture, disait encore :

— Opposition rejetée. L'inculpé restera en prison.

Et le greffier écrivait le dispositif de ce jugement sur le marbre d'une table du buffet, pendant que le juge recevait des mains de Chaban, qui courait derrière le train en marche, les paniers d'œufs, de beurre et de viande, et celui-ci hurlait le plus haut possible :

— La viande, mon Bey, est un morceau de plate côte, tout près des rognons.

Après l'audience, je remontai à mon bureau, avec mon adjoint, dont la pauvre mine attestait la déception. Il s'était imaginé que pour chaque affaire le ministère public devait exposer son opinion sur l'inculpation, et dans ce but, il préparait de longs réquisitoires, rédigés de sa claire et belle écriture, sur du papier ministre (7) rayé. Or il rapportait de l'audience son dossier tel qu'il l'avait en entrant. Les jugements se suivaient simples et brefs, à la vitesse d'un train. Justice était rendue en un clin d'œil, à l'allure d'un cheval de course, sans qu'on ait besoin de recourir à des analyses et à des commentaires sans se référer à des précédents, en somme en négligeant

(6) Transcrit du français.

(7) Transcription, dans le texte, de l'anglais « foolscap ».

tout cet appareil pour lequel il avait passé des nuits à noircir des feuillets.

Je restai un instant seul dans mon bureau, puis le chef de la section criminelle m'apporta le courrier du parquet et se prépara à décacheter les enveloppes devant moi, comme il le faisait chaque matin. Nous avions à peine ouvert deux ou trois plis, que nous entendîmes du vacarme à l'extérieur et le son d'une voix bruyante que je reconnus pour celle du cheikh Asfour. L'homme que j'avais envoyé aux nouvelles revint me dire ceci : le merkez avait fait procéder aujourd'hui à son arrestation, après avoir dressé contre lui un procès-verbal de vagabondage. J'en conclus que le mamour croyait toujours que le cheikh avait enlevé la jeune fille : ainsi le mamour était encore furieux contre le cheikh et utilisait toutes les ressources de l'administration pour mettre la main sur lui. C'était une idée lumineuse que cette prévention de vagabondage ; elle ne pouvait avoir germé que dans la cervelle courroucée du mamour. En réalité, le cheikh était bien un vagabond, ni plus ni moins ; sur ce chapitre, il était une proie facile, grâce aux textes législatifs qui étaient à notre disposition. Le comble, c'est que le merkez avait fermé les yeux pendant des années et ne s'inquiétait qu'aujourd'hui de la profession du cheikh Asfour. Ce moyen ne me plaisait pas beaucoup et ne satisfaisait pas ma conscience juridique. Les articles de loi ne doivent pas être entre nos mains des armes avec lesquelles nous pouvons frapper qui nous voulons, au moment choisi par nous. L'arrestation du cheikh Asfour, en ce jour, avait été opérée, sans aucun doute possible, dans un esprit de vengeance. Lorsque le mamour avait vu que cet homme ne pouvait être inculpé du rapt de la jeune fille, il avait envisagé une procédure par laquelle il était sûr de l'atteindre. C'est un moyen administratif qu'il sied bien aux magistrats d'éviter et pour ma part, j'étais décidé à mettre cet homme en liberté.

Mais avant d'examiner son cas, je voulais achever la répartition du courrier (8) qui était devant moi. Abd el Maksoud Efendi m'avait apporté une volumineuse enveloppe jaune qui contenait, j'en étais certain, les affaires criminelles. Le procureur nous les envoyait pour étude et

(8) Dans le texte, transcription de l'italien « posta ».

préparation du réquisitoire devant la cour d'assises, siégeant ce mois-ci dans le chef-lieu de la moudirieh dont nous dépendions. D'un simple coup d'œil, je voyais que ces dossiers formaient plusieurs centaines de pages. Avais-je maintenant l'esprit assez serein pour m'occuper de tout ceci ? Il n'y a rien, dans mon métier, qui me répugne autant que les réquisitoires des causes criminelles. Mon pauvre cerveau retient difficilement tous les détails dont se compose un crime, pour les exposer ensuite, avec ordre, calme et logique, devant trois conseillers sévères, devant des avocats aux aguets, devant une assistance, qui interprète et juge l'habileté des réquisitoires et des plaidoiries, non d'après le fond de la question, mais suivant la qualité des mouvements et des gestes, le vacarme des voix dans la salle, et le fracas des mains qui s'abattent sur les bancs. Ma nature ne me rend apte qu'à observer secrètement les gens qui évoluent sur le théâtre de la vie, mais je suis mal à l'aise lorsque je m'offre en spectacle, comme un acteur que des projecteurs jettent en pleine lumière. Ces situations aveuglent ma vision, obscurcissent mon intelligence, me font perdre la sérénité qui est nécessaire pour scruter le fond des choses.

Pour cette raison, je n'hésitai pas et donnai l'ordre de transmettre ces affaires à mon adjoint. Il est encore à l'âge auquel un homme est ébloui et séduit par ces attitudes et ces démonstrations ; peut-être même a-t-il pour ce travail des dispositions telles qu''il me faut le diriger de ce côté. Par-dessus le marché, je lui fournirai l'occasion de séjourner pendant quelque temps dans le chef-lieu de la moudirieh : il trouvera dans ses lieux de plaisir et dans ses cafés une compensation qui le changera avantageusement de son isolement et de son existence étriquée dans cette campagne silencieuse. Ces arguments me plurent et je les trouvai suffisants pour me persuader qu'il fallait décharger mes épaules de ce lourd fardeau des affaires criminelles.

Abd el Maksoud Efendi me tendit ensuite une autre enveloppe, toute petite, sur laquelle je lus, à l'encre rouge, le mot « confidentiel » :

« C'est une observation du procureur général », me dis-je, et je m'empressai de la décacheter. C'était une lettre anonyme adressée au procureur général du Caire, qui me la transmettait à toutes fins utiles. Je la déplai pour

la lire avec soin, mais je fus plongé dans une grande stupéfaction avant même d'arriver au bout, et je restai quelque temps à réfléchir. Puis je la repris et lus plus lentement les lignes que voici :

A Son Excellence le Procureur général au Caire, Que Dieu le garde !

Nous vous informons que l'épouse de Kamar el daoula Elouan, le blessé en traitement à l'hôpital (9) *de l'Etat, est morte étranglée il y a deux ans ; le coiffeur du service de la santé publique a caché la chose moyennant un pot-de-vin et l'inhumation a eu lieu sans avertir les autorités. Vous apprendrez de son mari Elouan et de sa sœur, la jeune fille Rim, le nom de celui qui l'a étranglée. Les causes de ce crime sont connues et elles n'échapperont pas à votre perspicacité si vous vous donnez la peine de diriger l'enquête en personne. Vous découvrirez d'importants secrets, vous pourrez punir les criminels et vous mettrez la justice dans sa véritable voie. Dieu le Très-Haut dit dans Son Livre vénéré : « Si vous avez à prononcer un jugement, faites-le avec équité. » Le Tout-Puissant dit la vérité.*

Un bienfaiteur.

(A suivre)

TEWFIK EL HAKIM.

Traduit de l'arabe par
Gaston Wiet et Zaky M. Hassan.

(Copyright by Tewfik el Hakim 1938)

(9) Dans le texte, transcription de l'italien « ospitale ».

DEGAS

La gloire, qui est venue bien tard couronner l'œuvre d'Edgard Degas a créé autour de sa personnalité, en l'entourant de ses rayons, une légende pittoresque. Comme par un dernier coup du sort, acharné à lui disputer cette grandeur à laquelle il avait cependant tant de droits, on n'a voulu connaître de l'homme que le vieillard vivant dans une solitude farouche, au fond de son atelier, parmi des pastels et des statuettes qu'il reprenait sans cesse sans consentir à les montrer, exhalant en mots amers, colportés et enrichis, les tristesses que lui procuraient la cécité embrumant peu à peu son regard, la disparition de ses amis, la mauvaise peinture. Les ragots des modèles, le besoin pour beaucoup de paraître informé, ce goût de caricaturer les hommes illustres ont peu à peu modelé cette physionomie mi tragique, mi comique d'un Degas s'en allant dans la nuit descendue, sous un vieux macfarlane et un chapeau informe, la canne en avant, à l'aventure, comme une sorte de roi Lear ou d'Homère de la peinture.

Si, effectivement, au soir de sa longue et laborieuse carrière, le grand peintre, affaibli physiquement et moralement, put donner cette impression de misanthropie incurable, d'absolu dédain de la société et de lui-même, il avait été tout différent dans sa jeunesse et même jusqu'aux approches de la soixantaine. Mieux que tant de propos, consignés par ceux qui se targuent d'avoir été ses amis et qui, en réalité, ne font que broder sur quelques anecdotes ressassées avec de bien divertissantes varian-

tes, la *Correspondance* de Degas, si tardivement publiée par M. Marcel Guérin, voici quelques années, nous présente une image fort différente de l'artiste, et surtout de l'homme. Quelque paradoxale que puisse sembler au premier moment cette assertion, il faut rétablir la vérité: ce maître fut une des figures les plus parisiennes de son époque.

★

Il n'est pas besoin, au reste, de réfléchir très longtemps pour se rendre compte qu'il ne pouvait en être autrement. Par ses origines tout d'abord, Degas appartenait à la fois à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie de finance qui, au temps de sa naissance, aux premières années du règne de Louis-Philippe, tenait par son intégrité et son cercle d'affaires le haut du pavé. Plusieurs de ses proches parentes étaient mariées à des ducs italiens et à Paris même, les relations de la famille se trouvaient toutes dans un cercle de gens vivant simplement mais largement. Aussi quand, malgré les rêves paternels, Degas se détourna des études de droit, pour se consacrer à la peinture, ne rencontra-t-il pas l'opposition qu'il eut connue dans un milieu moins fortuné. La plus grande répugnance qu'il put trouver au foyer vint peut-être uniquement du préjugé attaché à la profession artistique.

Crainte d'ailleurs bien inutile. Les années d'apprentissage du jeune homme s'écoulent loin de la bohème. L'école des Beaux Arts ne le reçoit pas. C'est dans les ateliers portant l'empreinte de Monsieur Ingres qu'il s'initie à l'éminente dignité de la peinture. Il peut faire à ses frais et à sa guise un long voyage en Italie où les relations familiales le maintiennent dans son cadre naturel. S'il se lie avec de jeunes artistes de la Villa Médicis, c'est de préférence avec ceux qui partagent ses goûts et ses façons d'être, Delaunay, Tourny, Bonnat. Quand il rentre à Paris, s'il fréquente, comme Monet qui est de même condition, les nouveaux venus de la peinture au café Guerbois, il fait parmi eux de façon involontaire figure de « Monsieur ». Pour retrouver la nuance, il suffit de comparer par exemple les portraits de Courbet datant de cette époque avec ceux que Degas exécutait de

lui-même, entre autres Le *Degas saluant* de la Collection de Mlle Jeanne Fèvre : le costume, le chapeau de forme et les gants tenus à la main nous montrent le jeune artiste fidèle aux traditions de sa caste et au dandysme de son âge.

Les sujets qui, d'ailleurs, lui deviennent familiers devant le chevalet, dès qu'il délaisse la grande peinture d'histoire, auraient dû depuis longtemps ruiner la légende de sauvagerie qui s'attache à son renom. Dès avant 1870, ses thèmes préférés sont les courses et le théâtre, traités non pas « de chic » mais avec tous les détails que comporte l'étude approfondie de nos milieux. D'innombrables — et merveilleux — dessins témoignent d'une observation rigoureuse du cheval de sang, du jockey et de ses façons de monter ces jolies bêtes nerveuses, aux robes de velours nuancées. Le décor aux paysages clairs et frais où posent les blanches tribunes du pesage, les gazons où viennent se ranger les souples victorias conduites par les amis du peintre traitées par lui révèlent « le sportsman » pour qui le turf est sans secrets. On reconnaît bientôt que l'artiste, pendant tant d'années attaché à ce canevas, partagea la passion ardente de la jeunesse dorée contemporaine à l'endroit de ce divertissement.

Divertissement qui nous révèle nettement que Degas ne vivait pas à l'écart, comme le prétend la tradition. Mais il en est un autre pour lequel il eût encore une plus vive inclination et auquel dans l'immortalité est associé son nom : la Danse.

Il était né, en effet, avec l'amour passionné du théâtre, disons mieux : des spectacles. Ce sentiment, il l'éprouvait un peu à la manière de Stendhal, goûtant à la fois le chant, la salle, les lumières, le ballet et tout cet envers du décor où s'évertue un petit monde si savoureusement pittoresque. Lui qui cependant avait l'horreur de donner à ses impressions une force exagérée, il ne pouvait se tenir de faire dans une lettre à son ami Rouart, au cours de son voyage à la Louisiane cette confidence : « Le manque d'opéra est une souffrance véritable. »

La correspondance de Degas nous édifie pleinement à cet égard et elle recrée à merveille l'atmosphère de cette société parisienne qui trouve sa description entre *Les petites Cardinal* d'Halévy et *La Danseuse étoile* du peintre. Une lettre de celui-ci nous prouve qu'il endossait au moins

une fois par semaine l'habit pour prendre place aux fauteuils et jouir pendant les entr'actes du « droit d'entrée sur le théâtre », c'est-à-dire dans les coulisses. Il était en effet abonné du Lundi et ce privilège constituait tout particulièrement à cette époque un brevet de mondanité.

Au foyer de la danse, entre deux actes d'une œuvre du répertoire, — rappelons-nous son *Ballet de Robert le Diable* et celui de *l'Africaine* — où l'avaient enchanté les grands airs de la *Salammbô* ou du *Sigurd* de son ami Reyer, les bras divins de Rosa Caron ou les grâces irisées du ballet, il retrouvait ses compagnons habituels. Il y avait là des musiciens de l'orchestre comme Dihau ou Richaud, des chanteurs comme Faure qui lui achetait des toiles ou Reszké, des compositeurs comme Chabrier ou Reyer, des peintres, des gens de lettres comme Hacht, le vicomte Lepic, Halhvy, Meilhac, Bonnet, Forain, Gervex. Tandis que les machinistes plantaient les nouveaux décors et bousculaient amicalement les flâneurs, entre deux portants on échangeait des propos animés, spirituels sur « la maison » l'art, le monde auxquels venaient familièrement se mêler petits rats et grands sujets.

Degas qui, d'ailleurs, était souvent admis aux cours de la danse, aux examens même, ou aux grandes répétitions, connaissait tout le corps de ballet qui posait volontiers pour lui et lui faisait ses confidences. Il se montrait bon enfant et savait bien des histoires qu'il racontait ensuite à Ludovic Halévy, toujours prêt à les faire entrer dans ses romans. Lui, le fameux égoïste de la légende, l'impénitent misogyne. il s'occupait activement de l'avancement des ballerines. Il écrivait des lettres pour appuyer le renouvellement de leurs engagements. Bien mieux, dans un billet à Bartholomé, où il le remercie d'un potiron que celui-ci lui avait envoyé, il écrit : « Nous le mangerons dimanche au souper, mon cher ami, moi et quelques personnes tenant à l'Opéra et qui savent manger. » Enfin, il aimait tellement le milieu que passant outre à son mépris des honneurs officiels, il adressait une épître de compliments à Bertrand, le directeur, pour le féliciter d'avoir reçu la Légion d'Honneur ! « Vous avez été, Monsieur Gailhard et vous, si gracieux pour moi, vous m'avez si particulièrement favorisé, que je me sens un peu attaché à votre fortune, et que je deviens comme on dit de la maison. J'y ai donc vu, dans cette maison,

dépenser tant d'intelligence et d'activité, à travers toutes les difficultés imaginables, qu'en vous souhaitant une bonne année, bénéfices et santé compris, je fais tout juste mon devoir. Le titre de chevalier vous ira également fort bien... »

★

Que nous voici loin de l'image stéréotypée qu'on a voulu imposer à la postérité ! Cet artiste à qui le sang créole et italien mêlé au sang de France avait donné une nature ardente ne pouvait pas bouder le monde, les beaux spectacles, les sentiments de la plus noble humanité. Il aimait la musique passionnément, Cimarosa, Gluck et Wagner, parfois même une romance de café concert chantée par Thérésa et ce goût ne peut-être le fait d'un cœur sec. Quelques lignes mélancoliques et charmantes qu'il écrivait à Bartholomé en disent bien long à cet égard et me semble la meilleure conclusion à ce portrait retouché de Degas : « Nihil humanum doit être insupportable à supporter. Je parle d'autrefois car à part le cœur, il me semble que tout vieillit en moi proportionnellement. Et même ce cœur a de l'artificiel. Les danseuses l'ont cousu dans un sac de satin rose, de satin rose un peu fané comme leurs chaussons de danse. »

GEORGES GRAPPE.

L'AIR DU MOIS

FEVRIER

Image d'un jour

— Et le dessert, nous irons le cueillir nous-même dans le verger.

Notre hôte, chez lequel nous passions quelques jours, saisissant sa canne en bambou se dirigea vers la porte du jardin.

Tournant le dos à la petite maison rose nous prîmes la route qui longe le canal. Sous le siel limpide, la campagne étalait avec sérénité son tapis aux grands carrés verts et noirs. Les champs de jeunes blés drus et vivaces s'alternaient avec de larges bandes de terrains fraîchement labourés qui verront bientôt les neiges du coton fleurir.

A notre gauche le village brun aux huttes en terre toute craquelée se consolait avec ses trois pigeonniers tenaant très haut leurs cônes blancs, de l'affaissement sénile de ses murs.

A droite, sur l'autre rive du canal, le verger étendait à deux mètres au dessus du sol sa mer onduleuse de verdure.

Une jeune fellahine vêtue de rouge considérait notre groupe avec curiosité, une lueur de moquerie dans les yeux. Elle nous jugeait sans doute ridicules, ce en quoi elle avait peut-être raison...

Avant d'entrer dans le verger nous franchîmes d'abord un étroit fossé rempli de poussière, puis sautâmes à pieds joints sur une digue de paniers en osier vides, pour nous trouver enfin dans une basse et compacte forêt de mandariniers et d'orangers. Les feuilles des arbres disparaissaient sous la profusion des fruits. L'ordonnance parfaite des branches d'orangers, supportant chacune son collier de lampions dorés, ressortait davantage auprès du désordre illogique des mandariniers.

C'était à qui mangerait le plus de mandarines et d'oranges. Le jus jaune dégoulinait le long de nos doigts déchirant avec impatience l'écorce odorante.

Repus, nous allions quitter ce verger enchanté lorsque nous découvrimes des oranges sanguines. D'un rouge bordeaux, elles nous semblèrent un fruit nouveau, très attrayant, un peu terrible, auprès duquel les oranges blondes — ces sœurs pauvres — perdaient de leur saveur.

Et devant notre appétit renouvelé et notre enthousiasme débordant, je songeai que dans la vie aussi il faudrait pouvoir se réserver pour ce qui est meilleur, pour ces êtres ou ces choses plus rares, que le hasard ne manque pas de placer un jour ou l'autre sur notre chemin.

★

Rêve d'une Nuit.

— Dormez, chers criminels, la vie pardonne tout. Son esprit, hapé par le délire aveugle du sommeil, venait de sombrer dans les régions où l'absurde se déroule à la manière du logique, sur un rythme au ralenti.

L'enfant marchait, perdu dans le silence de la ville déserte. Les volets noirs des maisons étaient baissés et donnaient aux fenêtres l'apparence de trous béants. Derrière ces murs ne cherchez point d'êtres vivants, de foyers ; vous n'y trouveriez que du vide — un vide obscur sans lampes et sans rires...

— Il me faut absolument, songeait l'enfant, découvrir un magasin, car je dois acheter un sifflet pareil à ces sifflets qu'emploient les gardiens de nuit lorsque les voleurs sautent des échelles.

Autour de l'enfant tout était gris, les pavés, les mai-

sons et le ciel, tellement gris que sans la casquette rouge qui le coiffait il aurait été un pauvre enfant invisible, une ombre sans contours résorbée par l'ombre de la ville.

L'enfant continuait à chercher son magasin de sifflets, lorsque au coin d'une rue il se trouva devant un personnage terrifiant. Le cœur de l'enfant eut la chair de poule. Un homme immense, un prêtre avec une barbe et un tube noir sur la tête lui barrait la route.

— Venez à moi petits garçons, murmurait l'homme, je suis le prêtre fou !

Alors l'enfant voulu s'enfuir, rebrousser chemin et courir, courir, mais ses semelles collées au trottoir l'immobilisaient. De toutes ses forces il essaya de détacher ses pieds rivés au sol. Ses efforts demeurèrent vains.

Le prêtre s'approcha de lui.

— Voici ton sifflet mon petit, lui dit-il en éclatant d'un rire affreux.

Mêlés l'un à l'autre l'enfant et le prêtre disparurent dans un grand tourbillon d'épouvante.

— Dormez, chers criminels, la vie pardonne tout.

MARIE CAVADIA.

NOTES ET CRITIQUES

JEANNE ARCACHE

Le troisième livre que Mlle Jeanne Arcache vient de publier constitue une étape dans une carrière qui dès son aurore s'annonce riche, non seulement de promesses mais déjà de réalisations. C'est pour la *Revue du Caire* et l'Association des Ecrivains d'Egypte de langue française un titre de légitime fierté.

Cette toute jeune femme est un écrivain-né, un écrivain d'une sensibilité frémissante et à la fois lucide. Son premier livre, *l'Egypte dans mon miroir* (1), fut une soudaine et charmante réussite. Trop d'écrivains ont essayé de parler de l'Egypte et l'ont fait avec trop de science ou pas assez de vérité. Est-ce que l'Egypte serait une difficile inspiratrice pour les poètes et les artistes ? Peu de pages m'ont satisfait et très peu de pages m'ont ému parmi les milliers qui lui ont été consacrées. Trop souvent on découvre une disproposition irritante entre la réalité extérieure et sa transposition écrite. On dirait qu'écrivains et artistes se sont interdits d'être simples devant une nature essentiellement simple et linéaire et dont seuls les jeux de lumière constituent la vérité, et parfois, la grandeur.

L'*Egypte dans mon miroir* n'est peut-être que l'amusements distingué d'un jeune esprit qui a observé avec vivacité les paysages au milieu desquels il s'est formé. Mais cette observation exacte, ces coups de pinceau d'une vérité parfaite n'excluent ni le sentiment de la poésie, ni le goût du rêve. N'y cherchons pas du lyrisme. Une enfant spirituelle, intelligente, avisée, qui a des yeux qui

(1) Ed. des Cahiers libres.

savent regarder, a tout juste ajouté ce qu'il faut d'émotion à une « suite » d'aquarelles « vues » ou « imaginées ».

Livre charmant où se révélaient un sentiment frais de la nature, une observation poussée et une gentille malice. Et puis on découvrait là une adorable simplicité et une langue ferme et nuancée. Quel plaisir que ces annotations à la fois familières et incisives, cette précoce maturité et ce mélange savoureux de poésie et d'ironie ! Lisez cette page :

Tout à l'heure, la lune va surgir derrière l'araucaria des voisins. Dans le jardin s'immobilisent sur la corde, retenues par des épingles de bois, de blanches silhouettes de pendus. La brise légère s'est amusée à les gonfler d'une invisible présence. Qu'il était rebondi ce petit pantalon, et quelle matrone romaine revêtait cette ample chemise de nuit ? Mais le crépuscule est tombé comme un drap humide et l'esprit malin qui animait les pendus est mort.

Dégonflés, secs, rigides, un peu ridés d'avoir tant ri, tant claqué au vent, les grands draps brodés et honnêtes sont des murs impénétrables, de hautes façades de vertu. A la lessive ils ont dégonflé leur conscience en eau grise et la terre seule a bu leur secret. Le vent bavard et maraudeur n'en saura rien. Eventrés, secoués par quatre bras puissants, puis, suprême supplice, repassés d'un lourd fer brûlant, soumis à toutes les questions, à tous les rites ménagers, les draps ne diront rien.

La nuit venue au chant des cravauds est déjà haute. Vénus brille au-dessus des cocotiers. Vite, vite des mains dépinglent les pendus.

Les draps blancs de soleil ne doivent jamais voir la lune.

Dans ce livre de début, elle avait bien marqué son intention de peindre uniquement comme elle les «voyait» et les « sentait » des tableaux et des scènes de tous les jours. Cela est plus original et plus rare qu'on ne pense, et c'est la preuve d'un esprit avisé. J'aime cette sérieuse volonté de se limiter et de ne pas prétendre connaître toute la vie avant même d'avoir vécu. Partagée entre le sentiment de la poésie et le sens d'une ironie douce, on comprend qu'au seuil de la vie, de la vie et de ses mille rumeurs, Mlle Jeanne Arcache organise sa défense. Excellent apprentissage que ce coup de sonde à la surface des choses.

Dans un second livre, *La Chambre Haute*, (1) elle nous donnait un nouvel aspect de son talent et de sa sensibilité. Ce n'est plus maintenant le visage extérieur du monde qui l'occupe ; elle se penche sur ses souvenirs

(1) Editions Corréa.

de lycéenne et s'efforce avec une application qui n'est pas sans préciosité et, parfois, sans afféterie, de recueillir l'écho confus de sa vie intérieure, et de noter l'élan virginal de ses refoulements. Cette adolescente ignore encore le monde. Ses joies, ses pensées, ses mélancolies, ses rêves participent du domaine de l'imagination illusionnée. Ses yeux sont des magiciens, et son cœur enivré de solitude recherche, avec une puérité logique et littéraire, le fin du fin. Elle s'enchante à se faire souffrir pour des riens, mais ces riens c'est un paysage, une parole, une voix, une fleur, la brise, un jardin, la jeune lumière du matin, l'or des soirs, la musique des cloches, c'est-à-dire de délicieux motifs à des arabesques sentimentales.

Elle a des notations délicates et des trouvailles charmantes :

Jamais les cloches toujours penchées, jamais les cloces haut pendues dans le ciel, n'auront au fond de leur calice, un peu de soleil.

Les cloches qui sonnent les réveils clairs, l'Avant, puis la nuit qui est une aube, jamais ces cloches-là ne connaîtront au fond de leur ombre, un peu de lumière...

Les cloches glacées, toutes cerclées d'ondes rayonnantes, sont en branle ce matin, et voici qu'elles ont fait de ce matin tiède et clair une grande joie offerte à tous.

J'écoute les grandes fleurs de bronze, les calices bourdonnants verser leur miel, ces notes précipitées et joyeuses comme un essaim d'abeilles ivres !... Elles seules savent chanter après l'attente douloureuse la joie parfaite.

Et pourtant, jamais les cloches toujours penchées, jamais les cloches haut pendues dans le ciel, n'auront au fond de leur calice, un peu de soleil !..

Tout cela est bien gracieux et bien joli, presque trop joli et trop gracieux, et aussi trop habile. Et cela se passe comme dans un songe. On dirait — tant les mots sont musicaux et les phrases ouatées — le rêve d'un rêve, le murmure d'un soliloque.

Après ce double début, l'auteur nous devait d'étendre le champ de ses observations et de s'attaquer à un véritable sujet. Elle ne pouvait plus, sous peine de redites et de poncifs, s'attarder dans les jeux mêmes sincères d'une littérature dont le risque est de sombrer dans un gongorisme qui, pour être d'une note toute personnelle, n'en serait pas moins devenu insupportable. Trop fine pour ne pas comprendre le danger d'insister dans un genre dont elle avait vite épuisé les ressources, voici qu'elle nous donne aujourd'hui un livre d'histoire.

Il y a loin de l'*Egypte dans mon miroir* et *La Chambre Haute* à *l'Emir à la Croix* (1). Les deux premiers li-

(1) Plon.

vres sont d'un subjectivisme qui ramène tout à soi. Le troisième vise à l'objectivité, mais j'y vois surtout comme une tentative d'échapper à l'envoutement d'un cœur et d'un esprit par le spectacle des choses, la réaction d'une âme que sa propre sensibilité inquiète. J'y vois un exercice d'assouplissement, encore un jeu de littérature, mais un jeu plus riche de substance intellectuelle.

Elle a été attirée par l'histoire d'un pays qui fut le lointain berceau de ses origines familiales. Elle s'est penchée sur de minces documents, elle a secoué la poussière d'archives peu compulsées, et de tout ce fatras ayant retenu l'essentiel — et c'est peu de choses — elle a évoqué l'histoire du Liban de la fin du seizième au premier tiers du dix-septième siècle, alors que Fakhredine II Ma'an, prince des Druses et premier artisan de l'unité libanaise, était en lutte continue, parfois en guerre déclarée, avec l'implacable Suzerain de Constantinople.

Sur cette période héroique et obscure, elle a projeté une clarté nuancée. Elle a écrit une histoire vivante et ressuscité des ombres éteintes. Avec une imagination fastueuse et une intuition sûre, elle a découvert les « dessous » politiques, les vastes desseins informulés de l'homme qui, le premier au Liban, fit du patriotisme le devoir capital. A ce sentiment nouveau, à ce désir profond de régner sur un Liban indépendant, il a voulu associer d'abord les clans rivaux de l'intérieur et ensuite l'Occident chrétien. La politique est à la base de la guerre, mais l'intrigue est à la base de la politique. Fakhredine II fut admirable dans la guerre comme dans la politique. Tout le livre de Jeanne Arcache tend à nous le démontrer, et elle réussit à nous intéresser, en nous charmant, aux aventures multiples d'un simili-règne, aventures sanglantes et cruelles, fabuleuses et émouvantes, aventures belles comme un conte rude où la vérité a sa part, l'imagination la sienne et qu'un souffle de poésie orientale enveloppe de son parfum et de sa musique.

C'est à la fois ce qui fait la force et la faiblesse du livre. Le récit est d'une adresse qui déconcerte et il est riche en couleurs, mais aussi tout cela est soumis à une volonté de transposer arbitrairement sur le mode littéraire, j'allais dire romanesque, une histoire sur laquelle depuis longtemps planent le silence et l'oubli.

Sa puissance d'évocation est étonnante. Sur la Florence des Médicis, sur le Bosphore où baigne le palais du Prince des Croyants, sur le Liban ardent et sauvage, elle a écrit des pages colorées, des raccourcis nerveux et des visions qu'on n'oublie plus. Mais la lecture finie et le livre fermé, on se demande si peut-être elle n'a pas sacrifié au charme évident et facile du récit la vérité complexe des êtres. Je crains bien qu'elle n'ait vu, par un souci louable mais dangereux de rapidité, la vie plus par le dehors que par le dedans.

Ces critiques n'enlèvent rien à la valeur d'un livre qui ajoutera aux premières promesses d'un jeune talent

des promesses plus significatives. Jeanne Arcache ne doit pas délaisser le sillon qu'elle a commencé de creuser avec tant de bonheur. Qu'elle le fouille plus profondément et qu'elle s'applique à reconnaître les sources égyptiennes de son inspiration. Sa voie est là. La vie, il faut la prendre corps à corps et, d'une volonté ferme et courageuse, surprendre ses lourds secrets, car la littérature n'est qu'un mot, le style un don, l'imagination une richesse que seule peut féconder la vie et ses combats, la vie et ses noblesses, la vie et ses misères.

GEORGES DUMANI.

★

« LE SECRET DE L'AVENTURE VENITIENNE »

par Antoine Adam

(Perrin)

La tragique aventure de George Sand et de Musset n'a pas fini encore de captiver les poètes, les critiques, les érudits. La vie des Amants de Venise nous est restée plus présente que leurs œuvres. Après Charles Maurras, Wladimir Karénine, Maurice Roya, voici que se penche à son tour sur le cas George Sand, la perspicacité psychanalytique de M. Antoine Adam.

J'ai dit : « le cas » ; j'ai parlé de psychanalyse. C'est qu'en effet M. Adam soumet ses deux héros (il l'a fait aussi pour Verlaine) à une véritable étude clinique. Il a diagnostiqué leurs maladies et leurs tares avec la lucidité tout à la fois compatissante et impitoyable que donne la science.

L'entreprise n'est point nouvelle. On a déjà recherché les causes pathologiques qui peuvent expliquer le caractère, les actes et dans une certaine mesure l'œuvre elle-même de George Sand et de Musset. Mlle Vincent dans son ouvrage sur *George Sand et l'Amour* avait depuis longtemps abordé la question avec franchise. Mais elle n'a point cherché à résoudre spécialement le problème que pose l'aventure vénitienne et elle laisse à peu près complètement dans l'ombre le visage de Musset. C'est George Sand seule qui l'intéresse.

M. Adam se place à un point de vue différent. Il fait comparaître devant lui les deux protagonistes du

---

(1) Antoine Adam : « Le Secret de l'Aventure Vénitienne », Perrin.

drame, les deux victimes, dirait-on plus justement. Depuis le dîner de la *Revue des Deux Mondes* où ils firent connaissance, jusqu'à la suprême rupture, il les confesse, les confronte, traque la vérité jusqu'aux plus intimes de leurs pauvres âmes névrosées.

Il apporte ainsi à l'histoire littéraire une précieuse contribution, réctifiant, souvent avec bonheur, l'interprétation de ses devanciers. L'exégèse qu'il nous fournit de certains passages d'*Elle et Lui*, de *Lui et Elle*, de la *Confession d'un Enfant du Siècle* ou de *l'Histoire de ma vie* est d'une logique parfaite. On se sent avancer à chaque pas dans la voie de la vérité.

L'ouvrage d'ailleurs se lit avec agrément. Sa clarté, son style élégant et sobre, sans nulle trace de jargon scientifique le rendent accessible à tous.. Ceux-là mêmes qui ne s'intéressent point directement aux questions d'histoire littéraire pourront y trouver un plaisir analogue à celui que donne la lecture d'un roman policier. L'auteur n'a point seulement les qualités d'un bon médecin : il agit aussi en juge d''instruction qui veut dépister le coupable. Lorsqu'il prend George Sand en flagrant délit de mensonge ou de contradiction il triomphe et jouit d'avoir démasqué une imposture, comme si la coupable lui en avait elle-même fait l'aveu.

Et c'est ici qu'apparaît la faiblesse de ce livre cependant si probe. Il y a certes dans cette passion pour la recherche du vrai quelque chose de grand. Mais elle ne révèle à l'auteur qu'un seul aspect de la vérité et comme toute passion elle fait de lui un partisan. On retire de la lecture de cet ouvrage la conviction que George Sand perverse et dissimulée a été le mauvais génie de Musset. Pourtant l'auteur reconnait les tares morbides de Musset, mais il n'apporte aucune indulgence à tracer le portrait de George Sand. Il ne voit en elle que trahison, cruauté plus ou moins consciente, cabotinage. Il admet sa sincérité intermittente, mais c'est pour la dépouiller de tout lyrisme. Et l'on éprouve quelque malaise devant cet acharnement à démontrer que les deux amants ont souffert non par leur imagination exaltée, inspiratrice de poésie, mais par leur corps de malades. De la belle passion romantique qui inspira les pages brûlantes des *Lettres*, les vers si purs du *Souvenir*, il ne reste plus rien : les sens dominent ; l'âme est annihilée.

Est-ce bien là la vérité ? Ces deux être qui furent nobles puisqu'ils ont puisé l'un et l'autre aux sources les plus profondes de la poésie n'ont pas été torturés seulement par leur chair douloureuse. Leur pensée a dominé les misères d'une passion inassouvie.

Enfin, depuis un siècle tant d'êtres ont rêvé autour de ce qui ne fut peut-être qu'une lamentable aventure, qu'ils l'ont enrichie de leur propre songe !

Dans cette Venise de fièvre et de mystère, chère à tant de cœurs romantiques le vrai Musset, la vraie George Sand s'effacent et deviennent des symboles. Ils

sont les Amants Romantiques dont le cœur démesuré trouvait la terre trop petite et qui ont sondé jusqu'en leurs profondeurs poignantes les abîmes de l'amour et de la mort.

DORRYA FIKRY.

★

« LE SERMENT DU PROPHETE »

par Jeanne Aubert

(Ed. Paul Geuthner)

Je n'ai jamais lu rien de plus ahurissant que cet opuscule. Je l'ai fait par devoir professionnel. En dehors de l'auteur et de ceux qui, comme moi-même, en auront l'obligation, je ne crois pas qu'un être curieux en lise plus de dix lignes. Ce factum m'a rappelé un jeu de notre enfance : « mouche à miel de Narbonne d'enfant de troupeau de moutons... ».

Beaucoup de bruit pour rien, pour faire un volume autour d'un document intitulé « Serment du Prophète », connu depuis trente ans, mais, j'en conviens volontiers, sans que Mme Jeanne Aubert le soupçonne.

Il s'agit d'une prétendue charte octroyée aux moines du Sinaï : à cause d'elle, il est question d'Herode, de Salomon, du comte Julien et de Charles Martel, de François Ier et de l'assassinat de Kleber.

C'est une occasion de republier l'interrogatoire de l'assassin du général français. Une « curieuse coïncidence » (*sic*) veut que le meurtrier ait exercé la profession d'écrivain public. Ecrivain public — serment du Prophète — fidélité arabe — haine ottomane — tout est dans tout. Kléber aurait bien pu avoir été tué parce qu'il allait divulgué cette protection donnée aux moines du Sinaï. Les parodies de Guignol, à Lyon, ont au moins le mérite d'être drôles.

Le style de l'œuvre est à la hauteur du raisonnement et de la documentation. En voici un spécimen : « Les conditions ethnographiques et politiques naquirent nécessairement des positions géographiques des peuples, ce qui eut pour conséquence de précipiter les humains les uns contre les autres en de gigantesques heurts d'opinion et des luttes d'intérêts sans merci. Sur le Vieux Continent, les bras du bassin Danubien, important par la direction de son fleuve au cours immense, paraissent occuper le centre de l'Europe pour déjouer uniquement l'isolement des peuples. »

GASTON WIET.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE

EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. . . . . „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

La Banque Belge et internationale en Egypte délivre des livrets de Caisse d'Epargne nominatifs ou au porteur

S'adresser au CAIRE

45, Rue Kasr-El-Nil

à ALEXANDRIE

10, Rue de Stamboul

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

La publicité dans les gares des Chemins de Fer de l'Etat, dans ses wagons, et surtout ses publications vous assurent la meilleure propagande

Prière de vous adressez au :

SERVICE DE PUBLICITÉ
CHEMINS DE FER DE L'ETAT
GARE DU CAIRE

HABITEZ HELIOPOLIS

Cure de grand air à la lisière du désert

Site le plus beau d'Egypte

■ ■

NI POUSSIERE - NI MOUSTIQUES

Communications rapides avec le Caire

TOUS LES SPORTS

■ ■

La Société d'Héliopolis dispose d'appartements et villas qu'elle loue à des conditions très avantageuses

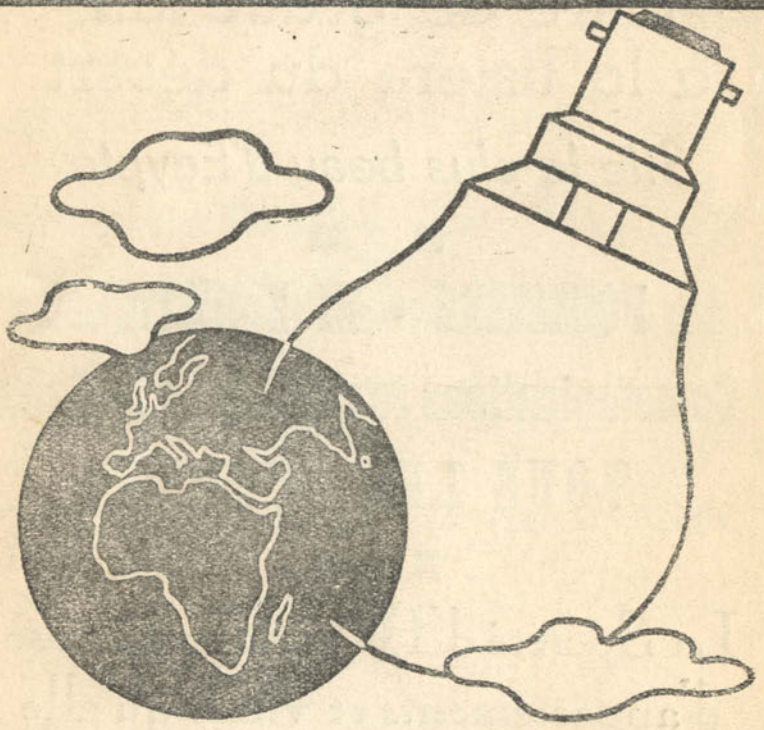
■ ■

Pour tous renseignements s'adresser:

50 Boulevard Ibrahim Pacha — Le Caire — Téléph: 53665

ou à Héliopolis 28 Boulevard Abbas — Téléph 61298.

PHILIPS



éclaire MIEUX

consomme MOINS

dure LONGTEMPS

Imprimerie LA PATRIE. — Le Caire.